

Les rockeuses

LA VIE EN ROSE

Le magazine féministe d'actualité

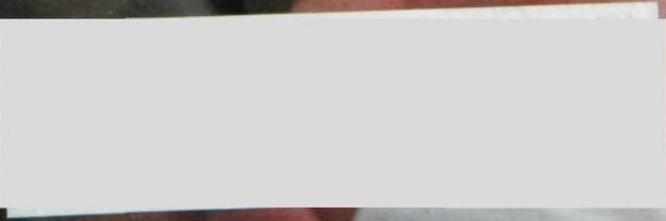
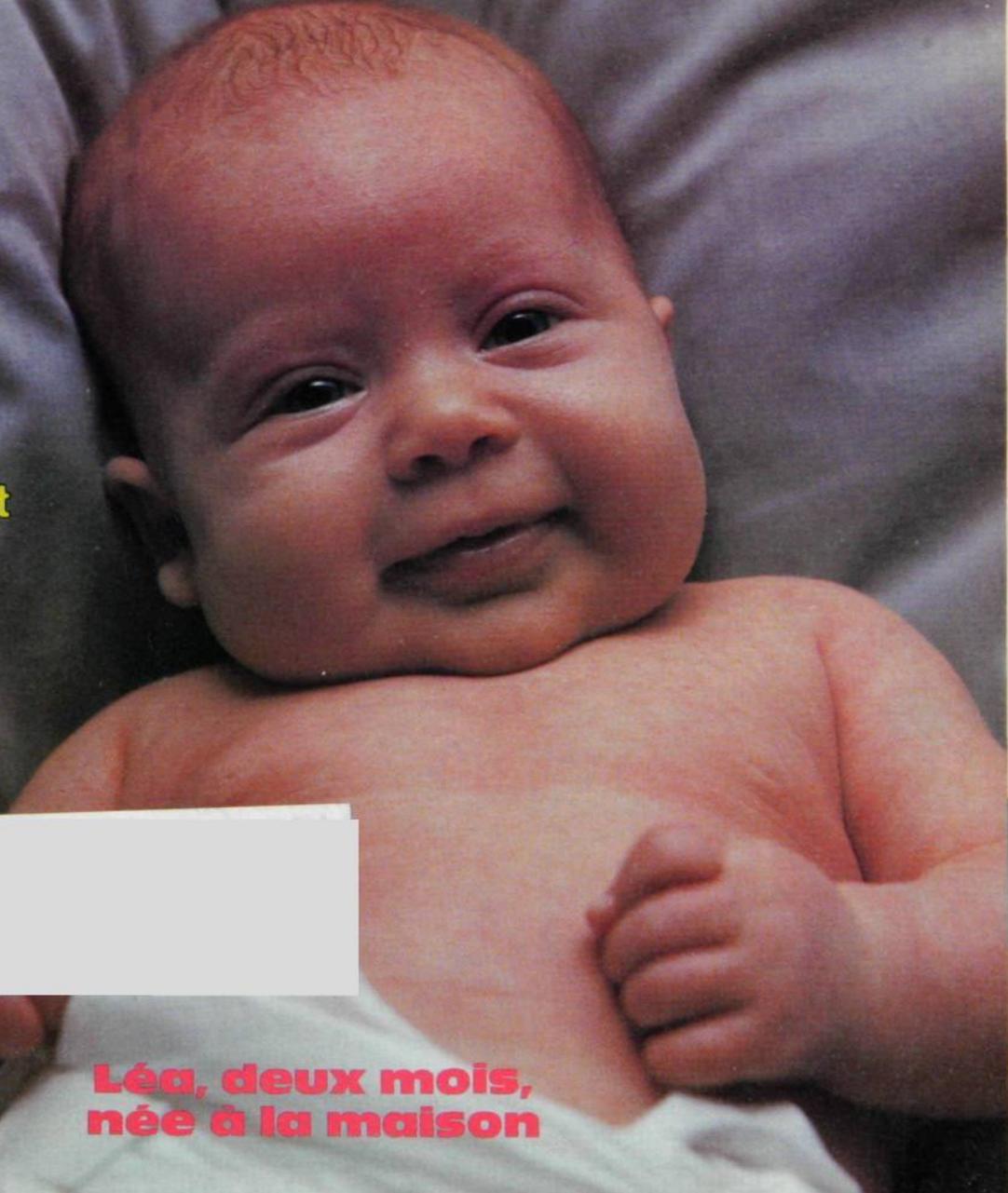
Vive les sages-femmes!

**Le monde
selon Mafalda**

**Femmes et
handicapées:
toucher la
différence**

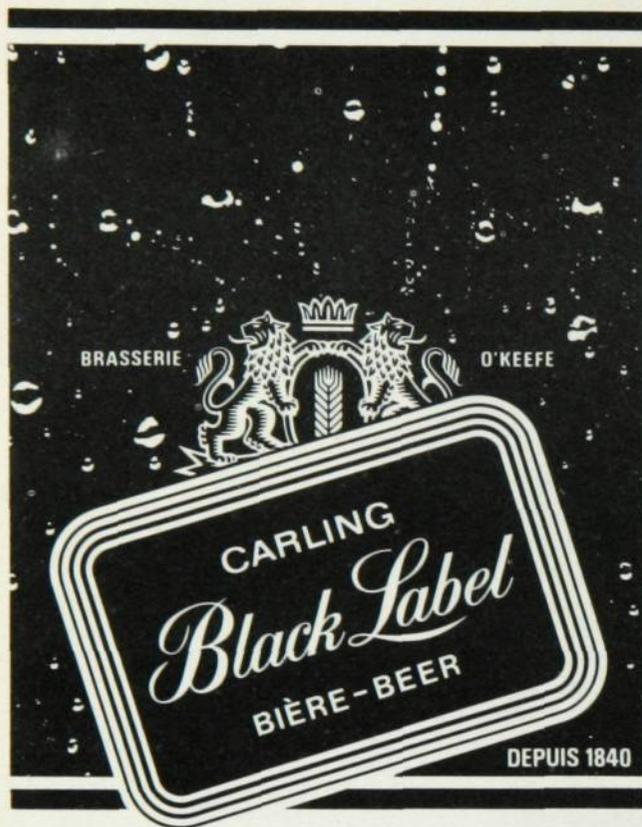
**Où nous mènent
les féministes
d'État?**

**Nicaragua:
la révolution
encerclée**



**Léa, deux mois,
née à la maison**

février 1985 no 23 2,50\$ 20F Courrier de 2^e classe - Enr. no 5188 - Port payé à Montréal



Futonia - la compagnie de futon qui appartient à des femmes est gérée par des femmes employe des femmes.

370A Duluth Est, Montréal 843-4739
220 Laurier Ouest, Montréal



Dans le numéro de mars de LA VIE EN ROSE

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le féminisme sans oser le demander: ses tabous, sa morale, ses contradictions.

Des féministes québécoises s'auto-critiquent. Francoise Collin parle de différence et Francine Pelletier de radicalisme, des filles de féministes s'avouent... pas toujours féministes, un Special Décennie fait la rétrospective imagée du mouvement des femmes.

Aussi: des entrevues avec l'architecte montréalaise Phyllis Lambert, les cinéastes Megan McMurphy et Sophie Bissonnette. Et encore plus.

En kiosque dès le 2 mars!

Quinze ans plus tard

La mort de l'indépendance

par Francine Pelletier

« **P**as de libération des femmes sans libération du Québec, pas de libération du Québec sans libération des femmes ». Rappeler que c'est en ces termes que le mouvement des femmes au Québec a pris son envol en 1970, c'est susciter plus d'un sourire, et plus d'un regard sceptique. Car ce mariage du féminisme avec le nationalisme québécois (le marxisme complétant l'éternel triangle) n'aura guère duré. La rupture était sans doute nécessaire : des trois priorités de l'époque – indépendance, lutte des classes, lutte des femmes – la dernière s'avère aujourd'hui la plus populaire.

Mais, malgré toutes les distances prises face au Parti québécois, le débat sur l'indépendance ne nous a pas laissés indifférents. Je me souviens d'une réunion préréférendaire et passionnée d'une trentaine de militantes féministes. Je me souviens surtout du 20 mai 1980 : massées devant les télécouleurs de nos amies, notre qualité d'attention et notre fébrilité valaient bien celles des «sportifs» devant les finales de hockey.

Aujourd'hui, face à la «crise du PQ», où est passée notre fébrilité ? Comme les travailleuses-eurs syndiqué-e-s, les sans-emplois, les jeunes, nous avons déchanté. Et puis, nous avons tellement d'autres chats à fouetter ! Par ailleurs, dans cette scission assez brutale entre les modérés et les orthodoxes, comment ne pas voir une leçon pour tout mouvement dit progressiste ?

La méprise des «orthodoxes»

En décembre, une partie de l'opinion publique opposait «l'opportunisme» de

René Lévesque à la «dignité» des ministres et députés démissionnaires, à leur «fidélité» aux principes. Les médias décriaient le rapport de force entre les deux factions et supputaient la création d'un nouveau parti indépendantiste. Mais qui relevait le fait que les orthodoxes avaient l'air ridicule à faire ainsi de grandes sorties au nom d'un idéal, l'indépendance, qui n'est plus répandu ? Pour peu qu'on ait les oreilles et les yeux ouverts, il est clair qu'une minorité de Québécois-e-s seulement veulent aujourd'hui entendre ce discours. Or, même si René Lévesque semble de plus en plus détraqué (rappelez-vous ses propos incohérents d'avant Noël, au Point, devant Brian Mulroney, à l'Assemblée nationale) et que ses méthodes de «négociation» sont discutables, il a eu raison sur ce point. Cela ne veut pas dire que nous voudrions encore de lui, ou d'un nouveau parti indépendantiste, aux prochaines élections.

Lévesque ne nous intéresse plus, moins parce qu'il courtise effrontément Ottawa ces temps-ci que parce qu'il n'a pas su répondre, depuis neuf ans, aux principales revendications des femmes (et des autres) qui l'ont porté au pouvoir. Parce qu'ils sont tellement passés à côté de la réalité, les Parizeau, Laurin... et autres «nouveaux» indépendantistes ne nous passionnent pas davantage. Car le règne du PQ, sa dernière crise en particulier, auront mis en évidence ce dont les féministes se doutaient depuis 15 ans : un rêve n'est pas nécessairement garant de justice, indépendance et socialisme (ou social-démocratie) ne vont pas forcément de pair. En principe, féminisme, socialisme et même indépendance devraient faire bon ménage. Mais comme il y a loin du rêve à la réalité, les ruptures se sont, dans les faits, succédées. Pourquoi ?

Le rêve nationaliste

D'abord, le nationalisme, le mouvement le plus enraciné au Québec, n'est pas automatiquement progressiste, inutile d'évoquer Duplessis pour le savoir. Mais c'est aussi le plus vieux rêve du Québec. En novembre 1976, pour quoi votions-nous, progressistes de tout acabit, sinon pour cet idéal nationaliste, rebaptisé et revampé ? Les féministes, par exemple : nous ne pouvions pas dire, à l'instar des syndicats, que «le PQ était de not' bord». Nous avons quand même voté pour le PQ et quatre ans plus tard, alors que la social-démocratie devenait de la bouillie pour les chats, nous avons majoritairement voté *oui* au référendum.

Et puis ça s'est arrêté là. On dira que l'échec du référendum nous a démobilisées, mais ce moment historique n'a-t-il pas agi plutôt comme l'assouvissement final ?... Après la Crise d'octobre, après l'élection du PQ, après la Loi 101, après toutes les querelles Ottawa-Québec... ? Comme si nous en avions assez fait au nom d'un idéal nationaliste un peu vide, un peu suranné aussi.

Aujourd'hui le monde entier est en crise et en train de se restructurer. L'aisance des pays industrialisés dépend de plus en plus des pays du Tiers-Monde qui sont tous de petits volcans en puissance... ou en éruption : Amérique centrale, Éthiopie, Inde... Qu'est-ce que l'indépendance du Québec, en comparaison ?

Un socialisme revu et corrigé

Un Québec socialiste aurait pu, par contre, nous être utile à un moment pareil. Mais comment le savoir vraiment ?

Suite à la page 19

FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

«La respiration est la corde pour aller au fond du puits»
disent les Orientaux

Rebirth

Une expérience de la profondeur

PAULE LEBRUN

thérapeute gestaltiste
formée au Breath Therapy

session individuelle et de groupe

Le Zorbou, centre de créativité et d'éveil, 844-0751

Bureau: (514) 272-0612
1214 avenue Van Horne
Outremont H2V 1K3

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse.

Tél. bur.: 274-8097
rés.: 274-4645

Nicole Reeves, M.A.
Psychologue
Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland
Montréal, Qc H2V 2Z8

DANIÈLE TREMBLAY M.A.P.s

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 527-0974

Bur. Laval
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.
1497 est, boul. St-Joseph
Montreal H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT



Membre de la Corporation professionnelle
des travailleurs sociaux du Québec

Nell-Anne Toegel
Intervention Féministe
Individuelle - De groupe

175, De l'Épée
Outremont, Qué. H2V 3T1 Tel: (514) 279-8916

281-9844

Dr. Sylvie Ratelle, M.D.
OMNIPRATICIENNE

CLINIQUE DE L'ANNEXE
1010 rue Ste-Catherine est
Bureau 310 (Édifice Amherst)
Montréal

MTS - CONTRACEPTION - BILANS DE SANTÉ

Bonne année!

À toute l'équipe de LVR, une année 1985 qui ne soit pas morose, un cinquième anniversaire qui soit riche (\$\$\$) de toutes les manières. Je vous souhaite de garder le sourire même si plusieurs voudraient nous, vous voir mourir. 1985 ne sera pas la fin d'une décennie, ce sera le début d'une grande folie. Je vous embrasse.

LOUISE DESMARAIS

Mes tantes de 200 livres

Madame Pedneault, énervez-vous pas! Vous êtes pas la première ni la dernière à prendre l'étau-bus pour voyager... surtout si ça vous prend 17 heures pour faire le trajet Havre-Saint-Pierre/Montréal-terminus. Nous autres sur la Côte on est bien endurants. Mais moi je le suis moins quand vous dites que les hommes, ils prennent trop de place dans les étau-bus parce qu'ils se pensent plus gros et plus importants que les pauvres voyageurs.

C'est vrai que les évêques portent la soutane parce qu'ils pensent qu'ils ont quelque chose de précieux à cacher.

Mais c'est vrai aussi que mes tantes de 200 livres et leurs fourrures, avec leur «sent-bon» et leur «ma-tante-Sophie-est-en-ville», elles étaient pas mal dures à endurer... Surtout quand on était huit dans le char et qu'on faisait dix heures de route pour aller réveillonner de l'autre bord du fleuve!

Pis nous-autres, les ti-gars, on n'avait aucune idée que c'était par oppression – pour se venger – qu'elles exhalaient ainsi leur condition féminine et matriarcale. Coudonc, on n'était pas politisés, dans ce temps-là! Écoutez, ça c'est comme le partage des «couvartes» dans le «litte». Quand on est pas capable de s'endurer, on fait chambre à part ou bien on prend l'avion pour aller au Saguenay!

LOUIS GARNEAU
SEPT-ÎLES

P.S. : On vous aime ben pareil!

Autre son de cloche

J'étais heureuse de trouver dans le numéro de septembre un autre «son de cloche» sur les femmes et l'Église. C'était un dossier traité de façon intelligente, avec une page couverture très drôle!

DANIÈLE BORDELEAU
MONTRÉAL

Se souvenir de tout

Nous appuyons inconditionnellement le geste qu'on posé les Consoeurs du souvenir, le 11 novembre dernier.

Il faudrait qu'on se souvienne de tout le 11 novembre. Depuis longtemps, on se souvient des anciens combattants et de leurs familles éprouvées. Nous voulons inscrire les femmes dans l'histoire parce qu'elles ont eu leur large part de souffrance et qu'on a tendance à vouloir l'étouffer.

LA COLLECTIVE DE VIOL-SECOURS
QUÉBEC

Féministe ou à succès?

Pour être différentes, «il s'agit de faire ce que les autres magazines font moins : un contenu rédactionnel qui a de la profondeur, une information d'après le point de vue des femmes et qui suit de près les luttes féministes», disaient Ariane Émond et Françoise Guénette dans *Le Devoir* du 27/10/84, sous le titre *La Vie en rose, un magazine féministe à succès*. Ce sont justement ces orientations journalistiques et féministes que nous voulons questionner.

Le 6 juillet 1984, paraissait, en première page de *La Presse*, la nouvelle de la pétition du Collectif pour la liberté des femmes, annonçant publiquement le retrait des femmes de l'Église catholique en signe de contestation. (...) Nous avons donné de nombreuses entrevues à des médias écrits et électroniques du Québec, du Canada et des États-Unis, participé à des lignes ouvertes, etc. Cette presse couvrirait abondamment notre action, parfois bien, parfois superficiellement, et quelquefois très mal. *La Vie en rose*, bien que présente aussi à nos conférences de presse, n'a su que mentionner l'action. Nous aurions cru que cette revue, compte tenu de sa définition, couvrirait et analyserait davantage ce geste politique issu de groupes féministes. D'autant plus qu'un dossier allait être consacré à la question religieuse.

Nous avons été déçues de ce dossier (septembre 1984) qui ne traduisait pas la pluralité de nos actions, et de l'absence d'une analyse du religieux qui aurait contribué à cerner la cohérence

des actions de contestation entreprises par les femmes lors de la visite du pape au Québec. Trop souvent, le sens de nos actions est occulté par un ensemble de motifs politiques, mais de savoir que notre «seule revue d'actualité féministe», donc d'une certaine façon une partie de notre mémoire collective, ne les retient pas, nous apparaît incompréhensible.

Comment se fait-il que vous ayez effleuré cet événement de l'actualité féministe? Et vous qui voulez «susciter des débats», pourquoi ne pas vous être sérieusement préoccupées, par une analyse de fond, du débat suscité au sein même des féministes et des femmes de tous les milieux, par notre geste de dénonciation radicale et/ou de retrait de l'Église catholique?

CAROLINE LARUE ET LOUISE BOUCHARD
COLLECTIF POUR LA LIBERTÉ DES FEMMES

P.S. : Il nous arrive de lire des articles dont le contenu est profond, du point de vue des femmes, dans d'autres revues «pour femmes».

L'homme à son meilleur?

Je vous écris car j'ai lu un article dans la revue *Au Masculin* qui m'a particulièrement choquée. Décidément, nous sommes bien loin d'être débarrassées des misogynes! L'article s'intitule «À l'ombre des jeunes filles en fleur», de Jacques Cimen : il méprise tout simplement les femmes et les groupes de femmes.

Sur la couverture de cette revue, il est inscrit : «L'homme à son meilleur!» Eh bien, si c'est comme cela, moi je préfère vivre sans hommes!

Par chance, il y a *La Vie en rose*, une revue qui parle des femmes en connaissance de cause... Merci à vous toutes qui nous inspirez.

CHANTAL D.
LONGUEUIL

Débosselage sexiste

(À l'Atelier de débosselage, Longueuil) Monsieur, l'indignation qu'a provoquée auprès de notre mouvement la parution de votre annonce publicitaire nous oblige à la dénoncer.

Nous exigeons que cette publicité soit retirée de la circulation, car elle est néfaste auprès de la gent féminine et de toute la population.

JEANNE KING
LOUIS BORGES
DENYSE THIVIERGE

LE COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE
DU C.L.S.C. LONGUEUIL OUEST

FEMMES PROFESSIONNELLES

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

**Grenier
&
Leduc**
avocats

Lise Leduc
avocate

4213 ouest, rue St-Jacques
Montréal, Québec, Canada
H4C 1J5
Metro Place St-Henri

(514) 935-6839

Bohémier, Dame, Lamarche

822, rue Mont-Royal est
Montréal H2J 1X1

Me Hélène Bohémier
Me Suzanne Dame
Me Lucie Lamarche
Avocates

526-9164

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

**Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés**

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

**Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens**

AVOCATS

Offrez-le
en cadeau.

Vente
en kiosque
dès le
8 décembre

- Un outil de références.
- Un répertoire unique de ressources.
- Un guide pratique de services et produits.



3,25 \$

(514) 845-4281
376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

ÉQUIPE DE DIRECTION: Ariane Emond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION:** Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION:** Louise Legault • **PROMOTION:** Ariane Emond • **SECRETARIAT:** Andrée-Anne Delisle • **DIRECTION ARTISTIQUE:** Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION:** Anne-Marie Alonzo, Carole Beaulieu, Ghila Benesty-Sroka, Isabelle Brabant, Gloria Escomel, Josette Giguère, Lise Julien, Monique Langlois, Claire Lapointe, Magali Marc, Hélène Pedneault, Diane Poitras, Denise Proulx, Hélène Roy, Diane Tremblay, Marie-Claude Trépanier, Nathalie Watteyne • **ILLUSTRATION:** Marie-Josée Chagnon, Suzanne Côté, Anne McIsaac • **PHOTOGRAPHIE:** Marik Boudreau, Ginette Clément, Denise Coutu, Suzanne Girard • **MAQUETTE:** Diane Blain, Marie-Josée Chagnon, Sylvie Laurendeau, Luce Venne-Forcione (publicité) • **CORRECTION D'ÉPREUVES:** Suzanne Bergeron, Louise Malette • **COMPOSITION:** Concept Médiatexte Inc. • **PELLICULAGE:** Dupligraphix • **IMPRESSION:** Imprimerie Canadienne Gazette Inc. • **DISTRIBUTION:** Les Distributeurs associés du Québec (DAQ), tél. : 645-8754, extérieur : 1-800-361-4550 • **PUBLICITÉ:** Claude Krynski : 843-7226 • **ABONNEMENT:** 1 an, 10 numéros : 19\$, 2 ans, 20 numéros : 33\$, 3 ans, 30 numéros : 45\$. Tarif international par voie de surface : 30\$, par avion : 44\$. Marie-France Poirier : 843-8366 • **LA VIE EN ROSE** est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. **LA VIE EN ROSE** est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1984 - **LA VIE EN ROSE**. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. ISSN-0228-5479. Indexé dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe : 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

De l'argent contre la violence

Depuis cinq ans, le Mouvement contre le viol offre des services de counselling aux femmes victimes de violence, viol, inceste, agression, ainsi que des services d'éducation publique par l'animation d'ateliers dans les milieux scolaires et socio-communautaires.

Nous avons besoin de l'appui financier de toutes et de tous pour continuer d'offrir ces services essentiels à toutes les femmes. Vous pouvez faire parvenir vos dons au *Mouvement contre le viol*, C.P. 391, Succursale Delorimier, Montréal (Québec) H2H 2N7. S.V.P. indiquez si vous désirez un reçu pour fins d'impôt. Informations : (514) 526-7972 ou 526-2460.

Une première régionale

Le Centre de santé des femmes de Lanaudière vous offre un calendrier tout à fait original afin de financer ses activités. Illustré de 12 dessins de femmes artistes de la région, il offre de l'information sur l'anatomie, la physiologie, le cycle menstruel, ainsi que l'histoire de la médecine. Coût : 5\$ plus les frais de transport. Commandes : *Le Centre de santé des femmes de Lanaudière*, 598, rue Saint-Viateur, Joliette (Québec) J6E 3B6. (514) 753-7151.

Tannée de votre déprime ?

Le Centre de santé des femmes de Montréal offre un atelier sur la santé mentale, portant sur la dépression.

Contenu : en douze rencontres, divers thèmes tels : la perception que nous avons de nous-mêmes versus celle que la société nous renvoie, les conséquences d'une telle perception, notre manière de transiger avec notre sensibilité et notre lucidité de même que l'expression de nos colères, de nos frustrations, de nos intolérances et de nos forces.

Pour qui : pour toutes les femmes intéressées. **Où :** au Centre de santé des femmes, 16, boul. Saint-Joseph Est, Montréal. **Quand :** les mardis soirs, du 26 février au 14 mai 1985. **Coût :** 120\$ pour les douze rencontres. Un versement de 60\$ est exigé à la première rencontre. **Inscription :** par téléphone, en appelant au Centre de santé : (514) 842-8903, ou en s'y présentant du lundi au vendredi entre 9 h et 12 h, 13 h 30

et 17 h. Le nombre de participantes est limité. Animatrices : Suzanne Bartolini et Diane Duguay.



Lavandière nicaraguayenne

Brigades Québec-Nicaragua

Vous aimeriez faire quelque chose pour le Nicaragua ? Vous aimeriez même vous y rendre ? Les Brigades Québec-Nicaragua recherchent des volontaires pour un projet de garderie dans le sud-ouest du Nicaragua, qui débiterait ce printemps. La collaboration au projet consistera en l'aménagement des lieux, la conception et la réalisation du matériel pédagogique, la formation des responsables et l'aménagement du dispensaire médical. Chaque brigade (il y en aura trois) sera composée de six à dix personnes, spécialisées et non spécialisées.

Exigences : être disponible pour un séjour de trois à quatre semaines ; pouvoir défrayer le coût du séjour (1 400 \$) ; avoir des connaissances en aménagement des lieux, en éducation, en soins infirmiers ou en administration.

Si vous êtes intéressé-e-s, téléphonez ou envoyez vos feuilles d'inscription à : *Comité Québec-Amérique centrale, a/s Carrefour Tiers-Monde*, 454, rue Caron, Québec G1K 8K8, tél. : (418) 647-5856. Ou encore à *Solidarité Québec-Amérique latine*, 3575, boul. Saint-Laurent, suite 406, Montréal H2X 2T7, tél. : (514) 842-2463.

Nouvelles publications féministes

Le comité des femmes de la Fédération nationale des enseignants et enseignantes du Québec (FNEEQ) publie désormais *Réseau Femmes* - premier bulletin à être distribué uniquement aux femmes au sein de la CSN.

Publié aux deux mois et tiré à 3 000 exemplaires, *Réseau Femmes* concrétise «le vœu de plusieurs militantes d'avoir un instrument bien à elles», en plus de répondre au «besoin de multiplier et de renforcer les liens de solidarité avec d'autres femmes». Dans son premier numéro (sept.-oct. 84), *Réseau Femmes* fait état de l'enquête entreprise par le comité femmes sur la condition des enseignantes. À lire.

Et à Québec, c'est le «début d'une aventure» : une publication d'orientation féministe et socialiste intitulée *Marie-Géographie*. «Marie pour femmes et Géographie pour notre rapport au monde», disent les éditrices : «Nos objectifs de travail sont de contribuer au décloisonnement des luttes et des analyses des groupes de femmes, ainsi que du féminisme et du socialisme. De favoriser l'échange entre les groupes de femmes et les groupes en lutte pour transformer la société. Et enfin de faire des liens entre les conditions de vie et le travail des femmes. Tout cela se veut à l'image du bouillonnement que connaît la région de Québec, avec les hauts et les creux de vague de nos démarches et de nos vicoires.»

Publié trois fois l'an, le premier numéro (sept. 84) est présentement disponible. *Écrivez à Marie-Géographie*, C.P. 3095, Succ. Saint-Roch, Québec G1K 6X9. Ou abonnez-vous ! Coût : 2,50\$ le numéro, 6,00\$ l'abonnement (3 numéros), 12,00\$ l'abonnement de soutien.

Les Québécoises et l'érotisme

Nous, aux Éditions de la Pleine lune, sommes intéressées à recevoir vos nouvelles, en vue de la publication d'un recueil. Un seul thème : l'érotisme. Et toutes les audaces vous sont permises. Une seule contrainte : un texte dactylographié à double interligne, à nous faire parvenir d'ici le 1^{er} juin 1985. (La maison ne s'engage d'aucune façon à publier toutes les nouvelles reçues ni à renvoyer les nouvelles non retenues.) *Les Éditions de la Pleine lune*, C.P. 188, Succursale Delorimier, Montréal (Québec) H2H 2N6.

La Femme publique

De l'art ou de la porno?

Avez-vous vu *La Femme publique*, le film d'Andrzej Zulawski avec Valérie Kaprisky ? Acclamé à Paris, refusé à Cannes, à la fois hué et applaudi à Montréal, c'est un sujet controversé. En octobre, deux collaboratrices, Josette Giguère et Isabelle Trema, dénonçaient « les fantasmes de violeur », l'image d'une « héroïne victimisée », « tout l'arsenal des films porno » qu'elles avaient vus dans le film, et surtout sa violence gratuite. Parce qu'ils soulevaient la délicate question de la porno, ces « flashes » ont à leur tour suscité des commentaires. Au nom de l'art ou... de la réalité, deux lectrices défendent le film.



Valérie Kaprisky

sure (qui, on le sait, ne brillent pas toujours par leur subtilité) pourraient, eux, préserver l'art et l'érotisme en interdisant la pornographie.

Sans que j'aie particulièrement apprécié ce film, il me semble avoir sa place sur nos écrans de cinéma. Or étiqueter un film de « pornographique » reviendrait à le faire interdire. On peut ne pas aimer l'image de la femme présentée, mais il me semble inconcevable de classer *La Femme publique* comme film porno. Il s'agit bien là d'art (art masculin et opposé à l'idéologie féministe, soit, mais art tout de même) et non d'un quelconque film X. Toujours bien à vous,

PASCALE DES ROSIERS

Des « fantasmes de violeur » ? Un film est toujours la projection des fantasmes de son auteur. C'est vrai de Woody Allen et de Fellini, et je les apprécie encore. Il est vrai aussi que les fantasmes d'un auteur masculin sont différents de ceux d'une femme. Ce sont des évidences à considérer dans l'appréciation d'un film, mais moi je n'ai pas vu de fantasmes de violeur dans *La Femme publique*.

Vous qualifiez ce film de pornographique. C'est discutable. La violence en soi n'est pas porno, c'est l'utilisation qu'on en fait qui peut le devenir. Or la violence de ce film n'est pas gratuite. Elle fait partie de la vision du monde de l'auteur, peut-être dure et pessimiste mais selon moi fondée.

Le sexe, ensuite. Comme la violence, ce n'est pas porno en soi, au contraire. Le contexte de certaines scènes d'amour physique est révoltant mais pas porno. D'autres scènes sont très belles. Le voyeur est plutôt pitoyable, et quant au fait que des femmes gagnent leur vie en montrant leur cul c'est la réalité. Ce n'est pas en le niant qu'on y changera quelque chose. « Perversité hétérosexuelle mal mas-

quée » : c'est une remarque à connotation fortement moralisatrice, très « censure ». La définition de la perversité est aussi complexe que celle de la pornographie. Et qu'est-ce que l'hétérosexualité vient faire là-dedans ?

Vous relevez aussi le manque de tendresse et de communication entre les êtres. C'est vrai mais il y en a quand même : l'héroïne aime sa mère et souffre de ne pouvoir l'aider. C'est par tendresse pour son amant qu'elle le rejoint sur son terrain, la folie.

« Tout sert à ranger les femmes dans la catégorie de celles qui n'ont rien à dire... » L'auteur a le droit de mettre en scène une héroïne qui ne soit pas féministe. Pourquoi nier que des femmes semblables existent ? Il ne faut pas prendre ses rêves pour la réalité. « Amour-souffrance, désespoir meurtrier, viol, cruauté, décadence » : ces états de choses existent, les étaler n'est pas nécessairement les assumer ou les promouvoir. Pour moi, la « décadence » relève de la même subjectivité que la « perversité ». Ce film ne fait qu'illustrer la tragédie humaine. « Fallait-il que le mouvement descende jusqu'aux enfers ? », demandez-vous. Personnellement, je réponds oui. Pourquoi pas ? Y a-t-il un point à ne pas dépasser ? Y a-t-il une mesure en création, et si oui quelle est-elle ?

En tout cas, je retournerai voir ce film ; ma mémoire a peut-être involontairement négligé certains aspects. Mais je continue de croire votre approche du film réductrice, voire biaisée, parce qu'elle se limite à appliquer une grille d'analyse féministe, qui a sa raison d'être et donne de bons résultats, mais qui ne permet pas d'appréhender globalement, ou même de savourer un film. Selon moi, cela aboutit à une vision à la fois très idéaliste et très puritaine de la vie. Un film se savoure avec sa tête, son cœur et son ventre.

Sur ce, je vous lis toujours avec intérêt et plaisir

GHISLAINE CHAGNON

Pendant longtemps, je n'ai su quoi penser de la bataille contre la pornographie. Petit à petit, en lisant LVR et en portant plus d'attention, j'avais réussi à me convaincre du bien-fondé de la position féministe. Mes dernières objections (la liberté d'expression brimée, le retour dangereux à une morale rigoriste par la censure, etc.) étaient tombées devant l'affirmation qu'une loi vraiment précise et surtout (pour une fois) intelligemment composée par des femmes ne pourrait pas être mal interprétée par les censeurs éventuels et donner lieu à une répression de l'art, y compris l'érotisme.

Malheureusement, votre critique de *La Femme publique* m'a fait douter de cet idéal. Si une féministe évoluée et à l'esprit ouvert comme madame Trema, une personne au courant, donc, de la bataille contre la pornographie, peut qualifier ce film de pornographique et en faire une critique aussi peu nuancée, je me demande comment les fonctionnaires de la cen-

Y a-t-il un taxi dans la salle?

par Hélène Pedneault

La société française ressemble au métro de Paris : l'usagère doit ouvrir les portes elle-même, mais elle ne peut pas les refermer parce «qu'on» se charge de les refermer automatiquement. C'est la même chose dans les magasins : on pense que les vendeurs et les vendeuses sont là pour nous servir, mais en fait ce sont des murs déguisés en vendeuses.

Même chose dans les taxis : on pense naïvement que, quand quelqu'un choisit de faire un métier public, il choisit de rendre service aux autres contre rémunération, en autant que le ou la cliente soit endurable. Erreur : les taxis sont des autos qui passent et qui vous amèneront à l'endroit où vous allez si par hasard elles y vont elles aussi et si vous ne fumez pas. Autrement, «tintin» comme ils disent (aucun rapport avec Hergé). Et si vous avez le malheur d'avoir une sacoche assez grosse pour avoir l'air, de loin, d'une valise, le tarif vient d'augmenter de quatre francs.

Ce n'est peut-être pas un hasard de l'imaginaire si j'ai toujours trouvé que les présidents de la République ressemblaient tous à des rois. Pour moi, cette prestance, cette superbe, ce verbe pompeux est l'apanage des rois français. J'essaie d'imaginer René Lèvesque en Louis XIV et je croule de rire pendant des heures (même s'il agit comme Napoléon). Et ils viennent tous, ou à peu près, de la grande bourgeoisie quand ils ne portent pas la particule magique de leurs origines nobles : de Gaulle, Giscard d'Estaing et quelques autres. Même le président de gauche ne s'en vante pas, mais il vient lui aussi de la grande bourgeoisie, de Jarnac, un bled obscur de Charente qui a le grand bonheur de se trouver près de Cognac et de l'argent qui pousse dans les vignes.

Moi je crois que les Français s'ennuient pour mourir de la royauté et qu'ils regrettent beaucoup d'avoir fait la Révolution. Ils ont perdu la tête avec cette Révolution : ils ne pouvaient continuer de tolérer qu'un seul des leurs soit roi alors que tous les autres auraient pu l'être aussi («52 millions de prétendants», comme dirait le chanteur Renaud). Ils ne doutent de rien. Si vous saviez comme j'aimerais rencontrer un Français qui a un bon gros problème d'identité !

Ce n'est pas pour rien qu'ils ont pratiqué l'impérialisme aussi longtemps. Et même s'ils ne sont plus dans la course depuis belle lurette, ils continuent de penser qu'ils sont encore les meilleurs et les plus forts. Ils continuent de vivre sur une réputation qu'ils n'ont plus. Ça fait quand même drôle et ça fait mal un peu quand on y a cru longtemps parce qu'ils écrivaient les livres qu'on lisait et les chansons qu'on écoutait. Pourtant, même en 1984, nos livres continuent à avoir du mal à se faire distribuer en France pendant que les éditeurs français inondent notre marché de leurs milliers de titres par année. Même chose pour les disques et pour les spectacles. Et quand un-e Québécois-e, d'arrache-pied, réussit en France, on se le fait reprocher («nous sommes envahis par les Québécois !») ou alors ils s'en emparent et s'il a réussi c'est grâce à eux. Quoi, Brel était-il Belge ? Accident de naissance. Comment peut-on ne pas être Français ? Ils aspirent, assimilent et protègent tellement bien leur marché que leurs ordinateurs ne sont compatibles qu'avec les leurs.

La France a déjà été le nombril du monde, elle s'en souvient très bien, elle l'a écrit partout pour ne pas qu'on l'oublie, même si aujourd'hui elle est à peine le nombril d'elle-même. Elle n'a pas été capable d'empêcher MacDonald de s'ins-

taller sur les Champs-Élysées, ni le fast-food de se propager comme la gale à la grandeur de Paris et du reste du pays. Elle ne proclame pas bien haut que les compagnies de Cognac qui faisaient sa fierté appartiennent maintenant à des intérêts allemands ou américains. Elle continue de faire semblant. Mais les radios «libres» jouent maintenant de la musique anglaise ou américaine en très grosse majorité et les jeunes parlent une langue toute aussi trouée par les Américains que leur marché.

Les Français fantasment sur l'Amérique mais détestent les Américains. Ils savent tout du sexe, mais pratiquent le sexisme comme un sport national. Ils aiment les femmes, mais on ne voit aucune femme seule se promener à Paris après neuf heures du soir alors qu'on traverse des murs de gars. Ils savent tout de la politique, ils savent tout de la Révolution, mais continuent d'entretenir les hiérarchies et les classes sociales comme ils entretiennent l'argenterie de famille. Ils sont libertaires, mais si on boit un café avec du lait après un repas on se fait dire qu'on est des foutus étrangers incapables de s'intégrer à la société qui les reçoit. Ils savent tout sur tout mais la mode ne leur appartient plus, la pensée non plus, leur société se sclérose de plus en plus et ils ne s'en rendent même pas compte.

Et je n'ai pas parlé de leur administration, de leur rapport à l'argent, de leur racisme et de leur individualisme à tout crin, rengaines trop connues.

Vous aurez compris que je reviens de Paris et que, finalement, après 15 ans de fréquentation, la société française m'a tout à coup exaspérée complètement. Il y a des Françaises et des Français que j'aime, mais de deux choses l'une : ou ils détestent toutes et tous la France, ou ils et elles habitent au Québec. Ils en ont eu marre.

Mais Paris est tellement belle...

Morgentaler, suite torontoise

Acquitté. Une fois de plus. Et cette fois au cœur même de cette Ontario conservatrice qui, prévoient les Pro-vie, allait «enfin régler le cas Morgentaler». Mais non. Basant sa défense sur la «notion de nécessité», soutenant que le besoin et la demande d'avortements justifiaient ses agissements «même si ceux-ci transgressaient la loi», Henry Morgentaler a joué quitté ou double. Et a gagné. Tout au moins pour l'instant.

Le 8 novembre 1984, un jury composé de six hommes et de six femmes l'acquittait, lui et ses deux associés,¹ d'accusations de conspiration pour pratiquer des avortements. Déjà acquitté trois fois au Québec au cours des années 70, Henry Morgentaler venait-il de résoudre la quadrature du cercle? Le gouvernement fédéral allait-il reconnaître la nécessité de réviser une loi si éloignée de la réalité que même un jury de Cour Supérieure acquittait des individus qui avouaient fièrement l'avoir transgressée?

Pendant que le gouvernement ontarien portait ce jugement en appel – ce qui n'empêchait pas Morgentaler de rouvrir sa clinique torontoise – et que Joe Borowski, bien connu comme chef de file des Pro-Vie manitobains, laissait entendre que le docteur «faisait mieux de ne pas se montrer la face à Winnipeg», le gouvernement conservateur fédéral optait pour le statu quo en ce qui concerne la loi. Même si Brian Mulroney se redisait personnellement opposé à l'avortement.

Au Québec, outre l'Association des médecins pour la vie qui a exigé la démission du président de la Corporation des médecins, le docteur Augustin Roy, à cause de son témoignage «positif» lors du procès Morgentaler, seul un grand «ouf» de soulagement accueillait le verdict d'acquiescement.

Selon la présidente de la Fédération québécoise pour la planification des naissances, Mme Fernande Ménard, ce sentiment d'un «répit» témoigne bien de la situation qui prévaut au Québec où, même s'il demeure illégal au sens de la loi, l'avortement est, dans les faits, accessible sur demande. «C'est vrai. Il n'y a plus de

mouvement coordonné pour obtenir des amendements à la loi. Sans doute parce que ce n'est pas facile de se battre pour un principe quand, dans les faits, les services sont disponibles. Mais nous croyons toujours que c'est une tâche essentielle et nécessaire».

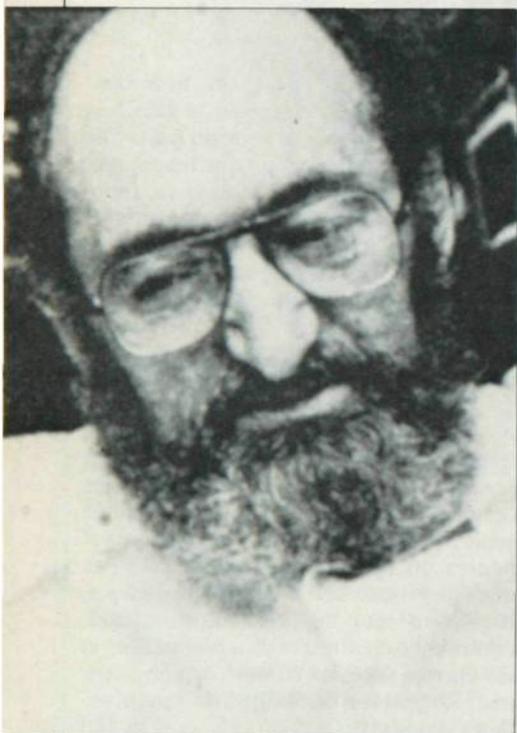
Selon Fernande Ménard, s'il faut toujours lutter au Québec actuellement, c'est beaucoup plus pour maintenir la qualité des services, accroître leur accessibilité (surtout dans les CLSC) et la résistance aux coupures.

Vingt-cinq hôpitaux du Québec, huit ou neuf CLSC et quelques centres de santé pour femmes offrent actuellement des services d'avortement. «S'il y avait un changement radical de politique, si l'accessibilité était menacée, je sens qu'il serait facile de mobiliser les gens. Le soutien du libre choix s'est élargi au cours des dernières années.»

La Fédération ne se fait toutefois pas d'illusions sur les impacts réels de ce quatrième acquiescement. Entre ceux et celles pour qui ces victoires répétées forceront le gouvernement à réviser la loi et les autres selon qui seule une condamnation «réveillerait les femmes et forcerait une révision», rien n'est encore dit... et les Québécoises, comme le dit si bien Fernande Ménard, ont bien peu d'énergie à dépenser pour «réveiller le chat qui dort».

CAROLE BEAULIEU

1/ Les docteurs Robert Scott et Leslie Smoling avaient tous deux été arrêtés en juillet 1983 lors d'une descente de police à la clinique torontoise du docteur Morgentaler.



Henry Morgentaler

Sexisme outre-mer

En France, la publicité annonce aux petites filles que «les métiers n'ont pas de sexe» et qu'elles peuvent ainsi s'orienter «dans toutes les directions»! Mais la seule volonté des filles suffira-t-elle à leur ouvrir la voie vers les emplois intéressants, payants, avec perspectives d'avenir?

L'expérience de trois jeunes Britanniques semble indiquer que le sexisme est encore bien vivant dans les écoles. Âgées de douze ans, elles se voient brusquement refusées en classe supérieure, sous prétexte qu'il n'y a plus de place pour elles. Des garçons plus jeunes qu'elles ayant été

admis, elles en concluent qu'elles ont été victimes de sexisme et portent leur cause devant les tribunaux. La justice britannique donne raison aux trois jeunes filles, lesquelles touchent en plus 1 000 livres (environ 2 000 \$) en dommages et intérêts.

D'après l'un des professeurs de l'école St-George's Church of England, à Bromley, il s'agirait là d'une pratique courante qui facilite «l'organisation des classes»!... L'Equal Opportunities Commission confirme, par ailleurs, qu'elle reçoit de nombreuses plaintes concernant cette forme de discrimination sexuelle qui sévit appa-

remment dans de nombreuses écoles de Londres. Qu'en est-il au Québec?

DIANE TREMBLAY,
À PARIS



Les Consoeurs du souvenir

Onze novembre 1983 : une mystérieuse dame en noir provoque un émoi en déposant, pendant la cérémonie du Souvenir, Carré Dominion à Montréal, une couronne de fleurs : «Pour toute femme violée en temps de guerre/For every woman raped in war».

Onze novembre 1984 : Dana Zwonok réitère son acte symbolique. Accompagnée cette fois d'une quarantaine de femmes, d'hommes et d'enfants, elle veut rendre hommage à la mémoire de «toutes les femmes victimes des guerres».

Désirant respecter la douleur de ceux et celles que les guerres ont fait souffrir, les *Consoeurs du souvenir* ont attendu la fin de la cérémonie officielle pour tenir la leur, dans le calme et la dignité. Il est vrai que cette attitude pacifiste n'a pas été payée de retour par les militaires présents. L'épouse d'un légionnaire raconta même qu'ayant exprimé le désir de se joindre aux consoeurs, son mari lui rétorqua : «Si tu y vas, j'te tire.»

Cela faisait du bien de voir *tous* les médias reprendre la nouvelle le jour même ou le lendemain, et, règle générale, les médias francophones ont couvert l'événement avec honnêteté. Pourtant, il était inexact de parler de «rififi» (comme le titrait *La Presse*) ou de «risque d'échauffourée» (*Le Journal de Montréal*). Il aurait fallu, pour cela, que les deux parties menacent d'en venir aux coups. Ce qui n'a jamais été le cas. Le cercle formé par les Consoeurs du Souvenir dégageait une atmosphère de recueillement et de paix, qui ne s'est pas laissé altérer par les invectives ni même par quelques gestes d'agression. Des gestes qui se perpétuent d'ailleurs : Dana Zwonok a subi ensuite, par téléphone, des menaces de viol (anonymes, bien sûr).

Mais que dire des médias anglophones qui ont diffusé des informations tellement biaisées qu'on peut se demander où était passé leur souci d'objectivité ? *The Gazette*, par exemple, a accusé les Consoeurs de manquer de civisme et n'a publié par la suite que des lettres négatives de lecteurs et lectrices.

On ne peut que déplorer que le geste posé cette journée-là ait été mal compris. Alors que cette journée devrait être consacrée, non pas à un exercice de glorification militaire, mais au rappel de toutes les morts et les blessures que la guerre traîne dans son sillage. Trop souvent morts et blessures de femmes promptement refoulées dans la mémoire collective. Les femmes verront désormais à ce que toutes ces



Dana Zwonok

jours du Souvenir ne soient jamais plus celles de l'oubli.

JOSETTE GIGUÈRE

N.D.L.R. Si vous avez jubilé à voir une action féministe faire la une, si vous êtes pleine d'admiration devant le courage (il en

faut) des Consoeurs du souvenir, si vous trouvez aussi que les femmes souffrent toujours d'invisibilité... faites parvenir vos dons (les Consoeurs sont dans le rouge mais veulent poursuivre l'année prochaine !) à :

Dana Zwonok, C.P. 886, Succ. Outremont, Outremont, H2V 4R8.



Erratum

Dans le dernier numéro de LVR, l'article sur la discrimination au travail (p. 17) comportait deux erreurs. Une d'ordre typographique : on parle de discrimination systémique et non systématique. L'autre : ce n'est pas la Charte québécoise mais bien la Charte canadienne des droits et libertés de la personne, avec son enchaînement «d'accès à l'égalité dans l'emploi», qui explique, du moins en partie, le jugement porté récemment contre le CN.

F. P.

Le Rapport Abella: un pas en arrière?

Il y a deux ans, le ministre de l'Emploi et de l'Immigration de l'époque, Lloyd Axworthy, bien connu comme partisan de la cause des femmes, déclarait que le gouvernement fédéral devrait rendre obligatoires les programmes d'accès à l'égalité, puisque les programmes volontaires étaient, selon lui, inefficaces. Mal appuyé par ses collègues au cabinet, Axworthy nommait, peu après, la juge Rosalie Abella pour trancher la question.

Le 20 novembre dernier, le Rapport de la commission royale d'enquête sur l'égalité en matière d'emploi (maintenant rebaptisée *l'équité en emploi*) était déposé par la nouvelle ministre conservatrice Flora MacDonald et tranchait... du côté du patronat? Quoi qu'il en soit, Ghislain Dufour, président du Conseil du patronat du Québec, s'est empressé de crier «bravo» au Rapport Abella.¹ Y aurait-il anguille sous roche?

Dans l'ensemble, le document s'égare dans les généralités (souvent contradictoires) et les vœux pieux. «Les employeurs devraient présumer que les employés masculins et les employées féminines ont les mêmes responsabilités familiales», lit-on dans un premier temps. On reconnaît pourtant, un peu plus loin, «qu'il y a un rapport positif entre l'accessibilité des services de garde et le taux de participation

des femmes au marché du travail». Ainsi, la confusion quant à la nature du problème mène à de fausses solutions. Par exemple, on proposera des frais de garde déductibles. Or, on sait que le mouvement des femmes s'oppose depuis des années à cette idée parce que le système de déduction d'impôts avantage les contribuables à revenus élevés (dont peu de femmes) et favorise la garde en milieu de travail (lieu privilégié d'exploitation des femmes).

Quant à la discrimination en matière d'emploi, les recommandations du Rapport Abella ne sont guère plus réjouissantes. On reconnaît l'insuffisance des programmes volontaires mais on propose comme solution des «programmes volontaires obligatoires»! Ainsi, pour ne pas effrayer les réfractaires aux programmes d'accès à l'égalité, on laisse à l'employeur toute la flexibilité voulue pour aménager son propre système d'embauche. Aucune obligation: ni celle de faire approuver son programme, ni celle de fixer des objectifs quantitatifs à l'embauche des femmes dans son entreprise. En fait, la seule obligation imposée à l'employeur par la juge Abella serait de fournir un rapport annuel sur la composition et la distribution de ses employé-e-s. Advenant des statistiques douteuses, l'employeur pourrait encourir la sanction ultime: un avis



Rosalie Abella

de la Commission canadienne des droits de la personne lui demandant d'amender sa politique. (!)

Or, en vertu des lois de la personne, tout (bon) employeur est déjà tenu «de ne pas faire de discrimination»! Les PDG, patrons, employeurs avouent eux-mêmes, au début du Rapport, que seules des mesures coercitives peuvent changer quelque chose. Pourtant, ce même Rapport ne présente aucun objectif fixe, ni d'échéancier précis pour que cette «égalité» se mette en branle. Sous prétexte de ne pas freiner le progrès qu'effectuent déjà les groupes visés par ce rapport — les femmes, les handicapé-e-s et les autochtones — on s'oppose aux quotas, aux objectifs numériques, à tout ce qui rendrait efficaces ces fameux programmes «d'accès à l'égalité».

Et c'est ce qu'on appelle le «progrès»!

CAROLE WALLACE

1/ Cité in *Le Devoir*, 20 novembre 1984.

Les Jeudis de l'histoire des femmes

Vous rappelez-vous les *Lundis de l'histoire des femmes*? C'était, après *Mon héroïne*, la deuxième série de conférences organisée par le Théâtre expérimental des femmes de Montréal il y a trois ans. Les *Lundis*, qui avaient fait salle comble, n'existent plus. Mais les *Jeudis*, eux, prennent la relève.

Organisés par Lucie Leboeuf, du Centre pastoral en milieu ouvrier, et Rachel Vinet, du Centre St-Pierre, à Montréal, les *Jeudis de l'histoire des femmes* ont rejoint surtout, jusqu'à maintenant, les femmes des organisations populaires du Centre-Sud de Montréal. Ces rencontres font le point sur les résistances et les luttes des femmes, celles dont nous n'entendons jamais parler. Et à en juger par un premier

vidéo, réalisé à partir de ces rencontres/conférences, c'est passionnant.

Il faut voir ce vidéo qui parle du secours direct, du travail dans les usines d'armement, de la conscription, de la syndicalisation... Il faut entendre les femmes raconter comment elles vivaient à trois familles dans un logement, question d'enligner «mon pain à hot dogs avec les cretons de la voisine». Le vidéo (un deuxième suivra sur les luttes plus récentes) est disponible, moyennant un petit coût de location (négociable), pour tout groupe populaire ou groupe de femmes. Pour le louer ou pour connaître l'horaire et les sujets des *Lundis*, appelez Lucie (527-8291) ou Rachel (524-3561).

F. P.



L'Érythrée à Montréal

Depuis que l'attention mondiale a été alertée par la famine qui sévit en Éthiopie, nous recevons davantage d'information sur ce pays. Nous apprenons entre autres qu'il est en guerre sur plusieurs fronts. L'un des conflits armés se situe dans la province de l'Érythrée, complètement au nord du pays.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'Érythrée, une ancienne colonie italienne, est placée sous la juridiction de l'Éthiopie parce que les États-Unis tiennent à cet emplacement stratégique sur la Mer Rouge. En 1962, l'empereur éthiopien d'alors, Haïlé Sélassié, l'annexe sans consulter le peuple érythréen. Plus tard, le gouvernement soi-disant marxiste du lieutenant-colonel Mengistu, qui prend le pouvoir en 1974, ne lui reconnaît pas plus son droit à la souveraineté (car les Soviétiques disputent le territoire aux Américains). Malgré le fait que la lutte de l'Érythrée pour son indépendance soit la plus ancienne d'Afrique, elle en demeure la moins connue.

Léoul et Saba étaient de passage à Montréal en novembre, pour nous parler de la vie et du combat des Érythréennes. Léoul est présidente de la NUEW (National Union of Eritrean Women/Union nationale des femmes érythréennes). Fondée en 1979, la NUEW rassemble aujourd'hui des dizaines de milliers d'Érythréennes et constitue l'un des plus importants organismes du EPLF (Eritrean People's Liberation Front/Front de libération de l'Érythrée). Saba, qui vit en Amérique du Nord depuis 1977, oeuvre aussi au sein de la NUEW qui possède, en plus de son bureau central en Érythrée, des bureaux de coordination à Milan, Francfort, Khartoum et New York.

En Érythrée, la NUEW s'est donné comme objectif de permettre aux femmes de jouer un rôle actif à tous les niveaux de la lutte pour la libération. Elle s'occupe de l'éducation des femmes : 95% d'entre elles sont illettrées. Elle travaille à changer les lois et les mentalités. La loi ancienne du mariage, par exemple, niait à une femme le droit de divorcer, la laissant sans ressources quand le mari usait de ce droit à sa guise. Traditionnellement, les femmes n'avaient pas non plus le droit de posséder des terres, alors que ce sont elles qui en majorité y travaillent.¹ La NUEW voit donc à ce que les femmes prennent leur place dans la société érythréenne, participent aux assemblées de village, s'instruisent et apprennent un métier. (Curieusement, des emplois considérés comme



Léoul, présidente de la NUEW

des ghettos féminins en Occident, par exemple l'éducation et la santé, étaient strictement réservés aux hommes en Érythrée.) De plus, par l'intervention de la NUEW, les femmes participent maintenant aux combats : elles composent 35% des effectifs sur le front. Véritable libéralisation de la société ou besoin urgent de combattantes ?

Pour les femmes de la NUEW, il est important que la communauté mondiale prenne conscience de la situation politique de l'Érythrée. En effet, la sécheresse est en grande partie responsable de la famine, mais la guerre y joue un rôle majeur, les forces étant consacrées à se battre plutôt qu'à enrayer le fléau. En outre, comme il est arrivé que l'armée éthiopienne se serve de l'aide alimentaire pour nourrir ses soldats ou pour forcer l'enrôlement dans ses troupes, il est d'autant plus urgent que les pays bienfaiteurs soient vigilants et assurent la distribution équitable de l'aide internationale. Pour Léoul, son pays a besoin de nourriture et

de médicaments, mais aussi de tentes pour monter des camps, d'équipement et d'aide technique pour l'irrigation et la culture, d'outils pour développer l'artisanat : machines à coudre, tissus, ciseaux, etc.

À l'automne 1985, en Hollande, la NUEW organisera une conférence internationale sur la situation des femmes érythréennes. Pour plus de renseignements à ce sujet ou pour faire parvenir vos dons :

National Union of Eritrean Women in N.A.,
P.O. Box 1255, New York, N.Y. 10025.
Tél. : (212) 864-1127.

Association d'aide aux réfugié-e-s érythréen-
ne-s du Québec, C.P. 1255, Succ. «H»,
Montréal H3G 2W2. Tél. : (514) 335-1837
ou 366-7204.

JOSETTE GIGUÈRE

¹ Voir à ce sujet les articles de Carole Beaulieu, *LVR*, n° 20, p. 40-43, et de Marie-Claire Girard, *Gazette des femmes*, vol. 6, n° 4, p. 32-33.

Philosophes et condition féminine

En novembre avait lieu à l'Université de Montréal le colloque annuel interdisciplinaire de la Société de philosophie du Québec, cette fois sur la situation de la femme. Le premier soir, Louise Marcil-Lacoste, philosophe et chercheuse à l'U. de M., principale organisatrice, constatait que les théories sur la condition féminine abordaient rarement les rapports d'égalité entre les hommes et les femmes. Le débat était lancé.

À vrai dire, pendant ces trois jours, le mot égalité m'est apparu glissant, un peu comme un poisson vous glisse des mains quand vous le détachez de l'hameçon. Le concept ne m'a paru «saisi» que lorsque Jocelyne Saint-Arnaud l'a placé devant la loi et encore, disait-elle, s'il y a parfois discrimination légale, c'est au nom de la protection des femmes.

Il ne faut pas se surprendre si, lorsqu'on parle d'égalité, il est vite question de l'identité des femmes. Michèle Morosoli le rappelait : des auteures comme Simone de Beauvoir, Betty Friedan, Germaine Greer et Luce Irigaray ont montré que les femmes doivent arriver à s'identifier par l'intermédiaire de modèles féminins fabriqués par des hommes, sinon carrément par des modèles masculins. L'expérience vécue par Denise Bombardier au Service de l'information de Radio-Canada illustre bien le problème. «Orpheline de modèles» dans sa profession, elle observe que le modèle anticipé pour une femme qui questionne le pouvoir est celui de la séduction. Mal à l'aise dans cette situation, elle choisit un modèle masculin, «l'intelligence», ce qui revient pour une femme à «accepter de faire peur à l'homme».

Le cas de l'Italienne Eleonora Fonseca-Pimental, au XVIII^e siècle, présenté par les historiennes Maria Petruszewicz et Emma Nesbitt, est un autre bel exemple de masculinité forcée. Cette femme a profité d'une crise politique dans la région napolitaine pour prendre parti pour les révolutionnaires, fonder un journal dont elle a été la rédactrice et même «mourir comme un homme», pendue ! Une intervenante de la salle a remarqué que ce comportement lui paraissait plus humain que masculin, et elle a été approuvée par plusieurs.

Il semble très difficile de trouver des modèles du féminin faits par des femmes. C'est pourquoi la démarche de Marisa Zavalloni, psychologue, est à considérer. D'après elle, l'identité personnelle puise

des images dans une histoire individuelle liée à une histoire collective. Les «traducteurs d'images» sont les poètes, artistes et idéologues qui empruntent des éléments anciens à la culture pour créer une nouvelle image qu'ils renvoient à la culture. À ce moment-là, les femmes peuvent travailler au projet collectif. C'est ce que fait l'écrivaine Nicole Brossard, en proposant les «images positives» de l'amazone et de la lesbienne, qui gomme la différence sexuelle et opposent aux femmes fictives produites par les hommes, des femmes fictives conçues par une femme. Le texte de Mary Daly m'a semblé aller en ce sens, mais le ton sur lequel elle a donné sa conférence, ses gestes, m'ont fait penser à un sermon de curé ou de prêcheur américain. Sa performance, c'en était une, a surtout plu aux plus jeunes.

Quand on parle de modèles, on en arrive toujours à évoquer les rôles, et la sociologue Nicole Laurin a démontré que les femmes ne choisissaient pas parmi les rôles traditionnels ou nouveaux. Elles devaient plutôt les cumuler ! La «situation de fait» ne paraît pas tellement égalitaire, mais selon Jocelyn Beausoleil, le virage technologique amorcé par la société

occidentale permet d'espérer une amélioration. Là, les réactions des gens de la salle étaient partagées, car la conquête du monde scientifico-technique par les femmes semblait signifier, à toute fin pratique, leur identification à des modèles masculins comme celui du savant ou du scientifique, rationnel et objectif.

Justement, la communication de Sarah Kofman mettait en évidence la réputation surfaite du rationalisme masculin, en prouvant que des discours pseudo-scientifiques comme ceux de Freud et Rousseau visaient essentiellement à mieux assurer la domination du sexe féminin par le sexe masculin.

Si la question de l'égalité n'était pas abordée directement par tous les conférenciers-e-s, elle était néanmoins sous-entendue. Le mot du commencement de Françoise Collin, «la question de l'égalité me fait peur», explique la démarche de plusieurs. Si eux et elles la contournent, c'est sûrement pour mieux comprendre les rapports entre les hommes et les femmes. Le débat théorique est bel et bien engagé.

MONIQUE LANGLOIS

Pornosoir

«Sweetheart est un scénario de violence sexuelle et de soumission (...) Ses agresseurs soumettent (l'héroïne) à toute une série de dégradations...» Est-ce que sa présentation vous donne envie de visionner le vidéo *Sweetheart* ? Si oui, vous le trouverez chez Provisoïr, à côté de *Chloé, l'obsédée sexuelle*, *Worksex*, *Les Chiennes*, *Angel Above and Devil Below*, etc...

Propriété de la très québécoise et prospère compagnie Provisoïr, Provisoïr est une grosse chaîne de 186 dépanneurs, dont 145 ouverts 24 heures par jour, sept jours par semaine. À l'initiative de Provisoïr, Provisoïr commençait l'été dernier à louer des vidéo-cassettes, dont une bonne part de vidéos soi-disant érotiques.

Le groupe de femmes Solidarité rose se forma peu après pour organiser la riposte. Mais, malgré toutes ses démarches, lignes de piquetage, lettres et appels à Provisoïr, Solidarité rose n'avait toujours pas, fin novembre, reçu satisfaction : la fin de la location et de la vente de matériel pornographique par Provisoïr.

Convaincu que «seule une forte pression

économique, par un boycott massif et bien organisé, pourra amener Provisoïr et Provisoïr à reconsidérer leur position», le groupe décidait alors d'aller chercher l'appui des Québécoises en lançant une pétition. Elle devait circuler trois mois avant d'être présentée, début février, à Provisoïr, Provisoïr, aux médias... et au gouvernement du Québec, l'un des principaux actionnaires de Provisoïr (!), par le biais de la Caisse de dépôt et de placement.

Solidarité rose invitait aussi les femmes à répandre dans leurs quartiers et villages ces informations sur Provisoïr et le mot d'ordre du boycott, au moyen de tracts, rencontres, journaux locaux... On comptait même organiser, début février, une journée de protestation décentralisée, devant tous les Provisoïr du pays.

Il n'est pas trop tard pour collaborer au boycott ou distribuer des copies de la pétition. Il suffit de communiquer avec Solidarité rose, C.P. 381, Succ. E, Montréal, Québec, H2T 3A7. Tél. : (514) 392-3008 ou 495-4088.

LVR

De l'art avant toute chose?



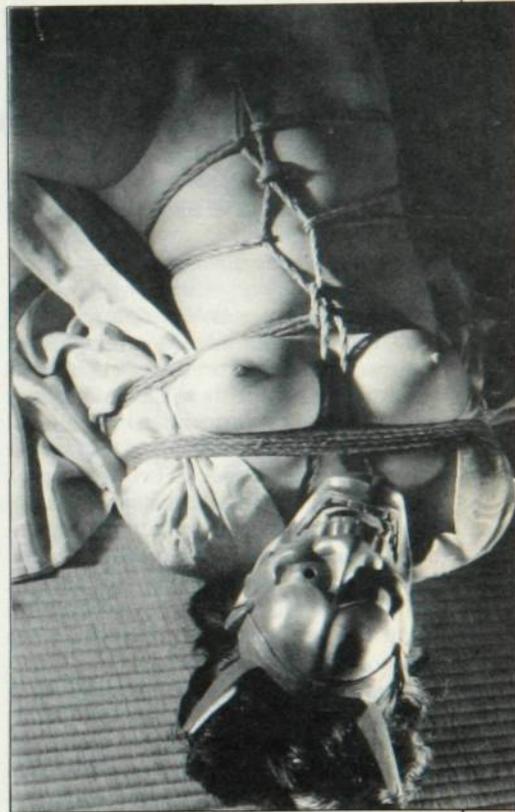
Penthouse, décembre 1984

Jugé «matériel obscène», le magazine *Penthouse* de décembre dernier était interdit de circulation par le ministère fédéral des Douanes. Ce qui n'a pas empêché plusieurs tabagies de l'afficher et de le vendre. Aux dernières nouvelles, le ministre de la Justice du Québec, Pierre-Marc Johnson, déclarait qu'il poursuivra la maison de distribution Benjamin pour son

manque de vigilance à cet effet.

Le directeur de *Penthouse*, Bob Guccione, a été passablement irrité de voir qu'on s'offusquait de la présence de son magazine au Canada. «Ce sont des photos hautement artistiques», a-t-il dit. Artistiques? Jugez-en vous-mêmes. Ne serait-ce que pour mieux viser la cible.

LVR



NOUVEAUTÉS

Sommeil d'hiver

de

MARIE-CLAIRE BLAIS

**Alice & Gertrude
Natalie & Renée
et ce cher Ernest**

de

JOVETTE MARCHESSAULT

Des femmes écrivent des textes dramatiques et du théâtre. Il y a dans ce mode d'écriture une relation particulière et immédiate à la vie. Une parole directe que les femmes ont toujours privilégiée.

Le **théâtre**, c'est aussi un texte à lire comme un roman.

Sur l'air d'Iphigénie

de

MARIE SAVARD

**Une lettre rouge
orange et ocre**

de

ANNE-MARIE ALONZO

les éditions de la pleine lune

EN LIBRAIRIE

Quiz au MS

Q: «Quelle était la condition première pour avoir de l'aide selon la Loi d'assistance aux mères nécessiteuses ?

R: «Avoir de bonnes moeurs» !

Connaissez-vous le *Mini-Quiz féministe*? C'est une brillante idée des femmes du Mouvement socialiste : avec le comité de condition féminine de la CEQ et d'autres militantes, elles ont conçu ce jeu qui pourrait bien concurrencer le fameux *Quelques arpents de pièges*. Le principe est le même : répondre à quatre catégories de questions (arts, lettres et culture ; sciences, technologie et santé ; politique, histoire et mouvements sociaux : sports, jeux et loisirs) mais cette fois à partir de l'histoire des femmes. Le tout «dans l'humour et la complicité».

Ces femmes du MS, aux idées ingénieuses, ne sont pas très nombreuses. Au 2^e congrès du Mouvement socialiste à Montréal, début décembre, il y avait une femme pour environ quatre hommes. «Ben d'la barbe», comme dit ma mère

pour décrire des attroupements d'intellectuels-profs-de-cegeps. Mais, bien que minoritaires, les femmes du MS en ménaient très large. Sur les 112 propositions votées par les congressistes, plus du tiers portaient sur la condition des femmes et toutes ont été adoptées sans débat, quasi à l'unanimité. Où suis-je ?, me suis-je immédiatement demandé, un tel appui aux revendications féministes étant plutôt inusité en dehors du mouvement des femmes lui-même.

Une deuxième question devait, celle-là, provoquer un large débat, très attendu : à un an (?) des prochaines élections provinciales, le MS allait-il ou non se transformer en parti politique ? Et les congressistes et l'exécutif se sont retrouvés partagés en deux camps. Entre le projet (finalement retenu par une légère majorité) de développer une *coalition* de mouvements sociaux - femmes, assisté-e-s sociaux-ales, jeunes, personnes âgées - et celui de créer un *parti*, deux conceptions du politique s'affrontaient.

Pour les femmes du MS, entre autres, le «parti politique» représentait le summum de l'institution patriarcale, à éviter à tout prix.

Mais l'option «coalition» n'a pas fait ses preuves et on sent que la patience des électoralistes, à la Marcel Pépín par exemple, pourrait être courte. Ce serait dommage, car trop d'empressement et «d'ambitions» politiques court-circuiteraient une expérience pleine de possibilités.

LISE MOISAN

1/ On peut se procurer le Mini-Quiz féministe au coût de 12\$ en envoyant un chèque au nom de la Centrale de l'enseignement du Québec, couvrant le nombre d'exemplaires demandés : Centre de documentation CEQ, 2336, chemin Sainte-Foy, C.P. 5 800, Sainte-Foy, Québec, G1V 4E5. Tél. : (418) 658-5711. (Coûts de manutention inclus.)

Au nom du père et du fils
roman
Francine Ouellette
Un phénomène, avec ses plus de 600 pages, dans l'expression romanesque québécoise
EN VENTE PARTOUT 19,95\$

VIE OUVRIÈRE

janvier 1985

Un dossier

Le bénévolat des femmes :
porte d'entrée ou porte de sortie

Des articles variés

La violence conjugale: un jour on part pour de bon
L'accès des femmes à l'égalité en emploi
Philippines: la filière des ananas
Les jeunes et l'avenir de l'emploi

Et bien d'autres choses...

Une revue
entièrement
transformée

Abonnement régulier
(8. numéros/année) 15 \$
De soutien 20 \$
Deux ans 28 \$

REVUE VIE OUVRIÈRE, 1212, rue Panet,
Montréal, Qué. H2L 2Y7 (514)523-5998

Les Femmes et les mots

En juillet 1983, plus de 750 femmes s'étaient réunies à Vancouver pour la conférence *Les Femmes et les mots/Women and Words*, et avaient discuté de l'écriture et de la culture des femmes canadiennes.

L'événement, depuis, a eu plusieurs suites. D'abord la création d'une Société canadienne Les Femmes et les mots. Puis la publication d'une *Anthologie Les Femmes et les mots*, un recueil de textes inédits (prose et poésie) de 80 auteures, déjà connues ou non (chez Harbour Publishing, 1984. Disponible à Montréal à la librairie Androgyne). Un ouvrage intéressant parce que très diversifié et bilingue, entre autres.

Les actes de la conférence seront publiés bientôt et la Société Les Femmes et les mots songe à organiser un tel colloque pancanadien tous les deux ans, le prochain en 1986. Entre-temps, par un bulletin, elle voit surtout à relayer l'information entre les groupes Les Femmes et les mots qui ont surgi à travers le pays. Et c'est bien le plus intéressant de l'affaire : s'ajoutant au groupe fondateur de Vancouver, des femmes ont créé des groupes autonomes à Montréal, Toronto, Winnipeg et bientôt Terre-Neuve. Leur objectif général : promouvoir l'écriture des femmes, les moyens différant d'un groupe à l'autre.

Le groupe montréalais se réunit depuis l'automne 1983. Le 17 novembre dernier, il organisait à l'Institut Simone-de-Beauvoir une lecture publique de textes de Gail Scott, Geneviève Letarte, France Théoret et Anne McLean, par les auteures. Succès : 60 femmes accouraient pour entendre. Le 29 novembre, c'était le lancement de l'*Anthologie Les Femmes et les*

mots. Et le 4 février, il y a une rencontre d'information pour toutes les femmes intéressées aux projets du groupe (à 19 h 30, à l'Institut Simone-de-Beauvoir, 2170, rue Bishop, à Montréal). Quels sont-ils ?

Deux ateliers d'écriture : l'un fonctionne déjà, en anglais, sous la responsabilité de Robin Potter. L'autre, francophone, est en formation. Une *anthologie québécoise et bilingue* : il s'agit de rassembler des textes inédits de Québécoises, de monter le recueil et de le faire publier. Un *groupe de discussion sur la culture lesbienne*, sa spécificité et sa visibilité. Suscité en partie par la pièce de Jovette Marchessault, *Alice et Gertrude...*, c'est l'affaire de Carole LaGrenade. Un *groupe sur la critique littéraire* : pour évaluer la critique actuelle, puis faire des comptes rendus critiques et les proposer aux grands médias, *La Presse*, le *Globe and Mail*, etc. « Il faut prendre la place là, pour rejoindre plus de gens, dit Lynn Lapostolle. La critique des livres de femmes est mal faite, mal centrée, par des gens qui au départ ne l'aiment pas. Si ça ne les intéresse pas, qu'ils nous laissent la place, au moins une fois par mois. » Mais quelle littérature ? « Celle des femmes en général, mais dans une perspective féministe. » Enfin, un *groupe de discussion sur le pouvoir du langage*.

Alors, si l'un de ces ateliers vous intéresse, et pour toute information sur Les Femmes et les mots : Lynn Lapostolle : 277-4970, ou Carole LaGrenade : 252-8410.

LVR

Suite de la page 5

Le socialisme qu'on a vu et lu ici se limitait généralement à de grands principes M-L (marxistes-léninistes) inadaptés aux réalités québécoises. Ce n'est pas par hasard que la lutte des femmes, comme mouvement politique multiple et enraciné, a survécu à la « lutte des classes » : celle-là répond toujours à un véritable besoin d'affranchissement social, politique, économique ; celle-ci semblait trop souvent se résumer à l'idéalisation du travail en usine !

J'ai toujours pensé, par ailleurs, que la scission entre le mouvement autonome des femmes et le courant socialiste avait été trop totale. À un moment où la lutte des femmes québécoises va s'élargissant, rejoignant les féministes chrétiennes, les pacifistes, les femmes du Tiers-Monde, et alors que, parallèlement, s'organise le Mouvement socialiste, il serait peut-être bon de revoir nos affinités.

Après trois ans d'existence et son congrès d'orientation de novembre, le Mouvement socialiste sait qu'il n'a pas grand avenir au Québec sans l'appui massif des féministes et des groupes populaires. Son programme est donc rempli de propositions des plus féministes. Il reste à mesurer la solidité réelle de cette plate-forme car, dans l'ensemble, le mouvement des femmes demeure sceptique face aux bonnes intentions de la gauche.

Le MS prétend aussi que l'État socialiste québécois doit d'abord être indépendant. Sans doute le socialisme en serait-il d'autant plus facile à réaliser, mais cet objectif d'indépendance tombe mal ! Quel « job » ce sera de faire d'un vieil idéal, aussi usé à droite qu'à gauche, un nouvel espoir ! Et puis, que d'irréalisme : « La souveraineté nationale des Québécois ne saurait triompher sans une rupture complète de tous les liens de dépendance qui nous rattachent à l'espace nord-américain », lit-on dans le programme du MS. Et plus loin, les auteur-e-s dénoncent l'actuelle « canadianisation forcée des Québécois-e-s ». Le MS nous propose-t-il plutôt l'« albanisation », c'est-à-dire l'isolement, du Québec ???

Pourtant, en optant récemment pour une coalition large – de femmes, de groupes populaires, de jeunes – plutôt que pour la formation hâtive d'un parti politique, le Mouvement socialiste semblait se ranger du côté des réalités quotidiennes, de la juste part des choses. Sans doute les femmes, très influentes au MS, y sont-elles pour quelque chose. Mais ces mêmes féministes, auxquelles nous faisons confiance, sauront-elles rectifier la perspective et la rhétorique du Mouvement suffisamment pour que le rêve – indépendance, socialisme, féminisme – nous ressemble et que nous ayons le goût d'y (re)croire ?

L'Androgyne
livres et revues pour gais et lesbiennes
grand choix de littérature féministe
ouvert le dimanche

3642 boul. St-Laurent.
2^e étage
Montréal, Québec H2X 2V4
842-4765

L'avenir des
sages-femmes


La naissance

est politique

Fin octobre, à Toronto, avait lieu le 2^e congrès annuel de l'Alliance des sages-femmes d'Amérique du Nord. Quatre cents participantes, quatre jours de réunions, d'ateliers, de conférences, dont une soirée mémorable avec Sheila Kitzinger, anthropologue et auteure de nombreux livres sur l'accouchement,

Mary O'Brien, sociologue et auteure de The Politics of Reproduction, et Michele Landsberg, journaliste et auteure de Women and Children First.

*Au thème Midwifery as a woman's issue, elles ont répondu :
Midwifery is a feminist issue¹.*

Isabelle Brabant, sage-femme québécoise, est revenue de Toronto comme d'un accouchement : la tête légère par manque de sommeil, à la fois paisible et fébrile, de cette excitation qui donne envie de réveiller les voisins pour leur crier qu'on vient d'avoir un bébé !

par Isabelle Brabant

Partout au Canada, la pratique des sages-femmes est illégale. Aux États-Unis, où elle est pourtant admise dans la majorité des États, les sages-femmes doivent encore faire reconnaître leur compétence, leur autonomie, la pertinence de leur perspective sur l'accouchement vu comme événement normal dans la vie d'une femme, tant auprès du public que du système médical. Pourtant, elles ont eu longtemps un statut enviable. Au siècle dernier, par exemple, les bateaux transportant les immigrant-e-s en Amérique devaient avoir une sage-femme à bord, sinon les femmes refusaient de s'embarquer !

Mais les conditions de vie de l'époque, l'éparpillement des sages-femmes dans ce vaste territoire et leurs différences de lan-

gues – elles étaient portugaises, chinoises, etc. – les ont empêchées de se resserrer en associations pour défendre leur profession. Les médecins, riches et organisés, se sont peu à peu emparé des accouchements, dans un temps où les universités étaient interdites aux femmes (histoire de les garder ignorantes et de s'assurer du pouvoir ?).²

«Les médecins, racontait Sheila Kitzinger à Toronto, ont mis beaucoup d'énergie à détruire les sages-femmes ou à les changer en servantes, ce qui revient au même. Ils ont confiné les accouchements aux hôpitaux, pour que les étudiants puissent s'exercer, et ils ont mis l'emphase sur les complications pour justifier leur existence.» Pourtant, la chaîne des sages-femmes/mères/bébés ne s'est jamais rompue, persistant dans l'adversité et même l'illégalité.

Une vision mâle...

Aujourd'hui plus que jamais, les femmes

enceintes sont vulnérables dans notre système de santé. On leur brandit au nez des statistiques de mortalité infantile, les «meilleures au monde» !, en justifiant du coup la technologie de pointe et l'interventionnisme aigu qui caractérisent l'obstétrique en Amérique et en menaçant celles qui voudraient s'insurger contre cette façon de faire. Il n'est pas rare qu'une femme se fasse répondre, à une quelconque demande : «Ça ne me fait rien, madame, si vous aimez mieux un bébé avec des séquelles au cerveau !» Or, en Hollande et en Suède, où la grande majorité des accouchements se font sous la responsabilité des sages-femmes, les statistiques de mortalité infantile sont encore meilleures qu'ici mais elles ne coûtent rien aux femmes : que 5 % de césariennes en Hollande contre 20 % au Québec,³ et ce taux ne fait qu'augmenter !

En fait, la vision mâle de l'accouchement

est elle-même porteuse de complications. Par exemple, les médecins ont «modelé» la façon de pousser le bébé : on prend une grande respiration qu'on retient le plus longtemps possible sans faire un son, pour maintenir une bonne pression, et on pousse, on pousse, on «performe», on «leur» montre ce qu'on peut faire, et à l'expulsion, on gagne le gros lot, on se désintéresse de ce qui vient de sortir, on veut se reposer (ça vous rappelle quelque chose ?). Résultats : l'oxygène se rend moins bien au bébé, la mère s'épuise, le bébé aussi, c'est brutal pour le périnée⁴ qui n'a pas le temps de s'étirer... Bref le temps de poussée devient un temps dangereux !

Les sages-femmes ont une vision différente : on n'a qu'à observer les femmes qui accouchent pour voir qu'elles répondent, chacune à sa manière, aux sensations engendrées par la descente du bébé et l'étreitement du vagin, en modifiant leur position, leur respiration, leur effort, pour faciliter ce passage pour elle-même et pour leur bébé. Résultat : moins de complications ! Par exemple, et je puise dans mes propres chiffres après quelques années d'exercice et plus de 200 accouchements : 25 % de déchirures mineures ou moyennes, contre 95 % d'épisiotomies dans les hôpitaux montréalais,⁵ dont 25 % jusqu'au rectum.

... contre une vision féministe

Les sages-femmes se battent pour préserver une vision féminine, voire féministe, de la grossesse et de l'accouchement. Cette préoccupation essentielle rassemblait les 400 sages-femmes du congrès de Toronto, sous le thème *Creating Unity*. Nos pratiques sont pourtant très diversifiées, autant que les femmes qu'elles desservent. Aux États-Unis, certaines travaillent dans des hôpitaux, en équipe avec des spécialistes et des infirmières, d'autres dans des maternités autogérées ; certaines dans les campagnes du Texas, d'autres dans les quartiers défavorisés de New York. Au Canada et au Québec, à cause de l'illégalité, nous sommes forcées de ne travailler qu'à la maison. Malgré ces différences, il ressortait des discussions une volonté claire de trouver des structures souples et solides pour définir et régir notre profession, un souci commun d'en protéger l'autonomie et de développer un professionnalisme nouveau, proche des femmes et fidèle à notre première raison d'être : les femmes sont *capables* d'accoucher.

Mais les sages-femmes ne veulent pas d'une profession jalousement gardée où elles seraient des expertes et les femmes, des ignorantes une fois de plus. Ce savoir de la naissance ne leur appartient pas en exclusivité. Elles veulent ouvrir la profession et reconnaître la validité de divers apprentissages préalables : physiothérapie, travail social, maternité, etc.

Aujourd'hui, plusieurs associations d'infirmières, québécoises entre autres, aimeraient forcer l'État à réserver le métier à

leurs membres, y voyant peut-être une façon de se redonner du pouvoir dans un système où elles sont perdantes. Mais dans les États américains où on a légalisé le statut d'«infirmière/sage-femme» plutôt que de sage-femme, on le regrette déjà : le métier y a perdu sa précieuse indépendance et doit s'accommoder maintenant du modèle médical enseigné aux infirmières, qui va à l'encontre de la pratique des sages-femmes, et que plusieurs d'entre elles avouent devoir «désapprendre» pour devenir de bonnes sages-femmes.

L'exemple ontarien

«La lutte pour la reconnaissance des sages-femmes suscite la peur et la méfiance des infirmières, disait Michele Landsberg. Ne les attaquons pas. Le féminisme doit se battre pour notre liberté de choisir nos vies, pour que nous ne soyons plus jamais aliénées de notre propre expérience. Je suis toujours attristée de voir comment, dans nos confrontations, nous dirigeons notre colère contre celles qui ont fait des choix différents, plutôt que vers le système qui nous dresse les unes contre les autres et en tire son profit. Alors qu'il y a de la place pour chacune de nous.»

À cet égard, ce qui se passe en Ontario est particulièrement intéressant. Il y avait dans cette province deux associations de sages-femmes : l'Ontario Association of Midwives (OAM) et l'Ontario Nurse Midwives Association (ONMA), affiliée à l'association ontarienne des infirmières, seule adhésion capable de lui donner une crédibilité officielle. Les deux associations ont été fondues en une seule : l'Ontario Midwives Association, après un immense travail de rapprochement.

Fortes de cette union, les sages-femmes ont présenté un très sérieux dossier sur la «légalisation» des sages-femmes au Health Profession Legislative Review et, par l'entremise d'un député NPD sympathisant, un bill privé proposant leur reconnaissance légale et la mise en place de structures de formation et de pratique en Ontario. Personne ne s'attendait à ce que le bill soit accepté mais le sujet a tout de même mobilisé une heure de débat en Chambre, un support très impressionnant de tous les députés NPD (et de quelques autres) ainsi qu'une bonne couverture de presse. La démarche n'a eu que des résultats positifs, ne serait-ce qu'en obligeant les sages-femmes elles-mêmes à définir clairement ce qu'elles désirent comme statut et conditions de pratique.

Des gestes très politiques

Plusieurs femmes ont développé une conscience féministe suite aux tristesses et aux colères vécues dans leurs maternités. «Je me suis toujours demandé, confiait Michele Landsberg en nous racontant l'histoire incroyable de ses accouchements, comment on pouvait accoucher dans les années 60 sans devenir irrémédiablement

une féministe enragée, enflammée.» Et les années 50, où ma mère a été endormie cinq minutes avant chaque accouchement ? Et les années 70, où j'ai «passé pour folle» parce que je voulais mon bébé sur moi dès son arrivée : «Il va se refroidir ! Vous voulez tuer votre bébé ? Et les années 80, où chaque hôpital installe une chambre de naissance à un bout du couloir et augmente sans cesse son taux de césarienne à l'autre bout ?

Cette idée que féministes et sages-femmes sont du même mouvement a fait l'unanimité tout au long du congrès. Accoucher à son goût est un geste politique. Être sage-femme équivaut à prendre une position politique. «On nous reproche de ne pas faire de politique, disait Mary O'Brien. Nous n'en parlons pas mais nous en faisons. Nous avons très subtilement changé le sens du mot *révolution* : nous sommes en train d'en faire une, sans violence, sans verser de sang. Cette culture a bien commodément classé la question de la naissance parmi les questions privées. Il est temps de se lever et d'en parler. On me demande comment je puis en parler, moi qui n'ai pas eu d'enfant, mais, bon Dieu ! moi aussi je suis née...

«La sage-femme aide à refaire le pont entre le monde naturel et le monde culturel. On a fait en sorte que la distinction entre les deux soit vécue comme une séparation, ce qui permet la domination d'une réalité sur l'autre, et un contrôle de tout le processus de la reproduction. Les femmes ont une vision différente de la relation entre ces deux mondes, une vision unifiante dont l'univers a sérieusement besoin. Ce n'est pas un hasard si la question des sages-femmes est soulevée en ce moment. C'est une question de vie, et la vie est une espèce en voie de disparition... À moins qu'ensemble, nous ouvrons l'histoire à nos rêves.»

Isabelle Brabant est sage-femme praticante à Montréal depuis cinq ans. Co-fondatrice de Naissance-Renaissance et du Mouvement sages-femmes, elle donne aussi des ateliers sur la naissance et l'accouchement.

1/ Les sages-femmes, une question de femmes ? - L'existence des sages-femmes est une question féministe.

2/ Lire à ce sujet le passionnant *Sorcières. Sages-femmes et Infirmières*, de Barbara Erhenreich et Deirdre English, paru en français aux Éditions du Remue-Ménage, 1978.

3/ Selon le professeur G.J. Kloosterman, chef du département d'obstétrique et de gynécologie de l'Université d'Amsterdam, présent à Toronto. Il y a en Hollande 600 sages-femmes pour 700 obstétriciens ! Au Québec, il y avait 19 % de césariennes en 1979, selon les chiffres du ministère des Affaires sociales.

4/ Périnée : partie génitale qui s'étend de l'ouverture du vagin à l'anus.

5/ Selon les relevés d'actes médicaux du MAS. L'épisiotomie consiste à inciser le périnée pour agrandir l'ouverture du vagin.



Naissance-Renaissance

Accoucher autrement

Elles étaient 130, mères, infirmières ou sages-femmes, à assister au 5^e colloque de Naissance-Renaissance, à Montréal, en novembre dernier. Ce rendez-vous annuel de formation permet à une vingtaine de groupes soucieux de l'humanisation de la naissance d'échanger des informations essentielles et de faire le point sur une lutte toujours recommencée.

Car « humaniser la naissance », c'est confronter le système médical et son monopole sur la « compétence » et le « progrès ».

C'est aussi renverser une montagne de préjugés et de peurs autour de l'accouchement à la maison et de la pratique des sages-femmes, une pratique alternative encore illégale mais de moins en moins clandestine.

par Denise Proulx

A ce colloque de Naissance-Renaissance, on a surtout tenté de voir pourquoi la majorité des femmes se dirigent vers les salles d'accouchement, même quand elles ont le choix. La peur d'accoucher « autrement » ne vient-elle pas d'abord de l'ignorance de nos corps et de nos droits ? Pourquoi n'aurions-

nous pas droit à des rencontres-tant post-natales que pré-natales, mais plus près de nos besoins, à des accompagnantes à l'hôpital, à accoucher dans la position qui nous

convient, voire à l'utilisation d'herbes et de massage shiatsu ? Quand les femmes auront-elles un véritable choix face à leurs accouchements ? C'est essentiellement en ces termes que la lutte pour l'humanisation de la naissance s'est articulée depuis six ans. Et cette lutte prend de l'ampleur. Il faut voir comment.

Premières tentatives

En 1978, face à la croissance des accouchements à domicile, on implantait une première *chambre de naissance* au Jewish General Hospital de Montréal, à titre expé-

rimental. Aujourd'hui, il en existe une quarantaine au Québec mais leur taux d'utilisation varie entre 5 % et 90 %, selon le lieu et la mentalité des médecins. Ainsi, plus une chambre est « médicalisée », proche du fonctionnement de la salle d'accouchement, moins elle est utilisée.

En 1980, le ministère des Affaires sociales, alerté par les demandes des femmes, organisait une série de colloques régionaux, *Accoucher ou se faire accoucher*. Nombreuses, les femmes sont venues dire leurs insatisfactions et poser leurs revendications, qui se résumaient à 1) des maisons de nais-

sance ; 2) des sages-femmes ; 3) des moyens d'information sur la grossesse et l'accouchement.

Le succès de ces colloques incitait le MAS à commander un rapport sur les sages-femmes, mais il n'empêchait pas la fermeture, en 1983, du département d'obstétrique de l'hôpital Sainte-Jeanne-d'Arc, très prisé par les femmes pour son ouverture, même à la présence de sages-femmes lors des accouchements. N'ayant pu contrer cette décision gouvernementale, le mouvement de protestation, de plus en plus organisé (avec une pétition de 80 000 noms), obligeait le MAS à mener une étude d'implantation expérimentale de maisons de naissance.

Entre l'hôpital et la maison

Qu'est-ce qu'une maison de naissance — on dit aujourd'hui *centre alternatif d'accouchement* ? «Un lieu où les femmes et les couples pourraient vivre la grossesse, l'accouchement et la naissance dans un environnement physique et humain, respectueux de la façon dont chacune conçoit ces événements²», explique le *Comité maison de naissance*. Donc un endroit à la fois moins médicalisé qu'un hôpital mais plus organisé qu'une maison, où l'on pourrait recourir à certaines techniques au besoin, par exemple à la ventouse (plutôt qu'aux forceps) pour faciliter la sortie du bébé. Par ailleurs, on n'y pratiquerait pas de césarienne. Bref ce serait un compromis entre accoucher à la maison et accoucher à l'hôpital. Le comité privilégie aussi l'intégration des sages-femmes, mais ne serait-ce pas se mettre à dos le corps médical ?



D'abord la tête...

En effet, à en juger par le sort fait au fameux *Rapport interministériel sur les sages-femmes* commandé par le MAS en 1981, la question fait problème. Depuis janvier 1984, le rapport se promène d'un bureau politique à l'autre, accueilli par les uns, condamné par les autres. Car il recommande



...puis le corps de Léa

ni plus ni moins que la «légalisation» des sages-femmes au Québec. Les militantes elles-mêmes, qu'on a d'ailleurs consultées, approuvent ce document à 99 %. (Sans doute une première dans les relations entre le mouvement des femmes et le gouvernement !)

Un mouvement de solidarité

Pour la Fédération des syndicats professionnels d'infirmières et d'infirmiers du Québec (FSPIIQ), la reconnaissance des sages-femmes est devenue une nécessité afin de «mettre un frein à l'industrie obstétricale qui évacue l'expérience humaine au profit de prérogatives économiques (paiement à l'acte) et pseudo-scientifiques (échographies de routine)³. Sans se prononcer sur l'implantation éventuelle d'un centre alternatif d'accouchement, la FSPIIQ voit en gros la pratique des sages-femmes comme le prolongement de son rôle de nursing. C'est une opinion que ne partagent ni Naissance-Renaissance ni l'Association des sages-femmes du Québec, composée de 200 sages-femmes qui ont soit obtenu leur diplôme à l'étranger, soit été formées au Québec, entre 1962 et 1972, en tant qu'infirmières et en vue d'un travail en milieu rural ou à l'étranger.

Malgré ces divergences, les groupes intéressés veulent travailler ensemble, ce que le tout récent *Mouvement sages-femmes* leur permettrait. Ce regroupement cherche la «légalisation» des sages-femmes, la sensibilisation du public (incapable de revendiquer ce qu'il connaît mal) et l'élaboration d'une formation reconnue et appropriée. Et puis le Mouvement veut bâtir sur ce qui

existe déjà, c'est-à-dire la coopération et la solidarité entre les sages-femmes diplômées, les sages-femmes pratiquantes et les femmes actives dans les groupes pour la naissance ; le sentiment commun de travailler à un changement essentiel de nos conditions de femmes. Il est temps que cette préoccupation autour de la naissance sorte de la voie de service où elle a été confinée, au seul usage des femmes enceintes ou qui ont accouché dans l'année.

D'ici peu, un dépliant sera distribué afin de démystifier la philosophie et la pratique des sages-femmes. Et les 29 et 30 mars, à Montréal, un événement d'envergure réunira des conférencier-e-s d'Europe et des États-Unis. Enfin, le Mouvement organise pour l'automne 1985 une tournée provinciale de sensibilisation.

* Toutes ces activités seront ouvertes au public. Pour plus d'information : **Mouvement sages-femmes**, C.P. 129, Succ. E, Montréal H2T 3A5.

Denise Proulx est journaliste à la pige. Il y a maintenant plus de trois mois, elle accouchait à la maison, aidée d'une sage-femme, de la petite Florence-Léa montrée en couverture de LVR.

1/ *Les chambres de naissance dans la région de Montréal*, Sylvie Cadieux et Ginette Label, étude réalisée par Alternative-Naissance, août 1984.

2/ Document de travail du comité, 1983.

3/ Conférence de presse de la FSPIIQ, 22 novembre 1984.



Cuir-et-chrome

En parler encore.

L'écrire. Dire, inévitablement, ce qui déjà, sous toutes formes d'articles/livres/rencontres/débats, a été dit. En parler encore.

Re-prendre la douleur, la joindre où j'avais tenté de la laisser. Un temps. Fraction de seconde et d'espace. Un 5 juillet 1966 de 10 heures, quelque part entre des rails de chemin de fer et l'hôpital du Sacré-Coeur.

Un temps.

Comme pour chercher le souffle, le saisir au début, en faire soigneusement le tour, à peine et en silence.

Se savoir vivante et pouvoir se le dire, même immobile. Surtout.

L'histoire est simple. Se répète. Une enfant en voiture avec ses parents, son frère. Situer la scène : coccinelle (on dit VW) bleue à changer, le jour même, pour une autre, musique enjouée, temps clair lustré d'apocalypse, bonne humeur générale, chamailles anodines entre frère (lui, plus jeune de trois ans) et soeur (moi, chemisier gris, pantalon rose dernier cri, dans la poche une photo de coeur, image d'amour, c'est l'âge). Au bord du chemin de fer, l'arrêt. Une seconde, fraction à peine. Et l'accident !

L'accident, justement, comme on dirait «la mort».

Trente-trois ans, déjà vieille de coeur, une femme (moi) se souvient, craintive et soucieuse à la fois : en parler encore, n'en finir jamais !

Comment (et que) faire alors pour que l'histoire se tienne, si ce corps flou de douleur, si ce corps déserté ne bouge pas.

Permanent «état de siège». Forteresse encerclée, sanglée, attachée. Dure depuis vingt ans cette guerre. Assise à perpétuité comme pour d'autres la prison. Éviter le ménage, varices et jambes enflées. État civil, statut, emploi ? Un mot n'est pas dit, qui commence par H.

par Anne-Marie Alonzo

Assise noble pharaone, scribe accroupie, laissant sa marque au stylet, j'écris, dit-elle, ce qui ne se raconte plus. Seule trône la monarchie.

Et dire le mal ne (me) servirait qu'à dire La douleur m'est intime, farouchement personnelle, se partage peu.

Cet accident, justement, je disais «la mort».

Anesthésiée (certain-e-s disent paralysée), je ne souffre plus. Ai trop souffert. En ai trop ri. Ai bien joué à rire. Ce corps n'existe que par fragments, je sens ne sens pas je sens et le mal comme fines aiguilles s'installe à demeure, par endroits.

La douleur immobile n'atteint pas. Seul l'esprit se meurt, seul le coeur.

À 33 ans, le ton change, n'est plus le même, l'Année internationale traîne sa marque. Codes, lois, règlements. Même les noms varient. Qui suis-je alors sous tant d'appellations ? Dossier, cliente, patiente, numéro, quel genre de handicap (comme on dirait quelle saveur de crème glacée), depuis quand ? Pour l'impôt, des preuves, annuelles : aurais-je bougé, remué d'un millième depuis vingt ans, pourrais-je les tromper, trahir, marcher sans le leur dire ? !

Le monde écoute, fait aussi semblant. Sur les trottoirs, dans les immeubles parfois, des rampes. L'accès est (se veut) facile. On fait place, on la cède par moments. Nous dérangeons moins. Croyez-vous ?

J'ai déjà vu la peur. Peut-être pas vraiment.

Dans la rue un homme m'insulte. Je roule au milieu du chemin, lui barre la route. Il crie, dit ce qu'il faudrait taire.

Alors je sais. L'angoisse qui monte, me noue, m'empêche de dire, l'angoisse lui reproche, muette : en criant il m'immobilise, recrée la

douleur d'être, re-fait l'accident comme on repasse un film.

Alors lentement, à l'intérieur de ce qui est fou de moi, je souhaite qu'il me heurte de sa voiture, qu'il me tue ! Cessera là, et seulement là, le mal. Il a stoppé, est reparti. Je n'ai pas souri, tourné la tête, soufflé mot.

Je raconterai l'histoire. Je les dirai toutes, celles des mille et une nuits d'attente. Pour que tourne le vent comme tournent les roues et que les un-e-s comprennent.

Mon corps n'est pas moi. L'immobile est décor. Réduite à la tête, la tension monte.

Je me suis longtemps tue.

La peur, toujours même, qui revient, choisit sa place, s'impose. Chercher sourire, comme une nature autre, mienne pourtant. Je ne suis (ne serai ?) pas aimée, (d'Amour s'entend). La cour est sans appel ! Et dans les bars, même le regard des femmes se détourne.

J'avais sorti le chemisier, le pantalon dernier cri. La chaise, tu vois bien, ne fait pas le moine. Le charme n'opère qu'à peine.

Immobile, je le vois, je cherche à plaire. Plus encore. Mieux (Oublie les pieds, les bras, les mains, oublie ce corps que je ne saurais voir).

Savoir alors mentir. Montrer l'infinie variété de masques.

Ici : à la plage, non, pas très difficile de nager, le corps vogue, se laisse flotter, jambes amaigris, manque d'exercice ! (Refus catégorique du regard de l'autre sur ce corps affaissé). Ici : une piste de danse, cha-cha improvisé, «adapté». Là : un lancement, excellent pour le moral cette vie publique. Ici : avec ma mère, elle est très belle, en effet...

Séance de photos terminée. Montrer, prouver, ce qui, malgré, peut être fait. Avec joie !

Parfois l'amour.

Mais dès le premier souffle, le regard premier, la crainte. L'évidence anticipée de l'échec. Nous sommes déjà deux ma-chaise-et-moi, «odd couple». Facile alors de blâmer cuir-et-chrome de tous les «malheurs de Sophie».

Aimée, j'attends l'amour, ne le reconnais pas.

S'habiller donc, et compter avec le noir de la cuirette, le noir de la housse du coussin, et le chrome qui va avec tout. Quelque part, la garde-robe fait défaut. Difficile avec les années et le corps qui ploie, de cacher les... Comment dire ? Il est important que le pantalon puisse avantager la jambe, en bas du genou (les mollets, vois-tu, sont faibles, inexistantes), que la longueur soit bonne pour dissimuler les chevilles. Les chemisiers sont amples, les muscles de l'abdomen se relâchent, il faut pallier. Adolescente, je pensais à une col-

lection quatre saisons. Sinon suivre la mode, du moins «l'adapter».

L'importance de (bien) paraître. Cacher, faire oublier, dissimuler, maquiller, tout pour éviter d'avoir l'air. L'importance de paraître.

Il y a des moments et la mémoire flanche, fait défaut, insiste sur des faits, m'embrouille, me reprend comme si je m'étais trompée. Il y a des moments, comme pour tout le monde, et cela ne me console pas.

Ma mère retrouve mon trophée, le seul. Quatorze ans, un corps d'athlète, disait-on. Lancer du poids, du javelot, course, sauts, barres asymétriques, poutre d'équilibre, seules olympiades. Sur la plaque de laiton : «Meilleur esprit sportif 1965-66».

Déjà, l'esprit. Avant tout.

Reste alors le rêve, les jambes revues et corrigées, les bras qui s'élancent, les épaules et je me surprends du désir de mon corps enfoui. Nostalgique de moi comme d'une autre, déjà connue.

Je me souviens ne me souviens plus, ne sais plus de quoi, exactement, je me souviens.

Tout est vrai, je le jure, rien ne l'est.

L'année de réclusion : hôpital, centre de réadaptation. Que faisiez-vous donc à quatorze ans ? Sage enfant, docile enfant des anges, je m'étonne, ne me plains pas. Physio-ergo-thérapies, garder le tonus, la forme physique, réintégrons socialement, le système attend !

Cette fois, nul ne s'occupe de l'esprit. Tout s'ébranle qui n'est pas atteint de mutisme. J'étouffe, me débats, croule sous le poids. On (me) soigne, ne prévient pas. Pas d'esprit sain dans ce corps... peu importe, elle (moi) s'y fera.

À quatorze ans, Juliette mourait d'amour. Je mourais aussi. Seule réalité, explication. Faire alors re-vivre l'impossible, traverser les interdits, tresser, mains immobiles, des paniers d'osier et taper, lentement, une lettre à la fois. Apprendre à écrire, écrire avant tout.

Aujourd'hui je sais.

L'aimer fait mouvoir.

Sur le matelas d'exercice : regarder ses yeux, implorer, s'y voir mobile, grandie, accepter (espérer ?) la douleur, plier le bras, mourir, la regarder plier la jambe, mourir et prier que le supplice achève.

Elle demandait de lever les bras, de garder l'équilibre, de jouer avec elle au ballon, de tenir, de ne pas tomber, de recommencer. Elle demandait, voulait tout.

Ce cliché : j'aurais soulevé des montagnes.

Je l'ai fait. Par moments.

Par moments j'ai flanché.

Tout semble loin, de ce gymnase à la maison. L'âge impose des lois. Assise aujourd'hui, chaque mouvement me la rappelle (elle). Chaque battement.

L'hiver insiste. Me rend pareille à tous et toutes. Camouflée, cachée, emmitoufflée. (En)terrée. Nulle ne bouge alors et la neige se couvre de chrome. Elle aussi.

L'hiver me fait (te) ressembler, m'aspire et m'occulte à la fois.

J'appelle pourtant toute différence, l'exige, ne me veut ni semblable ou pareille mais simplement reçue, prise telle que donnée.

Altière le suis, le serai de tous temps, altièrre et fière, leçon maternelle, savoir, apprendre à relever les yeux, les regards ne tuent pas.

Terre des hommes. *Devant un spectacle oriental Je voudrais voir, regarder, la foule est partout, par terre, je recule, abandonne, m'apprête à quitter. Une vieille femme, si vieille qu'on la dirait d'un autre âge, s'approche. Le parler est franc, direct, l'allure burlesque, touchante. Je ne ris pas, la suis alors que, de coups de coudes en coups de sacs, elle forge chemins et sentiers pour cette traversée de la mer Rouge. Moïse, pour moi, elle fend les eaux.*

Je ne verrai pas les danses. Une femme debout, rigide, rêche et revêche, s'impose, croit s'affirmer, me cache la vue. Elle ne bougera pas, ne changera pas de place. Si je veux voir, il y a des endroits «spéciaux» dit-elle, pour des gens comme moi. Elle travaille dans un centre de réadaptation, sait quoi faire, quoi dire, elle nous connaît, ne se laissera pas faire. Je me dis qu'elle aille au diable. La vieille dame insiste, heurtée, elle grogne et tempête. Elle souhaite à l'autre la pire des calamités, prend ma défense en toute bonne volonté, crée une émeute, attire l'attention. Entre elles deux, offerte et refusée, je ballotte, marchandise à écouler.

Trop comme pas assez. De l'attention exagérée, du maternage à l'indifférence, peu de juste mesure. Menaçante cette chaise, attire et repousse. Difficile de s'y retrouver et l'identité perd du terrain.

Femme, handicapée, immigrée, les minorités me rendent majeure. Et vaccinée.

Les paroles déferlent à présent, avalanche de maux plus jamais cachés, retenus. Incidents de parcours, accidents de la route, tout sert d'histoire.

Je me suis (trop) longtemps tuée.

Anne-Marie Alonzo, poète et critique, auteure de *Veille* et de *Geste*, entre autres, est aussi membre de la rédaction des revues *Estuaire* et *Fruits*.

HANDICAPÉES

Combien y a-t-il de personnes handicapées au Québec ? Près de 500 000, si l'on ajoute aux cas de déficiences mentales les diverses formes de déficiences physiques (voir encart). Environ 80 % de ces personnes sont exclues de toute vie professionnelle, donc sociale, étant donné l'importance accordée au travail dans notre société. La majorité pourrait fort bien avoir une activité rémunérée et mener une vie plus autonome, mais la persistance de nos préjugés leur oppose des obstacles faits de pitié, de scepticisme quant à leurs capacités, de peur de leur différence.

On peut devenir handicapé-e dans toutes sortes de circonstances. Mais certaines sont plus «favorables» que d'autres ; un accident de la route ou de travail, par exemple, donneront lieu à différents supports sociaux : rentes, dédommagements, programmes de réadaptation ou d'aménagement domiciliaire auxquels n'auront pas droit ceux et celles qui deviennent handicapé-e-s en de moins nobles situations. En tombant d'une échelle alors que vous faites vos carreaux, en accouchant... ou en naissant, en contractant une maladie non professionnelle, vous n'aurez droit qu'au strict minimum ironiquement appelé «bien-être social».

Inutile de raisonner longtemps pour comprendre que la majorité des accidenté-e-s de la route ou du travail ne sont pas les femmes, à cause de leur plus faible intégration professionnelle, de leur moins fréquente utilisation des voitures, du danger moins spectaculaire de leurs emplois. Ne soyons pas sexistes : les métiers spécifiquement masculins présentent plus de risques d'accidents ou de maladies professionnelles. Je parle des mines, des chantiers, des scieries, des forêts, des usines où l'on manie machinerie lourde ou produits toxiques.

Y a-t-il plus de femmes que d'hommes handicapé-e-s ? Les statistiques manquent pour le dire. On peut tout de même affirmer que les femmes handicapées sont en général plus «mal prises». Suite aux basses considérations matérielles (... et vitales) déjà citées, mais aussi pour d'autres raisons. Une femme handicapée trouvera rarement mari ou compagnon et, si elle est déjà mariée, elle perdra plus facilement conjoint qu'un homme dans la même circonstance : on connaît l'instinct maternel ou «infirmier» des femmes ! Si elle cherche à intégrer ou réintégrer le marché du travail, elle aura plus de difficultés qu'un homme (qui en a déjà pas mal, merci) : l'apparence, pour une femme cherchant un emploi, joue beaucoup plus que pour un homme.

Par contre, une petite fille devenue han-

AU CARRÉ

par Gloria Escomel

dicapée a plus de chances qu'un petit garçon d'être gardée par ses parents, plutôt que d'être confiée au centre hospitalier ou, moindre mal, au centre de réadaptation : elle inspire davantage pitié.

Nous ne parlons ici que de la minorité, c'est-à-dire des personnes handicapées physiques (déficiences motrices, auditives, visuelles). Cela nous évite le douloureux débat sur la stérilisation des personnes handicapées mentales, qui porte surtout, disons-le en passant, sur la fertilité des femmes plutôt que sur celle des hommes, en vertu de ce bon vieux proverbe machiste : «Je lâche mon coq, gardez vos poules !», qui fait reporter la responsabilité de la procréation aux femelles de l'espèce.

Cependant, même les femmes n'ayant que des handicaps physiques sont souvent pénalisées dans leur désir d'avoir un enfant. On invoque des raisons médicales (dans certains cas, comme celui de la sclérose en plaques, la grossesse est déconseillée), héréditaires (l'ataxie de Friedreich, par exemple), ou fonctionnelles (qui s'occupera de l'enfant ? La question ne se pose même pas lorsque c'est le père qui est handicapé. La mère se chargera de tout, voyons donc ! Y compris du travail rémunéré.)

Déjà, les raisons fonctionnelles sont utilisées très arbitrairement mais, pire, c'est souvent en fonction de préjugés qu'on intervient pour qu'une femme handicapée n'ait pas d'enfants. Mais qu'elle ait la paralysie cérébrale, qu'elle soit paraplégique, aveugle ou sourde n'empêche pas une femme d'avoir des enfants et de s'en occuper, moyennant quelques adaptations, comme pour tout autre type d'activité.

Les plans de l'Office

À voir l'activité militante et l'efficacité manifestées par les femmes handicapées dans leurs associations, on voit cependant ce qu'elles seraient capables de faire si on leur donnait une chance d'intégration professionnelle. Mais, hommes ou femmes, la majorité des personnes handicapées vivent cachées et inactives. Le mot intégration est à la mode depuis une décennie et l'Office des personnes handicapées a déployé d'immenses efforts pour qu'il devienne une réalité, mais la société est encore loin de permettre un rôle actif aux hommes et femmes handicapés.

Créé en 1978, l'Office des personnes handicapées du Québec a pour mandat de faire respecter la *Loi assurant l'exercice des droits des personnes handicapées*, de veiller à la coordination des services qui leur sont dus — ou de remplacer ceux qui n'existent pas ou qui sont lacunaires — et d'élaborer une politique d'ensemble. En sept ans, cet organisme gouvernemental présidé par Laurette Champigny-Robillard (la première présidente du Conseil du statut de la femme) a abattu un travail considérable, même si ses moyens n'ont pas toujours été à la hauteur de sa tâche.

Son service à la clientèle, bien que long à

répondre aux demandes tant il a été rapidement dépassé par les besoins exprimés, offre un plan de services pour pallier les carences des autres programmes gouvernementaux. Une personne handicapée et laissée pour compte par tous peut bénéficier d'un plan de services individuel : après analyse de ses besoins, on lui donne les moyens de mener à bien son «projet de vie», en vue d'une autonomie sociale ou professionnelle, soit par une aide matérielle, soit autrement. Le plan de services peut ainsi défrayer le coût d'orthèses ou de prothèses non fournies par la Régie d'assurance-maladie, l'adaptation du domicile aux besoins de la personne handicapée, ses transports lorsqu'il n'y a pas de transports adaptés dans sa municipalité. Le plan peut aussi lui allouer un montant pour se payer un service de maintien à domicile, si les organismes concernés (CLSC, CRSSS, etc.) n'ont pas suffisamment de personnel pour le faire.

Le plan de service peut être assorti d'un «contrat d'intégration professionnelle» : l'Office défraiera le salaire de l'individu-e et celui d'un éventuel moniteur pendant la période où, commençant à travailler, sa rentabilité sera moindre, et s'occupera d'adapter son poste de travail.

Le miracle nécessaire

C'est là un petit renseignement pratique, parce que l'Office n'est pas aussi connu qu'il le devrait, malgré tout le battage publicitaire des dernières années, surtout de 1981, l'Année internationale des personnes handicapées, qui s'est terminée ici par une conférence socio-économique organisée par le gouvernement québécois. Même en 1984, avec le lancement de la politique d'ensemble *À part... égale*, les personnes handicapées sont un public-cible difficile à rejoindre, et la plupart du temps, elles ignorent les services auxquels elles ont droit. Si vous en connaissez, faites donc passer le renseignement, s'il vous plaît... sans discrimination de type de handicap (physique ou mental) ou de sexe.

Il est également bon de savoir qu'en vertu de la loi, toutes les entreprises de 50 employé-e-s et plus doivent présenter à l'Office des plans d'embauche pour donner, à plus ou moins longue échéance, plus d'emplois aux personnes handicapées. La politique d'ensemble *À part... égale*, déjà endossée par le gouvernement au début de l'année 84, se propose aussi d'égaliser les chances de ces personnes, quelle que soit l'origine de leurs déficiences.

Mais ce qu'aucune loi ni aucun office ne peuvent provoquer, c'est un miraculeux changement des mentalités envers les personnes handicapées.

Car leur principal obstacle, ce sont les résistances et les craintes qu'elles peuvent inspirer aux autres : oui, craintes, car toute différence nous fait peur. Il ne s'agit pas non plus de tomber dans une pitié lénifiante, mais simplement de comprendre.

Leurs limitations fonctionnelles nous semblent importantes, mais les personnes handicapées ont dû apprendre à vivre avec et savent, elles, les surmonter. Elles sont toujours plus autonomes qu'on le pense... Encore faudrait-il leur laisser une chance de nous le prouver ! ✕

Gloria Escomel est journaliste pigiste et professeur de littérature. En 1981, elle a été coordonnatrice de l'Année internationale des personnes handicapées pour le Québec.



Chiffres et adresses

On évalue à 500 000, approximativement, le nombre total des personnes handicapées au Québec, en accumulant les données établies par les différentes associations représentatives. Ce ne sont pas des chiffres certains mais des estimations. En sont exclues les personnes souffrant de déficiences organiques : insuffisance rénale, diabète, etc.

Déficience mentale (légère : 169 000)	191 000
Déficience d'ordre psycho-pathologique	20 000
Déficience physique :	
motrice	70 000
visuelle	50 000
surdité	56 000
troubles du langage	56 000

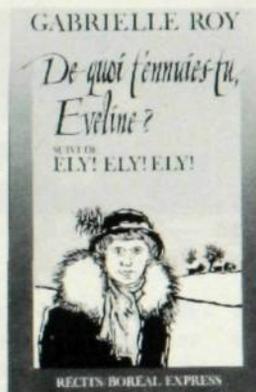
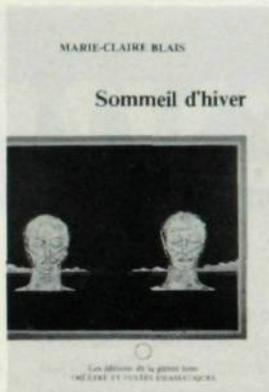
Pour plus de renseignements sur les droits des personnes handicapé-e-s et les services offerts, il faut contacter l'Office des personnes handicapées du Québec : Bureau central : 309, rue Brock, Drummondville (Québec) J2B 1C5. Tél. : 1-800-567-1465).

Montréal : 2, Complexe Desjardins, Tour de l'Est, 14^e étage, n° 1418, C.P. 97, Montréal H5B 1B2. Tél. : 873-3905.

Faites-vous un cadeau!

Offre super-spécial d'abonnement à **Nuit Blanche**, l'Actualité du livre. Si vous ne connaissez pas encore **Nuit Blanche**, voici une occasion exceptionnelle de découvrir la principale revue québécoise d'information entièrement consacrée au monde du livre francophone.

Nuit Blanche offre à tout nouvel abonné un des 4 livres suivants:



(Ces 4 succès de l'année 1984 ont une valeur de 9.95 \$ et plus chacun en librairie)
Profitez-en pour abonner vos amis. Cette offre n'est valide que jusqu'au 30 avril 1985.



GRATUIT! 2 anciens numéros pour tout nouvel abonnement.

Je profite de l'offre spéciale d'abonnement à **Nuit Blanche** et je m'abonne pour six numéros à partir du numéro _____

Inscrire le titre du livre-cadeau choisi: _____

Entourez d'un cercle les deux anciens numéros gratuits que vous désirez recevoir: 9 10 11 12 13 14 15 16

Remplir soigneusement le coupon d'abonnement et joignez-y un chèque ou mandat-poste au montant de 12.50 \$ (10.00 \$ pour l'abonnement + 2.50 \$ pour couvrir les frais de port et de manutention)

Nom _____ Prénom _____

Rue _____ App.: N.: _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél.: _____

NUIT BLANCHE
l'actualité du livre

N'oubliez pas votre chèque à l'ordre de **Nuit Blanche**, 20 rue St-Jean local 122, Québec, Canada G1R 1N6 Tél.: (418) 525-9166
 Anciens numéros disponibles: 2.00 \$ l'exemplaire Abonnements à l'étranger: 20.00 \$



Marie-Blanche Rémillard

Comme d'

Je la connais depuis longtemps, Marie-Blanche. Plus longtemps qu'elle ne me connaît. Son histoire a suscité chez moi bien des crampes interrogatives. Comment avait-elle accepté de continuer à vivre ? Jeune, active, jolie, intelligente, elle était devenue handicapée à l'âge où une jeune femme est en pleine possession de ses moyens.

Je la savais très engagée dans la défense des droits des personnes handicapées au Québec, entre autres en tant que présidente du Regroupement des usagers-ères du transport adapté, de 1981 à 1984. J'avais eu vent aussi de sa traversée de l'Atlantique, à l'été 84, à bord du Jacques-Cartier. Ce que je ne savais pas d'elle, elle me l'a confié par un beau dimanche d'octobre.

Issue d'une famille de filles — elle a cinq soeurs — avec une mère travailleuse sociale et un père prof de cégep et écrivain, Marie-Blanche a d'abord étudié la philosophie à l'Université Laval, puis les arts à l'École du Musée, à l'UQAM et à Concordia. Elle partage présentement son temps entre son travail pour l'Office des personnes handicapées du Québec, au bureau de Drummondville, et ses nombreuses activités et multiples ami-e-s à Montréal ou partout ailleurs sur la planète. Marie-Blanche est plus mobile que la plupart d'entre nous. Toujours aux aguets, elle prend le temps de réfléchir avant de répondre à mes questions, les yeux grand ouverts.

Comme la fatalité

Mon accident ? C'était en 1977. Je venais de rompre avec mon chum, qui était américain. L'année scolaire commençait à l'UQAM et s'annonçait très bien. J'étais enthousiasmée. J'avais suivi mes premiers cours le mardi, et le jeudi soir... il y a eu un incendie... chez moi. Un incendie criminel, au milieu de la nuit.

À l'odeur du feu, je me suis réveillée. J'ai vérifié si le poêle était allumé, il ne l'était pas. J'ai ouvert la porte de mon appartement... il y avait des flammes et de la fumée dans l'escalier. Je me suis alors précipitée

dans la cuisine et je me suis assise sur le rebord de la fenêtre. J'habitais au troisième étage. Les autos passaient. Des gens aussi, qui commençaient à s'arrêter : « Ne sautez pas, mademoiselle ! » J'ai senti mes cheveux qui grésillaient. Je me suis dit que je me casserais les jambes (je n'ai jamais pensé à la colonne), que j'allais rater ma session. J'avais 26 ans.

À l'urgence, il y avait plein de monde pour moi. Je n'avais plus de sensibilité en bas de la ceinture. Le soir même, un bel interne m'apprenait avec beaucoup de ménagement que mes jambes avaient été irrémédiablement atteintes.

J'ai un peu vécu la suite comme dans un rêve. J'ai reçu beaucoup d'amour de mon entourage. Et je me prenais pour une sainte. J'ai des photos de moi, à l'hôpital. On dirait la pureté incarnée. Je voulais être drôle pour ma visite. Je faisais comme si ce n'était pas grave, ce qui m'était arrivé. Je me souviens aussi que mon équilibre tenait à l'ordre de mon univers matériel immédiat. Mon magnétophone à portée de main, mes livres rangés à mon goût. Ce genre de détails prenait soudain une importance vitale.

À l'Institut, pendant ma période de réadaptation, j'avais l'impression que mon bonheur allait être lié au fait que quelqu'un s'occupe de moi. Mon chum était revenu, nous étions très proches l'un de l'autre. Mais j'étais en train de développer une vision très matrimoniale de la vie de couple. La passion, l'attraction physique, la sexualité seraient évacuées de cette vie-là. Je croyais que je ne pourrais plus inspirer que de l'amour-protection, de l'amour-tendresse. Qu'on me trouverait sans doute gentille et charmante, mais jamais plus séduisante. Ça n'a pas duré longtemps. À l'Institut, j'ai trouvé séduisant un gars qui ne bougeait ses bras qu'avec difficulté et pas du tout ses jambes. Il y a eu comme un effet de retour sur moi. Si je pouvais le trouver sexy, il n'y avait aucune raison pour que je n'inspire pas le même sentiment.

Au sortir du rêve

Je me suis réintégrée rapidement dans le flot de la vie. Je suis sortie de réadaptation en février pour aller vivre avec ma soeur et mon chum. À la fin de cet été-là, j'ai décroché un petit emploi à la Société des fêtes nationales, emploi qui a été salubre et a facilité mon retour à la vie dite normale. J'ai recommencé l'université en septembre, à Concordia, qui était plus accessible aux personnes en chaise roulante.

En me réintégrant, j'ai constaté toutes sortes d'attitudes, de croyances autour de moi. Entre autres, qu'une personne handicapée est le vivant rappel de la fragilité du corps. L'image de maladie, de menace et de mort associée au fauteuil roulant, je l'ai vue, je la vois encore dans les yeux des autres.

Parmi les personnes qui s'approchent de moi, il y a celles qui me trouvent sympathique et pour lesquelles mon handicap n'est pas un obstacle, ou présente un intérêt supplémentaire. Il y a aussi celles qui s'approchent parce que leur premier réflexe, dans la vie, c'est d'aider. Et puis il y a les curieux-ses, qui ne te regardent pas dans les yeux, qui sont attiré-e-s par le phénomène. C'est parfois inhumain, et parfois une façon maladroite d'entrer en contact.

Somme toute, il n'existe pas d'attitude univoque. Souvent, les attitudes rafraîchissantes sont le fait de personnes qui ont bien connu une personne handicapée. Mais le manque de simplicité, face au handicap, je le comprends. Je l'ai vécu quand j'ai commencé à militer et à rencontrer des personnes souffrant d'un handicap autre que le mien.

Je comprends donc que les gens exagèrent parfois dans leur délicatesse. Au point de vouloir faire abstraction de ma chaise roulante, pourtant bien réelle. Elle requiert un certain temps de soins chaque année, cette chaise. Un handicap entraîne des limitations fonctionnelles dont il faut

avec l'hiver

Une entrevue de Josette Giguère

tenir compte. Pour moi, l'attitude idéale serait un mélange de conscience du handicap et d'acceptation de la personne.

Un certain regard

Il m'est impossible d'envisager une relation amoureuse avec quelqu'un qui ne m'accepterait pas totalement. Je veux être aimée non pas malgré, mais *avec* mon handicap. J'ai besoin de me sentir en confiance avec mon partenaire. La sexualité est un domaine de jeu, de rire, de plaisir et de détente. En dépit d'une diminution de sensibilité, mon corps est aussi présent, aussi capable de recevoir et de donner l'amour.

Il m'arrive cependant de souhaiter que mon corps soit invisible. J'aimerais pouvoir toucher et être touchée sans qu'on puisse le voir. Je ne suis donc pas tellement différente des femmes au corps vieillissant ou de celles qui n'aiment pas leur corps. J'ai intégré les critères esthétiques de ma société et, dans une partie de moi, j'en suis victime.

Pourtant il y a des moments où je me sens comme un tout. À ces moments-là, dans mon sourire, mon regard et mes gestes, lorsque je suis *une*, non seulement je me sens séduisante, mais je séduis. Au contraire, lorsque je me trouve un air infirme, le regard des autres me pèse. Il est d'autant plus important que je n'aie pas, face à moi-même, des réticences que je ne veux pas retrouver chez les autres.

J'ai eu un chum handicapé, après mon chum américain, qui m'a beaucoup aidée. Il m'acceptait inconditionnellement, il m'aimait totalement. Probablement comme n'importe quelle femme souhaiterait être aimée. Nous étions par ailleurs de joyeux complices. Il était lui aussi en chaise roulante. Il conduisait une voiture adaptée. Nous nous trouvions formidables de nous débrouiller si bien, tous les deux. Comme il était plus handicapé que moi, j'étais moins exigeante, plus active. Je prenais davantage d'initiatives. Nous étions très heureux. Mais, petit à petit, notre couple est devenu

socialement lourd à porter. Et puis, il existe une sorte de règle, chez les personnes handicapées, selon laquelle tu n'es parfaitement intégré-e que si tu as un emploi, tu conduis une auto et tu sors avec une personne qui n'est pas handicapée... Il y a tellement de raisons qui amènent un couple à se défaire. Ce que je sais, c'est que j'ai acquis avec lui beaucoup d'autonomie.

Cherchez la femme

L'autonomie me coûte plus cher qu'à une autre, car j'ai besoin d'outils pour la conserver. Je ne peux pas, par exemple, sauter dans un autobus quand je veux m'en aller. Par contre, je me considère *physiquement* plus mobile que d'autres femmes handicapées. Il y a peu d'endroits qui me résistent. J'aime descendre les côtes à toute vitesse. Je saute les chaînes de trottoir. Il y a aussi l'espace du bateau que j'ai apprivoisé l'été dernier. Nous étions 26 membres d'équipage, dont sept handicapé-e-s. Lorsque tu te retrouves en groupe sur un territoire aussi restreint, tu apprends à ne pas trop te compliquer la vie.

Je dirais que le pire obstacle, c'est la peur. La peur de la douleur – c'est effrayant d'affronter une plaque de glace avec des béquilles – mais aussi la peur du ridicule et de la solitude. D'habitude, en bas de 40 ans, les femmes paraplégiques arrivent à ne pas trop avoir peur. J'en connais plusieurs qui sont instruites, qui travaillent et... qui vivent seules. Les hommes handicapés, eux, trouvent plus facilement une femme pour les aimer et s'occuper d'eux. Survivance d'un dévouement typiquement féminin, sans doute ?

Il y a cependant un danger à prendre le cas d'une personne handicapée pour le donner en exemple. Chaque cas a son histoire, chaque handicap sa spécificité. Je ne suis pas nécessairement représentative des femmes handicapées, même s'il existe entre nous une solidarité évidente. Nous vivons

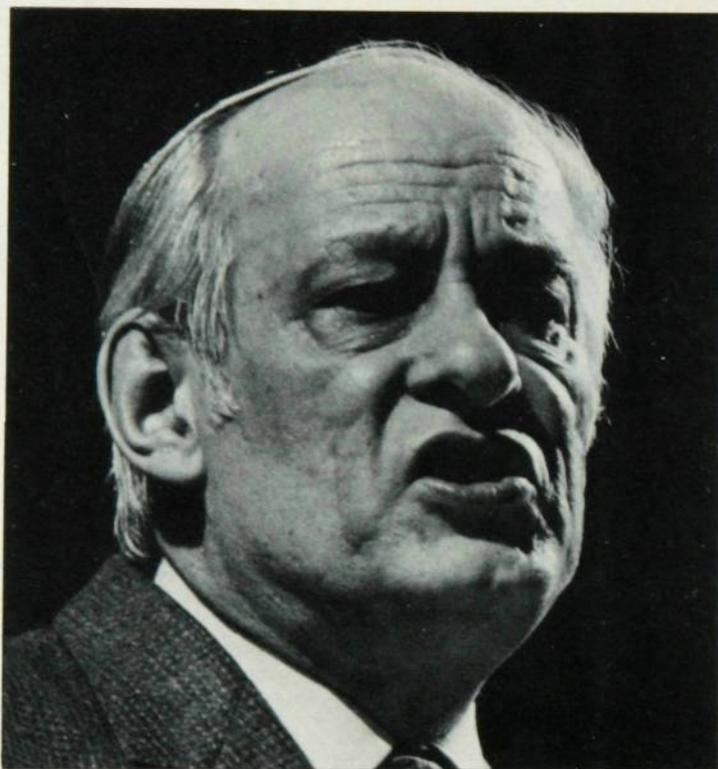
cette expérience commune de constituer une minorité. D'autre part, il y a place, c'est certain, pour la solidarité entre femmes handicapées et non handicapées. Une amie, dernièrement, me faisait remarquer que pour étudier au verre grossissant les problèmes des femmes dans la société, on n'avait qu'à examiner à l'oeil nu ceux des femmes handicapées. Dans le fond, lorsqu'on y regarde à deux fois, nous sommes différentes... mais pas tant que ça.

Une impression

Marie-Blanche me regarde d'un air légèrement sceptique lorsque je lui demande si elle a trouvé agressantes certaines de mes questions. Certaines, oui. Celles qui l'ont poussée à constater qu'elle n'était pas aussi unique qu'elle aimait le croire. Ce qui m'a étonnée. J'avais eu plaisir à découvrir la semblable-au-delà-de-la-différence. Ça m'avait donné l'impression de jeter un pont sur le courant trouble des préjugés.

Elle a un sourire discret lorsque je lui demande si elle n'a pas un peu de révolte, cachée quelque part. Parfois, oui. Lorsqu'elle voudrait se promener en forêt ou au bord de la falaise. Parfois aussi lorsque le geste quotidien s'éternise. Mais la révolte s'apaise toujours. Elle est bien québécoise. Marie-Blanche, lorsqu'elle me confie : «Au fond, tu sais, je vis avec mon handicap comme je vis avec l'hiver. Dans un mélange d'inquiétude, de fatigue, de familiarité et de bonheur»

Josette Giguère est traductrice de formation, journaliste à la pige et «littéraire» par passion.

Dix ans après l'Année de la Femme

René Lévesque

Où nous mènent les féministes d'État?

Au printemps dernier, il arrivait encore à René Lévesque d'oublier l'existence du ministère d'État à la condition féminine. En décembre, scission et démissions obligent, il en était devenu responsable. Pourquoi pas? Si « la crise économique est unisexue », comme l'avait déjà supputé le premier ministre, pourquoi la condition féminine ne serait-elle pas transsexuelle? Le « petit gars de New Carlisle » irait-il jusqu'à prendre la tête de la délégation québécoise à la Conférence mondiale de l'ONU, qui clôturera en juillet à Nairobi, au Kenya, cette première Décennie des femmes (1975-1985)? Il aurait peut-être la chance d'y rencontrer son homologue fédéral, le révérend Walter F. MacLean, secrétaire d'État délégué à la condition féminine.

Derrière la caricature, une vraie question : où s'en va le féminisme, quand l'État décide de prendre en charge les intérêts des femmes?

par Lise Moisan



1985 marque l'aboutissement d'un mouvement amorcé en 1975», affirme le petit dépliant du secrétariat à la Condition féminine. Quel mouvement ? Sur 80 femmes et 20 hommes interrogé-e-s au hasard à Montréal en septembre pour le

Comité canadien d'action sur la situation des femmes,¹ une femme seulement connaissait l'existence de la Décennie des femmes décrétée par les Nations Unies en 1975. Pourtant, au Québec, cette fin de décennie a déclenché une opération politique d'envergure, dirigée par le secrétariat d'État à la Condition féminine et lancée en novembre dernier sous le nom de *Décisions 85*. Un bel exemple, nous y reviendrons, de la conception étatiste de nos priorités.

L'AIF ? Pourquoi pas !

En 1972, 25 ans après sa création par l'Organisation des Nations Unies (ONU), la Commission de la Condition de la femme, une commission technique qui rapporte aux deux ans «la situation de la femme dans le monde», estime venu le moment de proclamer une Année internationale de la femme. 1975 lui paraît tout indiquée : à mi-chemin de la seconde décennie de l'ONU pour le développement (1970-80), l'Année la relancera tout en attirant l'attention mondiale sur la «sous-utilisation (?) de 50 % du potentiel humain que représentent les femmes» !

Malgré cette belle occasion de faire d'une pierre deux coups, c'est quand même «avec réticence», selon Helvi Sipilä, vice-secrétaire générale de l'ONU, que l'assemblée générale des Nations Unies proclame l'Année internationale de la femme : *égalité, développement et paix*.

Après l'adhésion du Canada à l'idée de l'AIF, le 12 décembre 1972 à l'ONU, Ottawa crée sans plus tarder le Conseil consultatif sur la situation de la femme (CCSF, mai 1973). Parallèlement, le secrétariat d'État inaugure le programme Promotion de la femme (1973) et Marc Lalonde, ministre responsable, met sur pied le Secrétariat de l'AIF. Un secrétariat provisoire à qui nous devons, rappelez-vous, une inoubliable campagne de conscientisation d'un million \$, sous le slogan «Pourquoi pas ?».

À Québec, ce n'est pas une coïncidence si le gouvernement Bourassa² cède enfin aux pressions de la Fédération des femmes du Québec et crée en juillet 1973 le Conseil du statut de la femme (CSF). C'est dans l'air, l'ONU donne l'exemple... et il est impensable qu'une délégation canadienne assiste à la Conférence internationale de Mexico (1975) sans qu'il y ait de représentation québécoise officielle !

Ses effets

En plus de susciter une pléthore d'organismes gouvernementaux et para-gouvernementaux, provinciaux et fédéraux, de multiplier aux deux paliers postes de fonctionnaires et de cadres, et de gonfler temporairement les budgets de l'État avec des

conférences pancanadiennes ou québécoises, quels effets l'AIF aura-t-elle eus sur le mouvement des femmes ?

La reconnaissance publique de nos priorités ? La création d'entonnoirs dans lesquels canaliser nos revendications face à l'État ? Le financement de bon nombre de groupes et la création d'un réseau de femmes «à l'intérieur du système» ? Tout cela, oui, mais aussi plus de paternalisme de l'État, plus de contrôle bureaucratique dans la gestion de nos groupes et activités, et le doublage du discours féministe autonome par celui des féministes d'État, devenues les «vraies» ambassadrices politiques.

Pour plusieurs féministes, l'AIF a marqué le début d'un questionnement, toujours actuel, sur la relation entre l'État patriarcal dans toute sa splendeur démocratique et un mouvement de libération des femmes. Tout à coup, en 1975, le mouvement recevait une injection soudaine d'argent. Pour les années fiscales 1974-75 et 1975-76, le programme Promotion de la femme disposait d'environ 2 millions \$ (1 million \$ par an).

Mais, après l'abondance, c'était le sevrage. En 1977-78, l'unique enveloppe budgétaire spécifiquement réservée aux groupes de femmes était de 500 000\$ pour tout le Canada. Et il a fallu ensuite cinq ans pour re-franchir le cap du million. En plus de son irrégularité, ce type de financement impliquait que les fonctionnaires et leur patron, l'État, en savaient beaucoup plus sur nos groupes, globalement, que nous n'en savions nous-mêmes, faute d'une centralisation des informations.

Colmater la brèche

Au Québec, les féministes d'État n'ont pas chômé non plus. Sous la présidence d'abord de madame Laurette Champigny-Robillard, elles ont monté plusieurs services accessibles aux groupes et préparé la volumineuse politique d'ensemble publiée en octobre 1978, au moment de l'arrivée de madame Claire Bonenfant. C'était le rapport *Égalité et indépendance*, avec ses mesures par centaines. Mais à qui irait l'allégeance de cet organisme dont la présidente et les dix membres sont nommées par le Conseil des ministres ? Au gouvernement, ou au mouvement des femmes ? Nous doutions à l'avance de la réponse.

Dans nos démocraties libérales, une institution peut très bien tenir un discours en contradiction avec le pouvoir en place. Parfois, elle n'en sera même que plus crédible. Mais aucune institution ne peut déroger dans son *fonctionnement*, interne comme public, aux règles du jeu du système dominant, sans risquer de perdre le «pouvoir par association» que le système lui a conféré. Qui dit institution dit monopolisation de l'information, hiérarchisation et centralisation du pouvoir.

Pourtant, le CSF, jusqu'à peu, a constitué une brèche dans cette cohésion fondamentale des institutions. Malgré son mandat d'informer et de conseiller le gouver-

nement sur la situation des femmes, le CSF a tenté aussi de faire l'inverse : d'ouvrir aux femmes, pour la première fois, un certain accès à ce qui se brassait au gouvernement.

Par ailleurs, et c'est peut-être le plus important, grâce aux divers services de documentation, de recherche ou de support technique et humain mis peu à peu à la disposition des groupes féministes et des femmes par le CSF, nous avons eu accès aux données de base nous concernant, aux problématiques dégagées de nos actions. Comme le CSF respectait le fonctionnement et les priorités des divers groupes de femmes, ceux-ci lui ont accordé la confiance sans laquelle toute «bonne volonté» institutionnelle se bute contre un mur.

Mais voici qu'au printemps dernier, madame Denise Leblanc-Bantey, alors ministre déléguée à la Condition féminine, rappelait publiquement à l'ordre un Conseil qu'elle jugeait trop dénonciateur, trop à la remorque d'une élite de femmes organisées. Faisant fi des suggestions des groupes, elle nommait sa candidate à la présidence de l'organisme, madame Francine McKenzie. La brèche serait-elle colmatée ?

La cote de confiance

Quand j'ai interviewé Francine McKenzie en septembre dernier, six mois après sa nomination, elle m'a dit à trois reprises qu'elle ne «cherchait pas la cote d'amour mais la cote de confiance». La confiance des femmes ? C'était sous-entendu. Mais derrière l'image de la femme forte, de la bagarreuse-née, tant aimée des journalistes, il y a une femme forte, certes, mais aussi un peu fébrile et autoritaire, qui crée autour d'elle un climat de crainte, de nervosité, une espèce de carence de confiance, au contraire.

Depuis 1973, tout en respectant l'éthique professionnelle, les employées du CSF avaient toujours exprimé assez librement leurs questionnements et leurs critiques à l'égard du Conseil ou même de sa présidente. Plus convaincant que l'actuel discours de la patronne sur «la délégation de pouvoir et le travail en équipe», cette liberté d'expression, cette aisance révélaient une équipe de femmes conscientes et exigeantes, qui croyaient au mérite fondamental du bateau dans lequel elles ramaient.

Cet automne, au CSF, les démissions et les demandes de mutations se succédaient à bon train. Et les rumeurs se multipliaient : interventions directes dans le contenu jusque-là autonome de la *Gazette des femmes* ; remplacement des permanentes par des occasionnelles, donc risque de diminution des budgets, etc. Mais, même anonymement, personne n'osait répondre clairement aux questions concernant la nouvelle gestion du CSF. Le malaise se coupait au couteau, comme on dit. «Elle ferme son bureau à clef, midi et soir», me chuchotait-on. Une image parmi d'autres.

Différence de style

Du côté des membres du Conseil, on s'inquiète aussi. La nouvelle présidente leur transmet l'information au compte-gouttes, il y a presque deux fois moins de réunions qu'avant et on les reporte parfois sans prévenir. Différence de style ou tactique abusive ?

Ce qui leur paraît plus grave, c'est le ralentissement des prises de décision du Conseil parce que madame McKenzie «ne possède pas encore tout à fait les dossiers», notamment ceux des pensions, de la santé et du travail.

Certaines déplorent particulièrement la fin d'un mode de fonctionnement, déjà mis au point, qui permettait au Conseil d'agir publiquement, au besoin entre ses réunions. Par exemple, quand un avant-projet de loi ou de règlement lui parvenait, le Conseil envoyait son avis au ministre concerné, mais diffusait en même temps l'information dans les médias. Cela assurait une présence publique du Conseil mais surtout les groupes pouvaient se saisir du dossier le plus tôt possible au lieu de se trouver devant le fait accompli. Maintenant, m'explique-t-on, il faut une résolution du Conseil pour publier les avis.

Est-il aussi question que la présidente révise des positions déjà adoptées par le CSF ? On sait qu'elle ne les approuve pas toutes. En septembre, par exemple, je lui ai demandé quelles positions elle jugeait importantes de défendre dans le dossier du temps partiel. Madame McKenzie m'a longuement entretenue de l'importance de désaxer le temps partiel. «Avec la réduction inéluctable du temps de travail, expliqua-t-elle, les hommes connaîtront aussi la carrière en ligne brisée.» Et alors ? Au lieu de cet exposé trop général, j'aurais attendu de la présidente qu'elle rappelle les garanties revendiquées par le Conseil depuis 1978, pour assurer aux travailleuses-eurs à temps partiel les mêmes avantages qu'au personnel à temps plein.

Madame McKenzie a réitéré sa volonté de mettre fin au «volet radotage» pour aller à l'essentiel, les problèmes économiques étant pour elles les «premières priorités». Là-dessus, la majorité des 1 200 Québécoises présentes au Forum économique du CSF, en octobre 1983, applaudiraient la nouvelle présidente. La plupart souhaitaient d'ailleurs que le CSF continue d'organiser de telles rencontres. Pourtant, le CSF est quasi absent de Décisions 85, un projet d'intervention économique, justement.

«Le Conseil du statut de la femme est associé à cette opération». À part cette phrase laconique du dépliant publicitaire, pas la moindre trace du CSF dans l'organisation des rencontres régionales, en tout cas. C'est même une première source d'étonnement : l'équipe de Consult-action, le ser-

vice régionalisé de ressources humaines et techniques du CSF, aurait été la plus apte à animer les ateliers – mais n'y était pas. Surcharge de travail, différence de priorités, résistance passive des employées ? À moins que l'explication soit dans le processus même de Décisions 85.

Rallye en trois étapes

Le premier objectif de Décisions 85 est de dégager un plan triennal (1985-88) d'actions prioritaires sur la sécurité économique des Québécoises. Ceci en trois étapes, étalées de novembre 1984 à mai 1985.

Il s'agissait d'abord de consulter les femmes, à titre individuel, au moyen de 11 rencontres régionales, chaque région fournissant alors 10 propositions et trois représentantes élues. C'était en novembre et décembre, à l'époque où Maurice Champagne-Gilbert conviait, lui, les «groupes para-familiaux» (nouvelle appellation du mouvement des femmes !) à des consultations régionales sur la nouvelle politique de la famille. À l'époque aussi où les mêmes groupes ou individus devaient défendre les intérêts des femmes devant la très importante Commission Beaudry sur le travail puis réagir, coup sur coup, au Livre blanc sur la fiscalité et à la nouvelle poli-

tique de l'habitation !!! Bref, Décisions 85 s'ajoutait à une liste chargée.

La deuxième étape a lieu ces jours-ci, début février : en rencontre nationale, les 33 représentantes régionales élues et les déléguées d'une quarantaine d'associations régionales (FFQ/AFEAS, Cercle des fermières, etc.) choisiront, parmi toutes les propositions issues des régions, les priorités.

Troisième étape : à la mi-mai, ces priorités seront «débattues» lors d'une ultime conférence nationale, avec cette fois nos partenaires socio-économiques : des représentants des affaires, de la finance, des syndicats, de la recherche et de l'éducation, du gouvernement, des corporations professionnelles et des municipalités.

Pour le gouvernement québécois, un autre objectif de Décisions 85 est d'arriver à Nairobi avec un dossier convenable. L'autre rendez-vous est électoral : à un an de l'échéance de son mandat, les Québécoises ne doivent pas douter de l'intérêt envers elles de leur gouvernement. Mais l'échéancier, le mode de fonctionnement et les impératifs des féministes d'État ne sont pas forcément ceux des groupes de femmes. Comment les femmes allaient-elles réagir à cette énième consultation ?

6ème Festival International du Film Super 8 du Québec

À MONTRÉAL
 À LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
 335, boul. de Maisonneuve Est
 DU 19 AU 24 FÉVRIER 1985

À SHERBROOKE, QUÉBEC, HULL,
 CHICOUTIMI, TROIS-RIVIÈRES, GRANBY ET LAVAL
 EN MARS 1985

Pour information, communiquez avec
 l'ASSOCIATION POUR LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS
 au numéro suivant : (514) 374-4700, poste 403

La réponse des masses

D'abord, consultation n'était peut-être pas la meilleure expression. À la rencontre régionale de Montréal, les 7, 8 et 9 décembre, les règles sont claires et nombreuses : pas de débats de fond, et banni le mot «revendications». Les 400 femmes inscrites ont neuf heures pour évaluer 103 mesures, en ateliers éparpillés et étanches. Le dimanche après-midi, enfin réunies en plénière, les dix priorités votées, elles choisissent leurs trois représentantes.

Malgré ce climat, autoritaire mais harmonieux à tout prix, certaines femmes osent critiquer le déroulement et le contenu de la consultation. Et il y a de quoi : il faut choisir entre des dizaines de propositions, certaines trop générales, d'autres trop spécifiques, même si la plupart sont de pâles imitations de revendications déjà formulées, mieux, entre autres par les comités de condition féminine des syndicats. Exemple : pourquoi demander «que le temps partiel soit réglementé», de même que le travail à la pièce et le travail à domicile ? Ne sait-on pas qu'ils le sont déjà... et fort mal ?

Pourquoi la question vitale du financement des groupes de femmes (centres d'aide aux victimes de viol, maisons d'héberge-

ment, etc.) n'est-elle pas mentionnée ? Pourquoi, à chaque étape, les décisions des individus ont-elles autant de poids que celles des groupes ? S'agit-il, pour le gouvernement, de prouver aux fameux «partenaires» que les revendications des féministes et syndicalistes ont bien des assises larges et populaires, de légitimer en quelque sorte nos demandes ? Il faudrait, pour que ce soit concluant, que les femmes se soient jetées en masse aux rencontres de l'automne. Cela n'a pas été le cas.

À Montréal, sur 400 femmes pré-inscrites, seulement 94 ont participé au vote (23 %), à Québec 77 sur 300 (25 %). Le plus fort taux était à Baie-Comeau (Mulrone ?), avec 69 % des 141 inscrites. En tout, au Québec, 890 femmes auront collaboré. Pas des masses.

L'exercice raté

En soi, l'idée d'organiser une «table de délibération» avec les partenaires socio-économiques n'est pas mauvaise. Mais, sans avoir soigneusement planifié des stratégies diversifiées de négociation, et sans s'être assuré d'avoir derrière soi un mouvement conscient de sa force et prêt à agir, on a beau avoir choisi les dix revendications ultra-prioritaires, les représentantes nationales risquent d'avoir, à la mi-mai, autant

d'impact et de crédibilité qu'une chorale de dames auxiliaires à qui l'on fera poliment quelques promesses.

Et dire qu'avec les mêmes 600 000\$, cette opération Décennie aurait pu être un passionnant exercice de «brainstorming» collectif sur les techniques de négociation et les tactiques de pression que les femmes - travailleuses au foyer, salariées, assistées sociales, syndiquées, jeunes et vieilles - seraient prêtes à utiliser pour obliger les partenaires à satisfaire à leurs demandes.³

Compte tenu du manque de concertation et des problèmes de survie de ses groupes, il est peut-être exact que le mouvement des femmes, lui, n'aurait pas pu obliger les «partenaires» à se mettre à table. Mais les féministes d'État croient-elles pouvoir se substituer à un mouvement parce qu'elles ont plus de moyens financiers et un certain pouvoir politique, bien aléatoire d'ailleurs, n'est-ce pas, madame Payette ?

De plus, quel rôle comptent jouer aux assises de mai les féministes d'État ? Celui de l'entraîneur qui envoie son équipe dans la mêlée puis se croise les bras ? Il est vrai qu'elles sont membres d'un gouvernement qui n'a jamais fait de pressions réelles sur les «partenaires», sauf sur les syndicats bien sûr, et qui est lui aussi visé par plusieurs de nos revendications. Mais qu'est-ce qui empêchera le gouvernement, le patronat, les syndicats et les autres de se renvoyer mutuellement la balle, comme d'habitude ? Voilà quelques-unes des questions qu'il aurait été utile de mettre au clair entre nous.

Nous approchons en même temps de la fin d'une Décennie internationale des femmes et d'une décennie (ou presque) de pouvoir péquiste. Il reste à voir si Décisions 85, cette belle entreprise de dernière heure, poussera au moins les groupes de femmes à se concerter, à examiner les consensus possibles et les stratégies à envisager face à l'État. Ne faudrait-il pas des Assises nationales... du mouvement des femmes ?

Lise Moisan est membre de l'équipe de rédaction de *La Vie en rose*

1/ Greta Nemiroff, Je déteste jouer le trouble-fête mais... La Décennie des femmes des Nations Unies, in la revue *Statut de la femme*, du CCA, décembre 1984.

2/ Le même gouvernement poursuivra avec acharnement le docteur Morgentaler...

3/ L'argent pourrait servir aussi à défrayer les deux abonnements à *La Vie en rose* que le cabinet du ministère de la Condition féminine décidait, en décembre, de ne pas renouveler, sans doute par manque de liquidités.

L'ASSOCIATION DES GENS À POURBOIRE

organise des café-rencontres pour informer les employées-és à pourboire sur les droits qui leur sont accordés par les différentes lois : la loi des normes minimales du travail (126), loi de l'impôt sur les pourboires (43).

Les dates seront fixées en fonction des demandes.

Ces café-rencontres sont gratuits.

Si vous avez à cœur de vous défendre lorsqu'on ne respecte pas vos droits... contactez-nous pour nous faire connaître vos disponibilités concernant ces ateliers d'information.

598-2358

JULIE STANTON

À vouloir vaincre l'absence

poèmes

L'amour qui se fait et se défait, de la passion au silence, de l'extase à l'absence et de la mer à la ville. Parmi les gestes du quotidien, la main qui tremble en écrivant. La femme et l'homme vivent-ils vraiment le même amour ?

64 p. - 7,95\$

L'HEXAGONE

900, rue Ontario Est
Montréal H2L 1P4
Tél.: 514/525-2811

Dans toutes les librairies
ou chez l'éditeur



Milices sandinistes

Nicaragua: la révolution encerclée

Le 4 novembre dernier, deux jours avant la réélection de Ronald Reagan, et en pleine guerre civile, le gouvernement sandiniste du Nicaragua tenait des élections, pour la première fois depuis le renversement de Somoza en 1979.

Une façon de dire au monde entier, aux États-Unis en particulier, que ce petit pays d'Amérique centrale a bien l'intention de poursuivre sa révolution, quoi qu'en dise l'administration Reagan.

La Québécoise Danièle Lacourse, journaliste et cinéaste à la pige, connaît bien le Nicaragua pour y avoir vécu plusieurs mois, d'abord en 1982, puis tout récemment. Elle parle ici de ce qu'elle a vu là-bas.

par Francine Pelletier

LA VIE EN ROSE : *Comment as-tu trouvé le Nicaragua, deux ans plus tard ?*

DANIÈLE LACOURSE : *C'est la guerre, aujourd'hui, au Nicaragua. Ce n'est plus, comme en 1982, une série de petites escarmouches concentrées au nord, à la frontière du Honduras. C'est une guerre déclarée, ouverte. On ne voit pas encore de tanks dans les rues de la capitale, Managua, mais la guerre a envahi toute la côte atlantique. Les pertes sont énormes : 7 000 mort-e-s depuis trois ans, 250 millions \$ de dommages. Pire, la population civile est maintenant touchée. Les contre-révolutionnaires, les *contras*, attaquent tout ce qui est essentiel au pays : récoltes, silos de grain, centrales électriques, etc. Ils enlèvent aussi des individu-e-s, les forcent à porter leur équipement, les ramènent parfois à leurs camps honduriens. Sans parler des cas de torture.*

Il y a deux ans, un leader des *contras* affirmait qu'il rentrerait vainqueur à Managua en juillet 1983. Aujourd'hui, tout le monde le sait, y compris Washington qui les appuie militairement : les *contras* seuls ne pourront pas renverser le gouvernement sandiniste. Ils ont beau être 10 000 au nord et 1 000 au sud et employer des tactiques de guérilla (escarmouches, prises de villages, contrôle d'une région, etc.) ; une guérilla ne réussit qu'avec l'appui de la population. Pas un appui partiel, basé sur la peur de se faire tuer ou enlever, mais un appui massif : nourriture, abri, récolte de renseignements. Ce dont les *contras* ne jouissent pas : ils se sont mis le peuple à dos avec leurs méthodes.

LVR : *Alors comment font-ils pour grossir leurs troupes ?*

DL : *Par la force, ou par l'argent. Peut-être*

surtout par la guerre idéologique. Ils disent aux gens : «Vous allez mener une guerre sainte» et opposent le catholicisme au communisme, ni plus ni moins. D'ailleurs, les *contras* portent des épingles à couche en croix sur leurs casquettes, des médailles au cou, et ils récitent leurs prières avant une «expédition».

Et puis, ils jouent beaucoup sur l'ignorance. J'ai rencontré un jeune couple venu s'enrôler volontairement au Honduras parce qu'on leur avait dit que les sandinistes enverraient à Cuba leur bébé de huit mois !

LVR : *Ça veut quand même dire que la ferveur du processus révolutionnaire n'a pas touché tout le monde ?*

DL : *Il y a différents niveaux de conscience et de motivation. Il n'y a pas plus sandiniste que les paysan-ne-s. Tout comme la*

campagne d'alphabétisation, la réforme agraire amorcée en 1981 et qui se poursuit toujours a vraiment changé leur vie. Auparavant, ils-elles n'avaient rien, sinon parfois quelques hectares de terre ; aujourd'hui, ils-elles ont leurs titres de propriété et leurs coopératives fructifient. Car des experts les conseillent pour planter et on leur donne des tracteurs au moment des récoltes.

De façon générale, les Nicaraguayens ont un droit de parole et d'organisation... impensable sous la dictature somoziste. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de mécontentement, au contraire. Les paysans ne sont pas content-e-s d'abandonner leurs récoltes pour aller faire la guerre ; ils et elles n'aiment pas non plus les rationnements imposés.

LVR : *L'appui populaire aux sandinistes a-t-il baissé depuis deux ans ?*

DL : Difficile à dire. Il n'est certainement plus ce qu'il était en 1979 : toutes les couches de la société, y compris la petite bourgeoisie nationale, s'étaient rassemblées pour faire la révolution. La coalition était très large et très forte. C'était l'euphorie.

Depuis, la société nicaraguayenne s'est politiquement polarisée. Il y a d'une part les sandinistes au pouvoir, et d'autre part la *Coordinadora*, un regroupement d'organisations patronales et de partis politiques allant de l'ancien Parti libéral somoziste au Parti social-démocrate. Malgré les divergences inévitables au sein d'un tel mouvement, on s'entend de plus en plus pour dire que la *Coordinadora* est le bras politique des contre-révolutionnaires. En fait, la situation est telle aujourd'hui qu'il n'y a plus que deux possibilités : ou bien tu appuies l'opposition armée et une intervention éventuelle des États-Unis, ou bien tu crois toujours à ce qui s'est passé en 79 et tu essaies de transformer les choses à travers le contexte politique existant.

LVR : *Les élections du 4 novembre étaient-elles vraiment « libres » ?*

DL : Oh oui. Les gens ont voté à 83 %, ce qui est très élevé. Ceci en pleine guerre et selon un mode de représentation proportionnelle, en plus ! C'est une première dans l'histoire mondiale : quand un pays en révolution a-t-il tenu des élections démocratiques, c'est-à-dire sans qu'il soit question de parti unique ? Tous les partis en lice, et ils étaient sept, ont eu droit d'antenne et de réunion. Un conseil électoral leur fournissait les fonds, le papier, les salles.

Finalement les sandinistes ont récolté les deux tiers du vote populaire et c'est à mon avis fidèle à la réalité.

Ce qui m'a peut-être le plus impressionnée au Nicaragua, cette fois, c'est de voir que les sandinistes sont littéralement en train de construire le pluralisme politique. Alors qu'on les accuse de ne pas le préserver ! En fait, il n'y avait jamais eu de pluralisme avant ! Cette démarche est aussi originale que leur volonté de créer une économie mixte, basée en partie sur la

nationalisation des industries, en partie sur l'entreprise privée. Une volonté que leur reproche d'ailleurs l'extrême-gauche communiste et socialiste.

LVR : *Et toi, quels reproches faisais-tu aux sandinistes ?*

DL : Ils n'ont pas vu assez vite à la démocratisation du pays, justement. Les sandinistes, au début, ne comprenaient pas que des gens ne s'intègrent pas d'emblée au processus révolutionnaire. Alors il y a eu des excès de zèle. Par exemple, dans les comités des *barrios* (organismes communautaires), on a fait pression sur les réticent-e-s par le biais de leurs cartes d'approvisionnement. Du chantage, quoi.

Mais la plus grande erreur a été l'histoire des Misquitos. Le gouvernement le sait, d'ailleurs : il vient d'amnistier tous les prisonniers misquitos et de reconnaître leurs droits ancestraux.

Les Misquitos sont la population indigène du Nicaragua (40 000 personnes sur 2 500 000), concentrée près de la frontière hondurienne. Peu après le début des agressions contre-révolutionnaires, en 1981, le gouvernement a voulu déplacer les Misquitos vers l'intérieur. Au moins les 20 000 qui restaient ; les autres étaient déjà parti-e-s au Honduras, soit pour se joindre aux contras, soit simplement pour fuir les combats.

Il faut savoir que les Misquitos ont toujours été un peuple à part, ancré dans ses traditions et dans sa terre, qui ne s'est jamais intégré au pays et pour qui les Nicaraguayens sont « les Espagnols » ! Même Somoza ne s'était jamais mêlé de leurs affaires et voici que du jour au lendemain, ils-elles ont vu arriver des militaires, les milices sandinistes, qui, en une journée ou deux, les ont évacués-e-s du territoire et ont brûlé maisons, églises, récoltes, tout ce qu'ils-elles possédaient. Bien sûr, on leur promettait d'autres terres mais le ravage était fait. Je ne sais pas si on peut parler de racisme... mais certainement d'ignorance, de coupure radicale entre deux cultures.

LVR : *La situation peut-elle se renverser ?*

DL : Oui, je le crois. Un grand chef misquito, devenu contra à la frontière costaricaine, est revenu au pays récemment. Il prône aujourd'hui la nécessité de déposer les armes car la situation, pour les Misquitos en particulier, est intenable : c'est un peuple en train de s'entre-tuer. Peu à peu, les Misquitos vont peut-être se concentrer sur des revendications d'autodétermination et de reconnaissance culturelle, plutôt que faire la guerre. Les sandinistes sont tout à fait d'accord. D'ailleurs, ils procèdent aujourd'hui avec beaucoup de prudence et de respect face aux minorités nationales.

LVR : *Et qu'en est-il des femmes ?*

DL : Elles sont très touchées par la guerre, comme tout le monde. Elles remplacent massivement les hommes dans les usines et aux récoltes. Certaines sont au front, mais c'est la minorité. Elles sont en train de conquérir une forme d'autonomie. Qu'ad-

viendra-t-il la guerre finie ? Qui peut le dire ? Elles savent au moins que beaucoup de vieilles pratiques ne font plus leur affaire : demander la permission du conjoint pour une ligature de trompes, par exemple.

Quant à l'avortement, il se pratique, parfois avec l'accord des directeurs de services de santé, parfois sans. Ce n'est certainement pas une question qu'on est prêt-e à aborder actuellement ! La droite a déjà tellement de terrain que ce serait lui fournir une arme en or ! Mais il faudra le faire éventuellement, et je l'espère, car c'est pour les femmes le point litigieux.

LVR : *Y en a-t-il beaucoup d'autres en ce moment ?*

DL : Non. Il y a eu, depuis cinq ans, une évolution et une ouverture réelles. Certain-e-s disent que c'est un régime autoritaire, de propagande et de censure. C'est faux ! Je dirais que c'est une société en apprentissage de démocratie. Selon moi, l'attitude souvent adoptée par les pays industrialisés face au Nicaragua est hypocrite. D'un pays qui n'a jamais connu la démocratie auparavant, qui n'a pas bénéficié de nos ressources pour se développer, qui, en plus, se retrouve présentement dominé par des forces étrangères, on exige tout en moins de cinq ans !

LVR : *Finalement, crois-tu l'intervention américaine inévitable ?*

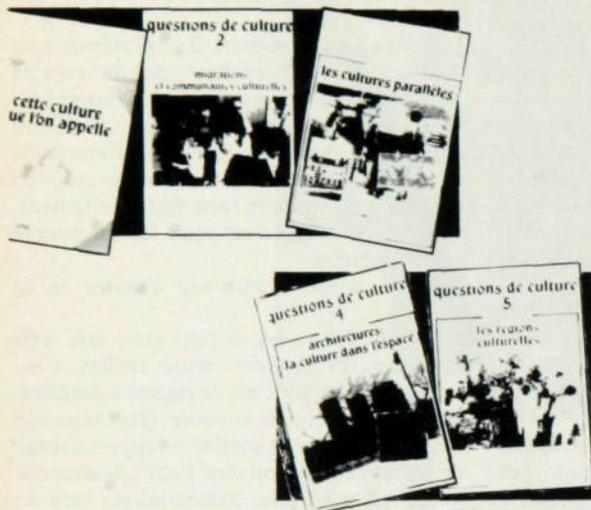
DL : Je ne le jurerais pas, mais les agressions avaient commencé avec l'élection de Reagan en 1981, et Reagan vient d'être réélu. Quoi qu'il en dise, je ne crois pas que les Américains ont la volonté politique de négocier la paix. D'abord à cause de l'intensification des manœuvres des contras, ensuite à cause de l'échec des pourparlers de la *Contadora*.

L'an dernier, l'administration américaine appuyait les négociations entreprises par cette coalition de pays latino-américains soucieux de trouver une solution en Amérique centrale. Car les conditions posées par le groupe de *Contadora* étaient telles (expulsion de tous les conseillers militaires, arrêt des envois d'armes aux autres insurrections de la « région », etc.) que le Nicaragua ne s'y prêterait jamais, pensaient les Américains. Or, seul le Nicaragua était prêt à signer l'entente ! Depuis, les États-Unis ont viré capot et posent d'innombrables conditions.

De plus, j'ai interviewé un général américain, membre du Center for Defense Information (il est toujours très intéressant d'entendre les militaires !). Et Eugene Carroll m'a confirmé que tout est prêt pour l'intervention : les plans sont faits, les bases sont en place au Honduras, les coûts et l'équipement ont été calculés ainsi que les hommes : il en faudra entre 25 et 50 000 pour assurer le contrôle du pays dans les premiers six mois.

Pour passer de la préparation à l'action, il manque peu à Reagan et à ses troupes, juste un prétexte que le Pentagone s'évertue à fabriquer depuis le 4 novembre dernier...

QUESTIONS DE CULTURE



questions de culture 6



LA CULTURE ET L'ÂGE

198 PAGES

12,00 \$

LA CULTURE: UNE INDUSTRIE?

218 PAGES

12,00 \$

questions de culture 7



Ces ouvrages sont
disponibles dans toutes
les librairies ou à



Institut québécois
de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tel.: (418) 643-4695



DÉCODAGE DES PAGES FINANCIÈRES ET INVESTISSEMENTS

Professeure : Ruth Dupont, avocate, spécialiste
en placements mobiliers

Formule : 6 matinées ou 6 soirées

Dates en matinées : les mercredis,
du 6 février au 13 mars

Horaire : 13:00

Lieu : Pavillon principal, 2900 Chemin de la tour,
Entrée Z-1

Dates en soirées : les mercredis,
du 6 février au 13 mars

Horaire : 19:30

Lieu : Pavillon 3200, rue Jean-Brillant

Frais : 70 \$ (volume inclus)

VIVRE LA MÉNopause DANS UNE OPTIQUE DE CROISSANCE (cours atelier)

Professeures : Nicole Trudel, psychologue
et psychothérapeute
Diane Corbeil, médecin
Louise Lambert-Lagacé,
diététiste-conseil

Formule : 2 journées

Dates : Les samedi et dimanche 9 et 10 février

Horaire : de 09:30 à 17:30

Lieu : Holiday Inn Richelieu, 505, est rue Sherbrooke,
Salon Athos

Frais : 120 \$ (repas inclus)

On réserve sa place en s'inscrivant
10 jours à l'avance.

LES FEMMES ET LA SANTÉ

Professeure : Roxane Simard, psychologue
et psychothérapeute

Formule : 3 soirées

Dates : Les mardis 5, 12 et 19 mars

Horaire : 19:30

Lieu : Université de Montréal, Pavillon principal,
2900 Chemin de la tour, Entrée Z-1

Frais : 25 \$

RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES :
343-6090

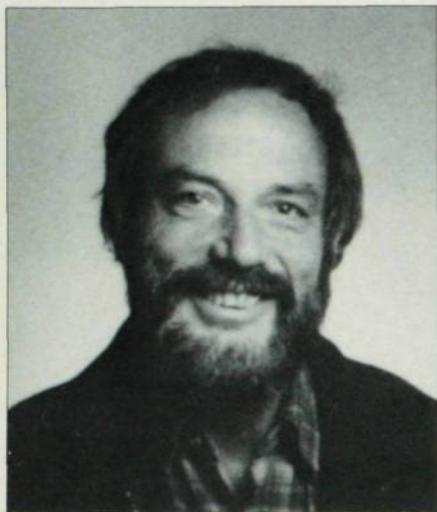
On peut s'inscrire à l'avance en faisant parvenir
un chèque ou mandat à l'ordre
de l'Université de Montréal

Faculté de l'éducation permanente
Les Belles soirées et matinées
3335, Chemin Queen Mary

Adresse postale :
Case postale 6212, Succursale « A »
Montréal, Québec
H3C 3L4

Hommage à Michel Jurdant

par Magali Marc



«La révolution écologiste est cependant plus culturelle que politique dans la mesure où elle est non violente et où elle implique un virage féminin à une société fondamentalement phallocratique...»

MICHEL JURDANT (IN *LE DEVOIR*, 23/1/84)

C'est avec consternation que j'ai appris la mort soudaine de Michel Jurdant, le 6 novembre dernier. Il est habituel de dire d'un défunt qu'il était un ami. Dans mon cas, c'était vrai. Michel, dont le caractère impulsif et exigeant était presque légendaire, nous appelait fréquemment à S.V.P. (Société pour vaincre la pollution) pour

discuter de ses positions concernant tel ou tel dossier ou pour solliciter notre appui. Malgré ses aspérités, Michel était le pilier de la pensée écologique québécoise. Sa perte laisse un vide difficile à combler.

Je relis encore le *Manifeste écologiste des Amis de la terre*, auquel il avait collaboré : «Pour nous, ce n'est pas tant le fait de violer la nature qui est le plus grave, mais, ce faisant, de mettre en place de nouveaux instruments de pouvoir.» Michel a conduit l'écologie québécoise à la politique. Sa proposition de «virage écologique» en est une que tous les Québécois et Québécoises devraient connaître.

Souvent, au cours de discussions orales, Michel accusait les groupes écologiques du Québec d'être «réformistes», de lutter à travers des problèmes concrets de pollution mais de négliger parfois la perspective d'ensemble des problèmes écologiques connus. Cette accusation me faisait bondir ; je lui reprochais à mon tour de ne s'adresser qu'à une minorité d'intellectuel-le-s et donc, de marginaliser son message. Nous avons trouvé un terrain d'entente : Jurdant sensibiliserait les militant-e-s et les intellectuel-le-s pendant que nous poursuivrions notre travail sur le terrain, «réformiste» peut-être, mais nécessaire dans la mesure où nous ne perdons pas de vue le but que nous visons : *la société écologique*.

Les critiques virulentes de Michel étaient indispensables et ont eu sur plus d'un-e militant-e une influence déterminante. Exigeant, parfois jusqu'à l'intolérance, coléreux mais sensible, Michel nous laisse en héritage une pensée articulée, fondée et accessible. Sans lui, nous chercherions peut-être encore le chemin

par où engager le mouvement écologique du Québec. Que nous partagions ou non ses idées, Michel Jurdant reste pour nous un point de repère capital. Il nous faut à présent assurer la relève et continuer dans la voie qu'il nous a tracée.

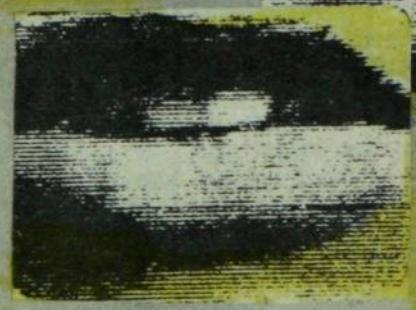
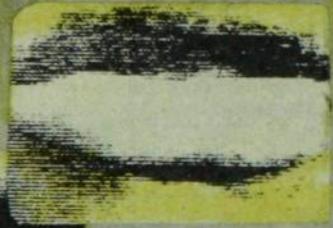


Une vie

Né en 1933, ingénieur forestier, détenteur d'une maîtrise en écologie de l'Université Laval et d'un doctorat en pédologie de l'université Cornell (États-Unis), Michel Jurdant avait travaillé à Environnement Canada comme chercheur scientifique. Il est l'auteur d'un livre intitulé : «*Les insolences d'un écologiste*» et de nombreux articles parus dans *Le Devoir* au cours des dernières années. *Le Manifeste écologiste* auquel il avait collaboré est distribué par les Ami-e-s de la terre à Québec et par la S.V.P. à Montréal.

Michel Jurdant enseignait au Département de géographie de l'Université Laval et militait au sein du groupe les Amis de la terre de Québec. Son dernier livre «*Le Défi écologique*» vient de paraître aux éditions Boréal Express.

Michel Jurdant est mort le 6 novembre 1984, d'une crise cardiaque.



Déjeuner-causerie à l'Ascension

par Francine Pelletier

En venant d'Alma, il faut traverser la Petite puis la Grande Décharge et monter vers le nord, juste un peu plus haut que Saint-Coeur-de-Marie. Et c'est l'Ascension, partie prenante de ce qu'on appelle mystérieusement «l'arrière-pays». Population : 1 850. Raisons d'être : le bois et un peu d'agriculture. Autant de choses que j'ignorais, que j'ignorerais encore si ce n'était de la nouvelle vocation que le gouvernement fédéral veut donner à ce village absolument comme les autres : celle d'un champ de tir.

Il semblerait que les F-18 s'ennuient à Bagotville, la base militaire (et aéroport) de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, située au sud de Chicoutimi, qui est au sud de Jonquière, qui est au sud d'Alma, qui est au sud-ouest de l'Ascension. Et pourquoi l'Ascension ? Sans doute parce que c'est calme et c'est plat et c'est beau. Et parce que, comme me lança le gars de CHRL (Radio Roberval) : «Si l'Armée décide que c'est à l'Ascension qu'il faut un champ de tir, il y aura un champ de tir à l'Ascension. Et puis, qu'est-ce que les femmes viennent faire là-dedans ?»

Eh bien, tout. Les femmes sont inquiètes à l'Ascension comme ailleurs et probablement plus qu'à Alma, à Jonquière et à Chicoutimi (Roberval, je n'y suis pas allée). Pas toutes les femmes et pas juste les femmes, mais surtout les femmes. Comme disait Albertine, présidente du Comité contre le champ de tir : «On était quatre femmes et onze hommes pour commencer. Maintenant on est quatre femmes et un homme.» Certains hommes du village n'ont d'ailleurs pas aimé que le Comité choisisse le slogan : «Pas de champ de tir, ni ici ni ailleurs.» C'est le «ni ailleurs» qu'ils n'aimaient pas. Et me revient ce qu'avait lancé Marielle, à la Brasserie Mario Tremblay, la veille : «Il me semble de plus en plus que les hommes ne peuvent pas aimer. Je ne veux pas dire : ne peuvent pas tomber en amour, ça leur arrive tout le temps. Les

hommes n'aiment pas parce qu'ils sont incapables de s'impliquer (lire : profondément).»

Or elles étaient plus de 40 à l'Ascension ce matin-là (ce qui, toute proportion gardée, signifie 50 000 à Montréal), assises dans la salle de réception du Restaurant Chez Raymond, à attendre les oeufs, les fèves au lard, le bacon, les toasts, le café, et ma conférence sur «Les femmes et la militarisation». Quoique tout aussi invités, les hommes n'étaient pas venus, sauf Gervais du Centre de solidarité internationale d'Alma, un journaliste et un photographe de Chicoutimi.

Avalant tout ce que j'ai pu de café, j'ai commencé, je ne sais plus trop comment... trop consciente du fait que ces femmes avaient payé pour venir m'entendre, étaient toutes très bien mises, d'âge plutôt mûr, et aussi curieuses de leur assiette que de ma présence.

Mais quand j'eus fini, quand j'eus parlé un peu du mouvement pour la paix, un peu des femmes là-dedans, un peu de l'importance de la protestation à l'Ascension, et peut-être surtout de la violence ordinaire, quotidienne, qui vaut n'importe quelle bombe atomique, j'ai bien vu que je ne m'étais pas trompée de place. Et j'ai bien vu que quelque chose commençait, si ce n'était de toutes nous sentir vulnérables à peu près au même niveau, à peu près en même temps. Cet extraordinaire phénomène de reconnaissance... qui ne surgit pas toujours entre femmes, qui ne s'était pas, il me semble, manifesté à la rencontre de la veille, et pour lequel j'aimerais bien avoir la formule. Mais au moins ceci : il faut être prête à risquer ce que l'on sait, ce que l'on est, et l'âge aide à le faire ; il faut être un peu impudique ; il ne faut pas avoir (trop) peur.

Et puis ce fut vraiment fini : les assiettes enlevées, les chaises repoussées, les femmes levées, agitées. Nous avons parlé des conditionnements hommes/femmes ; des enfants, de la peur d'en faire des êtres

«pas comme les autres», de la nécessité de les laisser choisir, tout comme nous l'avons fait, le faisons encore. Nous avions énuméré d'autres nécessités encore : ne pas toujours laisser la lecture des journaux, comme tout ce qu'on dit «sérieux», aux hommes ; ne pas se déresponsabiliser du village, de la ville, de la province, du monde ; ne pas se laisser faire, refuser la violence gratuite, trop souvent l'apanage des hommes mais aussi, oui, l'affaire des femmes ; savoir montrer sa colère ; ne pas se croire impuissantes. Nous avions parlé encore des jouets militaires et du suicide comme recours ultime après le déclenchement d'un conflit nucléaire. Et j'en oublie.

Y pensant plus tard, j'aurais voulu que la femme qui, le même soir, à Jonquière, me dit : «Je suis tannée d'entendre les mots *féminisme* et *lutte*, parlons plutôt de condition humaine !», j'aurais voulu qu'elle soit là, sente l'immense différence qu'il y a à parler concrètement plutôt qu'abstraitement ; sente cette émotion qui est certainement ce que le mouvement des femmes a de plus beau et de plus fort. J'aurais voulu que toutes les «vieilles» militantes féministes fatiguées soient là, parce qu'on n'en a jamais trop de cette vérité-là : rien d'autre que nos vies un peu déballées, un peu démystifiées, un peu plus compliquées, aussi. Mais au moins là. Et mieux vaut dououreusement que jamais.

Bien sûr, il m'arrive aussi de penser, comme Ruth à Jonquière, qu'il ne faut pas croire que «les femmes vont sauver le monde» pour autant. C'est trop simpliste, ce serait se donner le beau rôle, et montrer l'envers de la même médaille (patriarcale). Mais j'avoue qu'il y a des jours où rien ne m'apparaît plus vrai que cette formule ; rien ne semble mieux concilier ce que nous avons été, ce que nous sommes devenues, ce que nous pouvons encore devenir.

Quittant Chez Raymond, où huit hommes étaient venus s'installer au snack bar d'en avant, pendant que les femmes parlaient toujours en arrière, j'étais sûr qu'il s'agissait d'un de ces jours-là.

Légère sous l'attelage

par Lise Julien

Elle était née la nuit. Ça avait été, paraît-il, une naissance difficile ; une clinique privée, un médecin qui tardait à arriver, des patientes qui gémissaient, des infirmières débordées. Il faisait nuit, nuit noire quand elle vint au monde avec une abondance de cheveux foncés. « Tout le monde pensait que tu étais une petite négresse ! »

Étonnants, ces cheveux sur cette petite tête. Surprenant aussi le regard. Tenue par sa grand-mère, la photo la montre regardant l'objectif d'un regard conscient, sans la moindre parcelle d'innocence. Absence totale de cet émouvant regard neuf sur les choses qu'ont la plupart des enfants. Un peu plus tard, marchant à peine, d'autres images : auréolée d'une chevelure bouclée et bouffante, soit elle regarde, soit elle touche, absorbée, un brin d'herbe, une main, une poupée.

Deux ans, les cheveux allongent, maintenant casque mousseux qui couvre les épaules.

Trois ans, quatre ans... toujours plus longs, ils ondulent sur le dos ou se nouent en tresses.

Cinq ans, l'âge des boudins alignés tout autour de la tête. L'école, les costumes bleu marine, les bas et les souliers épais et les

divers bonnets des saisons froides et fraîches : bérêts d'angora, bonnettes de velours brodées de fleurs, tuques, chapeaux de feutre ronds retenus par un élastique qui entame la chair lisse du cou. Tous les matins c'est la coiffure, le démêlage de la tignasse. La mère enroule les longs cheveux autour de ses doigts, les brosse, leur donne forme, les boudins trottent tout autour de la tête de l'enfant, sautillent à chacun de ses pas.

Sept ans, huit ans : les queues de cheval, cheveux tirés haut derrière la tête, noués serrés. La nuit, ils tirent, encore rebelles à leur libre mouvement. Les déplacer fait mal.

« Tu as un grand front, un beau front, ton père aime que tu sois coiffée la figure dégagée ! »

Dix ans, douze ans. Les mises en plis, les permanentes, les essais de coiffure : les chignons, les toques, les accroche-cœurs, les six sur la joue, les passe-montagnes, les foulards, les allures d'icône russe, de danseuse espagnole ; les seins lents à venir. La peur du sang.

Serviettes sanitaires.

« Apporte-moi des sandwiches en boîte ! » disait sa tante à son oncle quand, devant les enfants, elle voulait lui signifier de lui acheter des serviettes sanitaires. Les adultes riaient ; elle, elle n'avait rien compris jus-

qu'au jour où sa mère lui avait expliqué ce que c'était que les menstruations.

Depuis, la peur ne la quittait plus. Pas un matin où elle partait pour l'école sans se demander si ça allait commencer aujourd'hui. Et que faire ? Elle n'avait pas de serviettes sanitaires, elles étaient à la maison dans l'armoire de la salle de bain. En traîner dans son sac ? Elle ne pouvait pas apporter ça chaque jour dans son sac, elle risquait de les salir et puis, quelqu'un risquait de s'en apercevoir. Dans son pupitre ? Comment les cacher, ouvrir le couvercle et voir à chaque fois ces pansements blancs ? Et d'ailleurs, comment faire pour les apporter à la toilette sans que ça paraisse ? Non, mieux valait ne rien emporter, faire comme si ça ne pouvait pas lui arriver. Mais si ça lui arrivait quand même ? Le mieux c'était d'aller trouver la soeur et de le lui dire. Mais lui dire quoi ? « Ma mère, je suis menstruée et je n'ai pas de serviette ! » Non, jamais elle ne pourrait dire cela ; elle rougirait jusqu'aux oreilles.

L'une après l'autre, à chaque semaine, les filles demandaient d'être exemptées du cours de gymnastique. Pas elle. Douze ans, les seins à peine pigeonnants sous la serge bleue de la robe couventine, le regard anxieux tourné vers le monde, elle s'inquiétait : quand est-ce que cela viendrait ?

Un matin très tôt en buvant du lait ? Un



jour d'école, un jour de pluie ? L'automne, l'hiver, l'été ? En vacances ou endormie ? Oui, ce serait mieux la nuit, assoupie, en rêvant de sources de rivières, étalée au matin dans une flaque de sang (est-ce que ça coulait beaucoup la première fois ?). Déjà sa cousine l'était depuis un an.

«Yvonne est au lit depuis deux jours... mal au ventre... aspirines... sac d'eau chaude...»

Toutes les femmes de la famille l'avaient su. Chuchotements. Et elle, sa mère, le leur dirait-elle à toutes ? Elle voit les visages figés les uns après les autres : sa grand-mère, ses tantes, ses cousines. Il y avait beaucoup de femmes dans les deux familles, des douces, des accueillantes, des dures, des ironiques. Elle aurait voulu que tout se passe en cachette, doucement, subrepticement, comme une palourde enclavée entre les deux valves de sa coquille, secrètement lavée par les courants marins.

C'est le printemps, l'hiver s'en va, lavé par la pluie. Elle s'ennuie. Les vendredis soir, sa mère lui lave la tête sous le robinet de la cuisine, fait mousser le shampoing et gratte, gratte longuement, le rinçage en eau fraîche, les cheveux soyeux qui crissent, le démêlage, l'odeur du rôti qui cuit, la buée sur les vitres. Immanence, le temps s'arrête. Dimanches après-midi : les versions latines,

l'ennui. L'année s'achève, bientôt l'été, juillet approche et ses treize ans.

Treize ans. Elle se regarde : les cheveux tirés derrière la tête, le visage dégagé, rond comme elle est ronde. Visage inintéressant, juge-t-elle, parce que tout entier livré, pleine lune. Changer de vie, changer de peau, changer de tête !

«Tu es si belle avec tes longs cheveux. Depuis ta naissance, ils n'ont jamais été coupés sauf bien sûr dans le bout pour les renforcer !»

Elle dénoue ses longs cheveux, les replie, les retient d'une main : «Hum, ça ne serait pas si mal les cheveux courts, et la frange, ouais, ça m'aplatit.» Mais comme ça on ne peut pas vraiment voir.

Il fait chaud dehors, c'est le plein cœur de l'après-midi, c'est aussi sa fête. Treize ans ! Elle a envie de changer, de couper court à son enfance. Sa décision est prise. Maintenant. La coiffeuse.

Assise sur la chaise de cuir rembourrée, une large serviette pâle la recouvrant, les cheveux mouillés dégoulinant sur les épaules, elle se regarde. Son cœur bat plus vite, les ciseaux s'approchent, entament une première mèche ; les battements du sang s'affolent un peu et descendent vers son ventre, un petit pincement ponctue le claquement des ciseaux. Elle regarde tomber les longues mèches de cheveux à

mesure qu'émerge sous le casque un nouveau petit visage, un visage inconnu, à apprivoiser.

«C'est la nouvelle mode, c'est la coupe chat, ça te va très bien !» dit la coiffeuse.

Les cheveux épars moirés de roux et d'or s'étalent sur le linoléum, une lourdeur nouvelle habite son ventre. Elle rit, s'ébroue, se secoue, se lève. Elle a l'impression de glisser en bas d'elle-même. Libre ; elle se sent libre, fraîche comme une menthe.

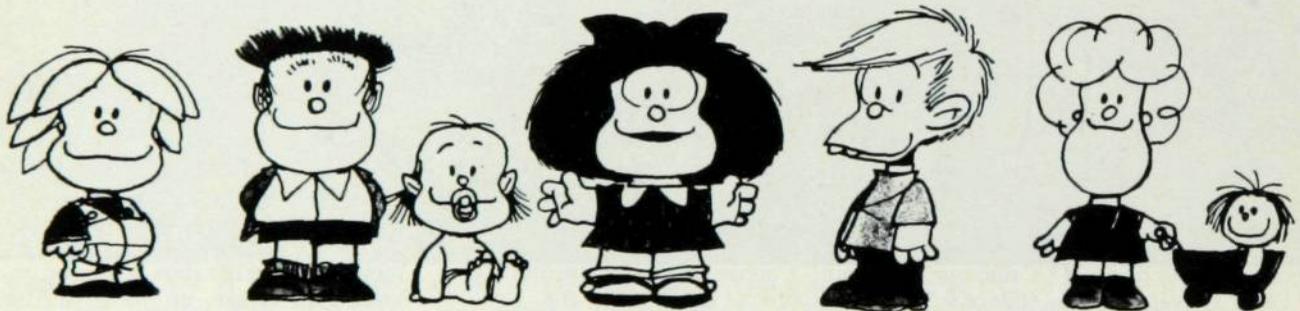
«Veux-tu les garder ? Je vais te les mettre dans une boîte !»

Elle retourne chez elle, en plein soleil, la boîte sous le bras. Parmi la masse des cheveux coupés, son enfance s'enfuit. Dans la salle de bain elle découvre sur le coton blanc de la culotte une tache rouge et de petites coulées le long des cuisses. Harnachée de la ceinture élastique qui strie la peau du ventre et des hanches, parée de la blanche serviette (comment ça s'attache, le grand bout en avant ou en arrière ?), elle marche vers la cuisine où sa mère l'attend. Elle marche, tête neuve et légère cachant sous sa jupe qui ondule un attelage pesant.

Lise Julien est animatrice-rechercheuse à la pige, membre de la Collective la Coudée franche de Châteauguay. Elle a co-rédigé le guide d'animation *Pareille pas pareil* sur la désexualisation de l'éducation des enfants de 0 à 6 ans.

Le monde selon Mafalda

POURQUOI AU COURS DE CETTE NOUVELLE ANNÉE NE NOUS METTONS-NOUS PAS UNE BONNE FOIS À LA CONSTRUCTION SI SOUVENT DIFFÉRÉE D'UN MONDE MEILLEUR ?



Avec Mafalda et sa bande, l'Argentin Quino a créé un monde passionnant. Surtout quand on le compare à celui de Charlie Brown, Lucy Van Pelt et autres Peanuts de l'Américain Schulz. Mais — il y a toujours un mais — avez-vous remarqué, chez Mafalda, la mère cachée derrière la fille ?

par Claire Lapointe

Vous êtes du genre à verser des larmes en épluchant des oignons ? Approchez donc un globe terrestre de la planche à découper. Vous pleurez ainsi pour des motifs moins futiles. C'est le genre de recommandations que nous adresse Mafalda, petite fille de cinq ans, personnage d'une bande dessinée argentine. Mafalda et sa bande, c'est le rire garanti. Garanti et dérangeant car ces enfants questionnent le monde façonné par les adultes. Vous savez, le genre d'héritage

dont on se passerait volontiers : les dettes dépassant largement le pécule.

Tout passe au moulinet de leurs réflexions caustiques : le capitalisme, le socialisme, les guerres, l'impérialisme, la misère, la surpopulation, la dictature, les questions existentielles, y compris les conflits entre générations. J'en vois qui font la grimace : la politique... beurk !

Qu'à cela ne tienne. Si vous avez la conscience sociale paresseuse et que vous ne vouliez surtout rien y changer, jetez-vous sur Charlie Brown et sa bande de «joyeux tarés». Entre Lucie l'acariâtre, Charlie le complexé, Pattie la paresseuse

et les autres, tous affublés de défauts d'adultes, vous arriverez peut-être à rigoler. Heureusement que le chien Snoopy et l'oiseau Woodstock occupent la moitié de la BD, sinon ce serait la grande déprime.

Quino vs Schulz

Mais revenons à Mafalda. Outre cette dernière, intellectuelle sensible aux problèmes mondiaux, vous ferez la connaissance de Manolito, le petit capitaliste dont le héros est Rockefeller ; Susanita, l'individualiste qui ne rêve qu'à la vie feutrée qu'elle aura plus tard ; Felipe aux grandes dents, naïf et influençable ;

Miguelito, l'ingénu aux cheveux en laitue ; Guille, le p'tit frère de Mafalda, contestataire doublé d'un côté « rocker » ; son père, écologiste désabusé de la politique et sa mère qui n'apparaît qu'occupée aux tâches ménagères.

Tous les personnages mis en scène par Quino réagissent d'une façon différente devant le quotidien et face aux relations internationales. Ils s'affrontent, au niveau de l'intelligence et du cœur, sur le canevas des grandes questions de l'heure, d'une part, et d'autre part, l'adteur pose un regard critique sur chacune de leurs « positions » sociales. Il adresse, en quelque sorte, un clin d'oeil à ceux qui sont assurés de posséder LA vérité. Il contribue, par là, à démolir les préjugés qu'on peut entretenir sur une foule de gens et d'événements. Du privé, Quino débouche presque toujours sur le social.

Alors que Schulz, auteur de Charlie Brown, pratique un humour typiquement Oncle Sam, épuré de toute dimension sociale. Chaque enfant campe un type d'adulte, de ceux qu'on ne veut pas avoir pour voisin. Le monde, pour lui, se limite à la bande ; une bande où n'existe ni amitié, ni chaleur. Chacun est centré sur lui-même, soutirant aux autres ce dont il a besoin. C'est l'apologie de la violence, de la ruse, de la mesquinerie, de l'individualisme crasse. Et vive la loi de la jungle : tant pis pour les faibles s'ils se font bousculer par les forts. C'est dans l'ordre des choses.

Vous avez l'impression de lire un reportage sur la Maison Blanche ? Attendez, ça se confirme. C'est un monde fermé, étroit. Jamais on n'aboutit sur une remise en question des rapports humains, jamais on ne débouche sur des préoccupations sociales ou politiques concernant les États-Unis et encore moins le monde entier.

Schulz ne condescend à reconnaître l'existence d'autres pays qu'à l'occasion de voyages touristiques de la bande ou lors des fantasmes de Snoopy. Snoopy s'imaginant en Red Baron au cours de la Première Guerre mondiale, en France, écrasant les « pauvres types » des tranchées ou courtisant les p'tites Françaises. Schulz n'utilise pas ces situations pour critiquer la guerre ou les puissants de ce monde. Non ! Elles n'existent que pour renforcer l'image du Super-Chien.

La bande par elle-même

Du côté de Quino, c'est l'interaction entre des caractères sociaux différents et souvent opposés qui fait l'originalité de la BD. Manolito, c'est le capitaliste sauvage qui ne se soucie que de l'argent ; le reste (culture, justice, qualité de vie) ne revêt aucune espèce d'importance. Le dollar est une fin en soi puisque sa plus grande jouissance n'est pas d'en jouir, justement, mais

NON, BIEN SÛR, L'ARGENT N'EST PAS TOUT!

IL Y A AUSSI LES CHÈQUES...



de le faire fructifier : il travaille tout le temps, ne se permet aucune vacance et tous les gestes de sa vie tendent vers le même but. Par exemple, il réduit les bienfaits de l'éducation à sa plus simple expression : apprendre à calculer pour faire profiter le commerce.

Idéologiquement, Manolito c'est l'extrême-droite, flirtant avec le fascisme lorsque « nécessaire », faisant l'apologie de l'autorité, de la loi, de l'ordre, de la force, de la puissance. Tout ce qui s'en écarte est considéré comme « dangereux ». Il est ignorant, inculte et primaire. Le monde est fait pour les forts et c'est très bien ainsi.

ET ALORS, POURQUOI ON EST FAITE ? AU BOUT DU COMPTE, UNE FEMME QUI NE FAIT PAS LA CUISINE, QUI NE LAVE PAS, NE REPASSE PAS, NI RIEN DE TOUT ÇA, N'EST PAS TOUT À FAIT UNE FEMME !



Susanita, c'est la fraction de la population qui ne se soucie que de ses intérêts propres. Elle incarne l'égoïsme, l'opportunisme, la mesquinerie, le snobisme, le racisme, la superficialité, enfin l'individualisme à outrance. Ouf ! Elle joue sur tous les tableaux, selon ses intérêts du moment. Elle méprise Manolito (lire ceux qui détiennent le pouvoir et l'argent), non qu'elle soit en désaccord avec leur morale, mais plutôt parce qu'elle envie une place qu'elle n'occupera jamais. En même temps, elle exerce sa mesquinerie sur Mafalda et les autres parce qu'elle est agacée par leur conscience sociale.

Elle se fait le porte-étendard des valeurs conformistes : famille, travail, confort, rôles hommes/femmes stéréotypés, etc. Le monde est tel qu'il est et il ne faut surtout pas qu'il change.

TU SAIS POURQUOI IL EST JOLI, LE MONDE ?

PARCE QUE C'EST UNE MAQUETTE...

L'ORIGINAL EST UN DÉSASTRE !



Mafalda, c'est l'intelligentsia. Elle vit dans un milieu financièrement à l'aise mais reste consciente de l'existence de l'injustice sous toutes ses formes. Idéologiquement, c'est la gauche sociale-démocrate qui analyse de façon critique les grands problèmes et qui rejette les cadres connus : systèmes capitaliste et socialiste. Le monde est tel qu'il est mais pourquoi n'en serait-il pas autrement ?

Felipe, c'est la majorité silencieuse, l'archétype du troupeau humain, résigné et soumis à l'ordre établi. Il est naïf, toujours surpris par les événements, indécis, gaffeur, insécure, sensible. Il préfère vivre à travers son héros, le Cowboy solitaire, plutôt que d'affronter la réalité. Il ne développe pas de théorie sur les inégalités sociales mais il adhère facilement aux idées émisses par qui que ce soit.

N'ayant pas de véritable prise sur sa vie, il passe, en un temps record, de l'extrême allégresse à la plus profonde détresse.

IL FALLAIT QUE ÇA M'ARRIVE A MOI D'ÊTRE COMME MOI !



JE COMMENCE À SOUPÇONNER QUE, QUAND LA MAÎTRESSE POSE UNE QUESTION, CE N'EST PAS PARCE QU'ELLE NE SAIT PAS LA RÉPONSE.



Miguelito, ce serait plutôt la couche qui vit en marge de la société, comme les

Hippies des années 70. Il vit davantage au niveau de l'esprit et du cœur que de la raison. Il est copain avec tous et chacun ; il porte un regard plus humaniste que politisé sur le monde. Il demeure candide même quand il essaie de jouer au « méchant ». C'est un poète, un enfant-fleur qui subit avec philosophie l'autorité parentale.

Guille, petit frère de Mafalda, pourrait représenter la nouvelle version de l'intelligentsia. Mafalda fait son « éducation » selon sa vision à elle. Il y adhère en bonne partie mais en y ajoutant un côté « rocker ». Comme il est encore petit et nouveau dans la BD, il fonctionne à un niveau assez primaire qui se résume à ses propres besoins.

Les parents de Mafalda, de même que les autres adultes apparaissant sporadiquement dans la BD, n'y jouent qu'un rôle accessoire. C'est le monde adulte conditionné depuis son jeune âge à réagir tel que la société l'exige. Ils fonctionnent dans l'engrenage, quitte à grincer des dents de temps à autre, soit pour la forme, soit dans un sursaut de révolte. Ils illustrent très bien les rôles traditionnels dévolus aux deux sexes : l'homme, pourvoyeur et chef moral de la famille ; la femme, esclave « consentante » des besoins des siens, sans aucune vie propre.



TOUS LES JOURS, N LUI ENVOIE UN RE ET CE MAUDIT BUREAU NOUS RENVOIE ÇA.

Quel humour ? Quels enfants ?

Quino privilégie l'humour référentiel, c'est-à-dire qu'il fait appel à une situation, une personnalité extérieure à la bande dessinée. La lectrice ou le lecteur doit les connaître pour comprendre le sens de la séquence et finalement en rire. C'est logique puisque Quino aborde des thèmes d'ordre socio-politique. Il doit donc nous référer à la réalité.

Du côté de Schulz, c'est nettement l'humour interne (inside joke) qui prend le dessus. La séquence se complète d'elle-même ou bien elle est en liaison avec la

logique des personnages. Comme Schulz construit sa BD en circuit fermé, il n'a à peu près jamais à nous référer à la réalité. Schulz, c'est la politique « nombriliste », à défaut d'une dimension politique.

Un point commun aux deux bandes dessinées : elles s'articulent autour d'enfants en bas âge. Mais le traitement en est diamétralement opposé.

Mafalda et sa bande ont des préoccupations qu'on peut qualifier d'adultes. Mais ça n'a pas empêché Quino de les faire réagir en enfants. De plus, on sent bien qu'il embrasse la cause des enfants face au gâchis mondial que leur refilent les adultes.

Schulz « exploite » – au sens péjoratif – des enfants qui semblent avoir des préoccupations propres à leur âge mais il leur fait endosser des réactions d'adultes, dégénérés en plus.

Quino met en scène l'Enfance, c'est-à-dire l'ensemble des enfants du monde, alors que Schulz utilise des enfants pour rendre cocasses des situations qui ne le seraient pas autrement.

Une absence remarquée

Je n'ai qu'un seul reproche à adresser à Quino : il néglige un problème touchant 52 % des habitants de la planète, la condition faite aux femmes. On me rétorquera que cette « absence » est normale, Quino est un homme. Puis après ? A-t-on besoin d'être Noire pour s'élever contre le racisme ? L'injustice, c'est l'injustice, quelque forme qu'elle prenne.

Il est vrai que Quino illustre, d'une certaine façon, la situation inférieure des femmes : on ne voit la mère de Mafalda que dans le cadre des tâches assignées traditionnellement aux femmes. Mais ça se limite à ça. Il n'y a aucune autre manifestation de l'oppression des femmes. Pire ! Loin de sous-entendre une critique du chauvinisme mâle, il rejette plutôt la responsabilité de cette situation sur les femmes elles-mêmes : Mafalda méprise sa mère d'être ce qu'elle est, alors qu'elle ne méprise pas les démunis d'être ce qu'ils et elles sont. Au contraire, elle sait pointer du doigt les véritables



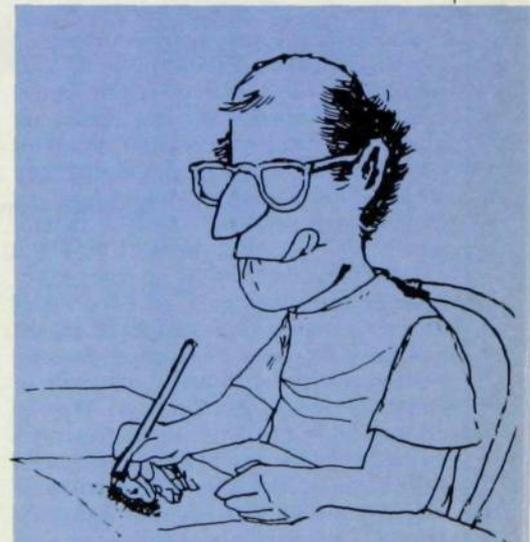
TU SAIS, MAMAN, JE VEUX ALLER À LA MATERNELLE ET ÉTUDIER BEAUCOUP, COMME ÇA PLUSTARD JE NE DEVIENDRAI PAS UNE FEMME FRUSTRÉE ET MÉDIOCRE COMME TOI !

artisans de la misère. Pourquoi donc ces deux poids, deux mesures ???

Un aspect positif, cependant : Mafalda, le personnage principal, est une petite fille, pleine de ressources et d'esprit, éprise de justice, et meneuse de surcroît. C'est le personnage le plus attachant de la BD.

En terminant, j'aimerais vous faire la suggestion suivante. Vous comptez, parmi vos collègues de travail, un macho-pro-Reagan-anti-sandiniste-Pro-Vie, un type tout ce qu'il y a de sympathique, quoi ? Et il ne cesse de vous achaler ? Comble de désespoir, vous avez pigé son nom pour l'échange de cadeaux au party de bureau ? Vous aviez bien songé lui offrir une p'tite bombe à retardement. Mais vous êtes contre la violence ou vous craignez le « grand » bras de la justice. Je vous propose une solution, presque aussi efficace et tout à fait légale, celle-là. Offrez-lui donc un album de Mafalda. Vous courez la chance qu'en pleine lecture il soit victime d'une attaque cardiaque. S'il en réchappe, soyez assurées qu'au moins il ne vous adressera plus jamais la parole.

Claire Lapointe est une pigiste originaire d'Abitibi, depuis longtemps militante de groupes syndicaux, populaires et féministes.



Le père de Mafalda

Joaquin Salvador Lavado (Quino) est né à Mendoza, en Argentine, en 1932. Il habite actuellement Milan. En 1963, il était reconnu comme l'un des meilleurs humoristes graphiques argentins et il créait sa première et unique série de bandes dessinées : *Mafalda*. La petite Mafalda devient très vite un best-seller. Vingt ans plus tard, les (huit) albums sont traduits et diffusés dans une douzaine de pays.



EDITIONS
Glénat

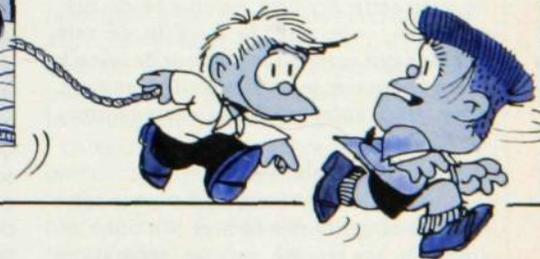
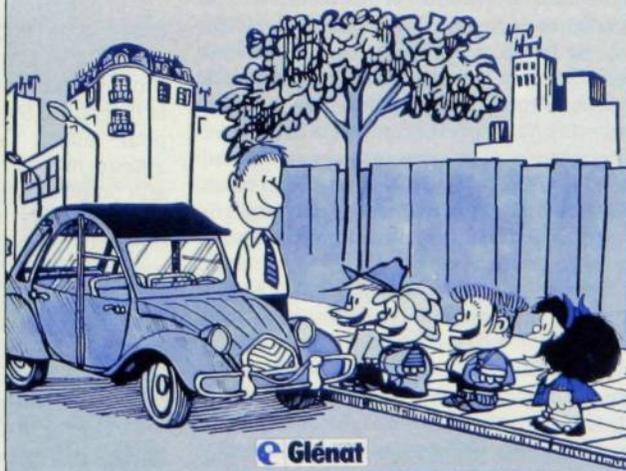


)) Youpi,
voilà le n°8!

QUINO

8

Mafalda
et ses amis



**DÉJÀ
PARUS**

- 1 Mafalda
- 2 Encore Mafalda
- 3 Mafalda revient
- 4 La bande à Mafalda

- 5 Le monde de Mafalda
- 6 Le petit frère de Mafalda
- 7 La famille de Mafalda

Le choc du présent

Le 3 novembre dernier, au chic Ritz, à Montréal, la Société des écrivains canadiens présentait une table ronde sur « la fiction et la réalité dans le roman québécois contemporain ». La réalité devait d'ailleurs y dépasser la fiction, vu le décalage qui alla s'agrandissant entre les romancières invitées et un public nostalgique et quasi sexagénaire.

par Gloria Escomel

« Face aux dangers qui menacent nos civilisations, l'écrivain peut-il se couper totalement de la réalité et s'abstraire dans une fiction totale qui se définirait comme une évasion ? » Cinq écrivain-e-s étaient invité-e-s à répondre : Gérard Bessette, Marie-Claire Blais, Dominique Blondeau, Agnès Guitard et Francine Noël.

« Je ne savais pas, a d'abord ironisé Gérard Bessette, qu'il fallait parler des dangers nucléaires pour aborder la question de la littérature québécoise. » Cette pirouette lui permit de s'en tirer en cinq minutes, en ne parlant de rien.

Marie-Claire Blais commença par souligner qu'à l'heure même de cet échange sur la littérature québécoise, 27 pays en ce monde étaient menacés d'extinction lente par la famine et le désespoir, et elle fit remarquer le privilège et les responsabilités des écrivain-e-s qui avaient le loisir de pouvoir s'exprimer parce que « libres et nourri-e-s ».

L'auteure d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* défendit ensuite le travail d'auteur-e-s qui « n'élèvent jamais la voix pour défendre leur oeuvre, car ils et elles sont trop humbles », mais qui ont assumé leur responsabilité de témoins ou de pionnier-e-s d'une écriture moderne. Concluant sur « le bouleversement continu qu'est l'écriture confrontée aux réalités contemporaines », elle exprime sa crainte de voir cette écriture « menacée de disparition » : « Je sens la fragilité de nos témoins qui écrivent la douleur de vivre à notre époque et je me demande comment nous aussi, notre tour venu, nous saurons survivre. »

Questionner le réel

Dominique Blondeau, après avoir souligné l'ambiguïté des termes « fiction » et « réalité » et précisé qu'une séparation trop nette entre les deux pouvait être un piège, indiqua qu'elle emploierait le mot fiction comme synonyme de ce qui est coupé du contexte social et de ses pro-

blèmes, considérant, quant à elle, que l'oeuvre romanesque ne peut pas être radicalement coupée de cette réalité, sous prétexte d'évasion et de goût du bonheur. « Je voudrais que la réalité affrontée, dénoncée, écrite et décrite par plusieurs écrivain-e-s nous achemine, semblable à l'oeuvre de Marie-Claire Blais, vers la certitude que, grâce à cet affrontement, s'ouvrira devant nous une route, sinon harmonieuse, du moins rédemptrice ».

Agnès Guitard se porta, elle, à la défense de l'imaginaire – fictions poétiques, fantastiques, science-fiction – en démontrant combien cette littérature avait le pouvoir d'épurer et de styliser la réalité, la montrant avec une sorte d'emphase, tandis que des récits « machinalement réalistes », très codés, comme les romans policiers ou les romans Harlequin, la déforment complètement par l'utilisation de situations et de caractères simplistes.

De son côté, Francine Noël souligna que toute écriture « est un travail sur le réel », et que « le devoir de l'écrivain-e est de le questionner (...), de le donner à voir de façon nouvelle, forcément violente puisque toute nouveauté dérange. » Elle mentionna, à titre d'exemple, la littérature féminine et féministe, qui présente une réalité jusqu'à présent escamotée et nous fait pénétrer dans l'univers féminin, malgré la rigidité de la langue française à marquer le genre féminin...

Que n'avait-elle osé proférer là ! Ce simple paragraphe de sa communication, cet exemple en passant, mobilisa la hargne d'une série de respectables vieux messieurs apparemment confrontés pour la première fois à de tels propos. À vrai dire, les réactions de la salle démontrèrent à quel point ces quatre romancières, en soutenant la nécessité pour les écrivain-e-s de témoigner de leur réalité et de dénoncer les menaces pesant sur notre monde, étaient perçues comme agressives... Parce que ces propos sérieux étaient tenus par des femmes alors que le seul romancier invité s'en était tiré par une pirouette improvisée ?

Bonheur sous caution

Il y eut aussi, venant de la salle, des voix pathétiques de femmes pour réclamer des écrivain-e-s qu'ils et elles tiennent compte du bonheur dans leurs oeuvres, comme si on avait besoin de cette caution de la fiction pour croire à la réalité du bonheur dans la vraie vie. Voix coupées par celles, agressives, de pontifiants individus voulant à tout prix donner leur définition du bonheur, à leur tour coupées par celles d'autres impatients qui en oubliaient la politesse exigée par leur tenue cravatée pour insulter celles qui osaient prétendre que la littérature des femmes apportait quelque chose de neuf.

Un célèbre inconnu alla même jusqu'à invectiver Marie-Claire Blais, lui demandant si le réalisme autorisait la caricature que les femmes faisaient de la société québécoise et si c'était là cette fameuse originalité qu'elles avaient apportée à la littérature, selon Francine Noël.

Avec dignité et intelligence, Marie-Claire Blais rappela le droit des écrivain-e-s à leur sensibilité et à leurs perceptions propres du réel et se porta à la défense de la littérature féminine et féministe, « sans pour autant dévaloriser celle de nos auteurs masculins ». Son appel au calme et son rappel du sujet de la discussion ramenèrent les esprits échauffés et désordonnés à la fiction et à la réalité, à laquelle, de toute manière, le public semblait n'avoir rien compris... bien que constitué essentiellement par les membres de la Société des écrivains. Mais d'écrivains qui ont dû oublier de lire autre chose que les oeuvres pieuses et rimées des années 1900.

Fiction et réalité : la solidarité et l'intelligence des exposés de quatre romancières tombaient décidément en porte-à-faux avec la réalité fictive de leur public, un peu désuet, il est vrai. Mais peut-être plus représentatif qu'on ne le pense de notre bourgeoisie bien pensante ?

Gloria Escomel est journaliste à la pige et collaboratrice régulière de LVR.



Sarah Kofman

Sarah Kofman

Une philosophe démasque les pères

par Monique Langlois

J'avais lu et aimé le livre de Sarah Kofman intitulé *Le Respect des femmes* quand j'ai choisi d'assister à ses cours à l'Université de Paris-I, l'ancienne Sorbonne, il y a deux ans. Je ne fus pas déçue. Non seulement j'apprenais énormément, mais c'était un plaisir sans cesse renouvelé de voir cette petite femme énergique mettre en pièces des textes de Freud, Auguste Comte et Rousseau. Je l'ai revue à quelques reprises par la suite et je me suis rendu compte que cette femme à l'esprit percutant était passionnée par son métier de philosophe, d'où cette exigence intellectuelle tant pour elle que pour les autres, qui peut passer pour de la brusquerie.

En novembre dernier, elle donnait une série de conférences aux États-Unis et au Québec. Lors de son passage à Montréal, au congrès de la Société de philosophie, elle a accepté de me rencontrer. Nous avons bavardé de son enfance, de sa carrière et des femmes, bien entendu.

Sarah Kofman est française, née de parents juifs. Aînée d'une famille de six enfants, elle n'avait que huit ans, en 1942, alors que son père, un rabbin, était «ramassé» et déporté à Auschwitz. Dans son texte *Cauchemar* (in *Comment s'en sortir*), elle a exprimé l'angoisse qui l'étreignait un an plus tard, au moment de fuir sa demeure de la rue Ordener, ayant appris que sa famille «était sur la liste» pour cette nuit-là. Ses frères et soeurs étaient déjà cachés à la campagne. C'était en 1943, elle n'avait que neuf ans, et en

descendant avec sa mère («la longue rue Mercadet» vers la rue Labat où une femme les accueillait les soirs de rafle, elle vomissait son repas, pensant ne pas s'en tirer. Elle a vécu cachée le reste de la guerre.

Elle a donc eu une enfance difficile, me raconte-t-elle, et si elle a pu terminer ses études c'est par l'obtention de bourses. Agrégée de philosophie en 1960, Sarah Kofman a enseigné à l'Université de Paris-I à partir de 1970 et a terminé son doctorat d'État en 1976. Mais elle demeure toujours «maître-assistant», en dépit d'une réputation internationale; elle estime que c'est à cause, entre autres, de ses recherches théoriques sur la fonction sexuelle du philosophe (homme) que sa carrière philosophique est actuellement bloquée. Elle croit que sa reconnaissance serait plus grande à l'université si elle était un homme.

Il faut dire que ses re-lectures de Freud, Nietzsche, Comte, Rousseau et Kant se fondent sur un point de vue féminin et que la rationalité dite masculine en prend pour son rhume. Elle y va «franco», selon son expression. En effet, Sarah Kofman poursuit inlassablement et rigoureusement les «fins de l'homme» cachées derrière les discours «pseudo-scientifiques» de ses pairs qui sont parfois, ironie du sort, les pères de leurs disciplines. Il suffit de nommer Freud en psychanalyse et Auguste Comte en sociologie. Ainsi, dans *L'Énigme de la femme* et dans *Le Respect des femmes*, elle montre que les fins de Freud et Rousseau sont l'assujettissement des

femmes et l'assurance de leur possession tranquille. La seule façon, pour l'homme, de surmonter l'angoisse de castration serait de fixer la femme dans une position stable féminine, alors que pour Sarah Kofman le «devenir femme» n'est jamais assuré et que c'est justement l'oscillation entre la position masculine et féminine qui le spécifie.

Il est impossible de parler de tous ses livres car depuis 1970 elle en écrit un tous les deux ans, sinon tous les ans. Le fil conducteur de l'ensemble demeure la psychanalyse, mais à y regarder de plus près l'art demeure une de ses préoccupations. À surveiller cette année, la réédition de son livre *L'Enfance de l'art* et la publication de *La Mélancolie de l'art*, qui regroupe différents articles, en particulier un texte sur Balthus et la conférence sur Diderot donnée à l'Université de Montréal en novembre dernier.

Finalement, je lui ai demandé si elle était féministe. Elle m'a dit «avoir été plus persécutée comme Juif que comme femme». C'est pourquoi sa préoccupation principale a été de «s'affirmer en tant que Juif». Elle précise être féministe «à l'intérieur de son travail théorique, en montrant, contre le parti pris traditionnel, que la femme est capable de rigueur».

À voir le grand nombre de personnes présentes à ses conférences, je pense que la validité de sa démarche, celle du féminin, fait son chemin en milieu universitaire. Enfin.

Monique Langlois, historienne d'art, termine un doctorat en philosophie (esthétique) à l'Université de Paris-X, Nanterre.

**Toronto:
Through
Her Eyes**

Le sommeil de la raison

Histoires de cuisine et d'aventure

Bergman est-il un cinéaste « domestique » ? Pourtant, on reproche encore aux films de femmes d'être trop « personnels ». C'était l'un des débats du festival Through Her Eyes, à Toronto, du 22 novembre au 2 décembre derniers.

par Diane Poitras

Ce festival international de films de femmes était présenté dans le cadre des activités du Harbourfront, le vieux port torontois nouvellement restauré. Le programme, très alléchant, comprenait une sélection *Women Choose Movies*, faite par quatre femmes du milieu du cinéma :

Andrée Pelletier, comédienne québécoise, Suzanne McCormick, anciennement directrice du Festival international de Chicago et aujourd'hui directrice de Filmex à Los Angeles, Sheila Benson, critique de cinéma au *Los Angeles Times* et Jutta Bruckner, réalisatrice allemande.

Un hommage à Jeanne Moreau nous a permis de rencontrer la grande comédienne et réalisatrice, venue présenter son récent *Portrait of Lillian Gish*, le premier d'une série de documentaires sur les actrices. Parmi les réalisatrices, il y avait aussi l'Irlandaise Pat Murphy (*Ann Devlin et Maeve*), l'Israélienne Mira Recanati (*A Thousand Little Kisses*), les Québécoises Iolande Rossignol, Micheline Lanctôt, Léa Pool et Kathleen Shannon, invitée à présenter une rétrospective du Studio D à l'occasion de son 10^e anniversaire, des réalisatrices hollandaises, américaines, britanniques et... chinoises ! Enfin, le festival se clôturait sur un programme du Canadian Filmmakers Distribution Center de Toronto.

Lorsqu'on sait que la Corporation Harbourfront est un important complexe

abritant promenades, boutiques, restaurants, bars, salle de théâtre, marché d'antiquités, bref, une grosse entreprise, avec du personnel et une infrastructure permanente, on est moins surpris-e par l'envergure de ce festival, le premier du genre à Toronto depuis 10 ans. C'est Hanna Fisher, responsable de la programmation des films à Harbourfront, qui en a eu l'initiative. C'est elle aussi qui, à un moment critique, a convaincu ses patrons de poursuivre le projet, pourtant assuré d'un déficit de 24 000 \$. En plus des ressources de la Corporation, le festival a reçu l'aide de Téléfilm Canada, de la Municipalité de Toronto et d'entreprises privées dont Air Canada, Ford du Canada et Red Rose.

On s'étonne qu'un festival de films de femmes avec autant de moyens ait été si peu annoncé dans les milieux féministes et cinéphiles du Québec. Étonnant et bien dommage, car il y avait là des titres dignes d'intérêt. Un exemple de plus de l'isolement du Québec à l'intérieur de ce grand Canada ? Inversement, on sait peu à l'ouest de l'Outaouais ce qui se passe ici. Le programme *Through Her Eyes* ne présentait-il pas *Ann Devlin* de Pat Murphy et *Nightsongs* de Marva Nabili comme des premières canadiennes, alors qu'on a pu voir les deux films au Festival des films du monde de Montréal, fin août ?

Un débat marécageux

Les quatre invitées de la série *Women Choose Movies* participaient, le deuxième

soir, à un débat sur la question : « Est-ce que les femmes cinéastes perçoivent le monde de façon vraiment différente de leurs collègues mâles ? » Le débat, malheureusement, ne nous apprenait rien de neuf sur les réalisatrices et leur approche du cinéma. À l'exception de Ula Stockl, de loin la plus articulée et la plus « politique », les participantes s'appuyaient sur de vagues considérations à propos de la sensibilité féminine et sur de non moins nébuleux critères de qualité. Le plus frappant dans ce discours ? La persistance d'une attitude d'auto-dévalorisation.

Dès le départ, la discussion s'est embourbée dans le terrain marécageux de « l'univers féminin » et de ses problèmes dits domestiques. Pour Suzanne McCormick, si les femmes cinéastes, jusqu'à maintenant, ont surtout parlé d'expériences personnelles, «... c'est peut-être parce que c'était plus facile de commencer par là. Mais elles ne vont pas persister dans cette veine. Les meilleures d'entre elles, désormais, viseront l'excellence. »

Curieuse logique qui oppose expérience personnelle et excellence. Aurait-on idée de reprocher à Bergman ou à Cassavettes de parler de choses trop personnelles, d'avoir des sujets trop domestiques ? Comme devait le faire remarquer plus tard une intervenante de l'auditoire, des sujets dits domestiques, lorsque abordés par les femmes, deviennent souvent politiques dans le discours des hommes.

Quant à Andrée Pelletier, elle a résumé l'histoire du cinéma des femmes au Québec

dans ces termes : «Pendant des années, les cinéastes québécoises ont fait et refait sans cesse le même film : ça parlait de menstruations et d'histoires de cuisine. Le public s'est lassé et ça se comprend ; moi-même, j'en ai eu marre.» Je conçois que Madame Pelletier ait droit à ses opinions personnelles, mais lorsqu'elle est invitée à un débat public à l'extérieur du Québec et qu'elle s'avise de parler de la production cinématographique québécoise, on s'attendrait à plus de rigueur intellectuelle.

Et comme le disait Ula Stockl, «nous devons sans doute être aussi professionnelles, compétentes et fortes que les hommes, mais n'oublions pas que nous vivons encore dans un monde où les hommes sont mieux payés et mieux reconnus que les femmes.» À titre d'exemple, elle rappelait qu'elle avait dû réaliser 16 films avant qu'une de ses productions ne soit distribuée. Après le succès de son dernier film, elle a donc demandé une somme plus raisonnable pour un nouveau projet. «Mais vous travaillez tellement bien avec de petits budgets !» lui a-t-on répondu.

Vers la fin du débat, Suzanne McCormick devait quand même faire une déclaration très révélatrice. «Dans mon métier (directrice de festivals de films), il y a autant de femmes que d'hommes ; de ce fait, il n'y a pas de problème de sexisme. Je dois même dire qu'au cours des dix dernières années, je n'ai pas vu une seule manifestation sexiste.» Et voilà comment on en arrive à des théories comme le post-féminisme ! On ne peut que se réjouir si certaines femmes ont aujourd'hui des situations de pouvoir et de prestige qui les rendent moins vulnérables au sexisme, mais elles sont encore très minoritaires.

Médée au XX^e siècle

Le Sommeil de la raison est le dernier long métrage de Ula Stockl ; elle a accepté de m'en parler. Au centre du film, il y a le thème de Médée, cette reine puissante et riche douée d'un pouvoir magique et qui, un jour, a décidé de tout abandonner pour suivre l'homme qu'elle aimait. Vingt ans plus tard, cet homme la quitte pour une femme plus jeune dont le père lui offre une situation plus enviable. Par vengeance, Médée tue ses enfants. «Comme personnage, dit Stockl, Médée m'est très chère, car à un moment de sa vie, elle est forcée de se souvenir que, dans le passé, elle a déjà été l'égale de l'homme.»

Déa, l'héroïne de *Sommeil...*, est gynécologue. Après avoir observé pendant plusieurs années les effets de la pilule anticonceptionnelle sur ses patientes, elle en vient à mener une bataille contre une compagnie pharmaceutique qui en fabrique. Mais ce faisant, elle va à l'en-

contre des opinions et des intérêts professionnels de son mari qui, lui, occupe un poste important dans cette compagnie.

«Mais ce n'est pas un film uniquement sur la pilule et la contraception. Pourquoi faut-il toujours séparer les choses ? Quand on traite d'avortement et de contraception, on devrait pouvoir aussi parler du monde dans lequel on voudrait faire un



Mira Recanati et Ula Stockl



a thousand little kisses

enfant (...). Mon film montre également les deux filles de Déa, des femmes adultes qui, elles, choisissent le monde de leur père plutôt que de poursuivre la lutte féministe de leur mère. Car cette lutte n'est pas la leur. Il y a des contradictions partout et ce sont ces contradictions qui m'intéressent.»

Ula m'entretient aussi du prix de la liberté. «Ça, c'est un des grands thèmes de tous mes films : dans le couple, par exemple, l'autre te donne souvent du support là où tu n'en as pas besoin. Si tu es menteuse et hypocrite, comme on a toutes appris à l'être sans le savoir, tu deviens dépendante de quelqu'un qui, un jour, se croira autorisé à te dire : «Sans moi, tu n'aurais pas ceci ou cela...» C'est comme avec les cartes de crédit : tu achètes toujours plus que ce dont tu as besoin. Après, tu as des dettes... Et en plus, il faut dire merci !»

C'était la première fois que *Le Sommeil de la raison* était présenté au Canada. Lorsque je l'ai quittée, Ula Stockl partait pour Montréal rencontrer des distributeurs. Espérons que ses démarches porteront

fruits. Car ce film soulève plus d'une question passionnante.

Un cinéma de l'ambiguïté

Le même jour, après plus de huit heures de visionnement, j'ai eu envie d'aller prendre un morceau et de vérifier le fonctionnement de mes muscles. Mais un brusque remords m'a assailli : j'étais là pour si peu de temps ! Alors je suis restée... et j'ai bien fait !

Premier long métrage de la réalisatrice israélienne Mira Recanati, *A Thousand Little Kisses*² est un film sur les rapports mère-fille et fille-père, sur l'attirance sexuelle et spirituelle, sur l'amour, la culpabilité, la jalousie, la folie et le désir de vivre, vivre mieux, vivre pour vrai. L'histoire commence immédiatement après la mort d'un homme qui laisse dans le deuil une femme, une fille... et une autre femme et un fils adoptif. Découvrant cette dimension tout à fait insoupçonnée de la vie de son père, Alma décide de poursuivre sa recherche jusqu'au bout, malgré la douleur et malgré sa mère qui tente de la retenir. Passionnant en soi, le sujet est

fort bien servi par son traitement cinématographique. L'intrigue est bien menée, les personnages crédibles. On sent que la réalisatrice les aime et ne les laissera pas tomber. C'est particulièrement heureux pour le personnage de l'épouse légitime qui échappe à la caricature facile de la mère névrosée, hystérique et possessive. En fait, elle est un peu monstrueuse, comme les mères le sont parfois, mais jamais caricaturale. Elle est extrêmement forte et, dans le regard qu'on nous invite à poser sur elle, il n'y a pas de place pour le mépris.

Une autre qualité du film est l'ambiguïté qu'il laisse planer : tout n'est pas dit de l'histoire et des personnages. « Dans la vie, tout est ambigu, dit Mira Recanati. Les choses ne sont jamais exactement et uniquement comme elles nous apparaissent. Pour moi, l'art doit laisser au public cette liberté d'introduire son propre imaginaire, son expérience personnelle. »

Madame Recanati a dû faire financer presque tout son film par des sources privées car, dans les circuits traditionnels, on n'aimait pas son scénario : on jugeait ses personnages « malades et tordus ».

Du quotidien et de l'aventure

Parmi les autres films à signaler absolument, il y avait le *Play Fair and Fear No One* de Jutta Bruckner, qui aurait eu



Jutta Bruckner

avantage à être mieux présenté. En effet, après quatre jours de longs métrages de fiction en 35 mm couleur, ce petit film noir et blanc, construit à partir d'archives, avait bien du mal à passer. De plus, la version doublée en anglais était très mal servie par une voix incompatible avec la voix allemande originale.

Ce film est le témoignage d'une femme - la mère de la réalisatrice, m'a-t-on dit - qui raconte sa vie en Allemagne entre 1915 et 1975. On y reconstitue le portrait de toute une génération : ses origines sociales, ses codes moraux et ses remises en question, provoquées par la guerre et l'après-guerre.

Mar de rosas est un très curieux film de la Brésilienne Ana Carolina. La réalité,

l'imaginaire s'y entrecroisent sans cesse sur un fond d'humour caustique. En voyage, au milieu d'une terrible dispute qui semble avoir duré toutes les vacances, une femme tue son mari. Elle est alors entraînée dans une série d'aventures des plus rocambolesques. Une très virulente critique du mariage et de l'accoutumance à la médiocrité quotidienne.

Je ne peux décemment terminer ce papier sans parler du film *The Ascent* de la Soviétique Larisa Shepitko, décédée en 1979 dans un accident de voiture. Un film très fort, très « russe » et qui, à certains moments, m'a même rappelé Eisenstein !

Avec regret, j'ai dû quitter ce festival avant la fin. Dans le train vers Montréal, un compte rapide de ce que j'allais manquer : le dernier film de Pat Murphy ; le dernier aussi de Nouchka van Brakel, dont j'avais bien aimé *A Woman Like Eve* ; la performance de Rosetta Reitz, qui fait l'histoire du jazz noir avec des extraits de films d'archives ; un film de Von Trotta et... Ce sera pour une prochaine fois !

1/ Occupée à un tournage en Amérique du Sud, Jutta Bruckner s'était fait remplacer à Toronto par une collègue, Ula Stockl.

2/ Mille petits baisers.

Vidéo Femmes Répertoire 1984

Vidéo Femmes vous offre son nouveau Répertoire 84. Films et vidéos de femmes touchant des thèmes tels : Art et création — éducation — histoire — santé — sexisme — société — travail — violence.

Pour recevoir notre Répertoire, communiquer avec Vidéo Femmes au :

10, McMahon suite 3875
Québec G1R 3S1
Tel: (418) 692-3090



NEMA LIBRE CINEMA LIBRE CIN

SOCIÉTÉ DE DISTRIBUTION
FILMS QUÉBÉCOIS
ET D'AILLEURS ...

4872, rue Papineau
Montréal
H2H 1V6
(514) 526-0473



GUERRIÈRES
JACQUES ET NOVEMBRE
MARC-AURÈLE FORTIN
PAS FOU COMME ON LE PENSE,
BLEUE BRUME, SACRÉ TANGO,
MEMOIRE BATTANTE, JOURNAL INACHEVE,
FUTUR INTERIEUR, AU CLAIR
DE LA LUNE, TOASTEUR, CIMARRONES, ...

CINEMA LIBRE vous offre des films d'animation, de fiction et documentaires, de court, moyen ou long métrage.

DISPONIBLE EN FILM ET EN VIDEO-CASSETTES

Loin du ghetto, la reconnaissance

par Hélène Roy

Depuis les années 70, la présence des femmes s'affirme dans le champ de l'art, aussi bien en nombre qu'en qualité. L'art officiel admet que les femmes ont introduit l'élément contenu, le rapport au vécu, la polyvalence et l'éclectisme des styles. On note même de nombreuses coïncidences entre l'art post-moderniste et la spécificité «pluraliste» de l'art des femmes. De plus en plus de femmes exposent leurs oeuvres, que ce soit dans le réseau commercial, parallèle ou marginal. De très jeunes femmes s'imposent et l'on remarque la présence d'un plus grand nombre de conservatrices personnelles et efficaces. Et l'on accorde enfin le prix Borduas à Marcelle Feron.

Or voilà que les femmes disparaissent brusquement quand il s'agit d'événements majeurs entérinés par les hautes instances de l'art tels : biennales, expositions internationales, catalogues, revues spécialisées, livres/bilans couvrant les activités «remarquées» de l'art d'aujourd'hui.

Par exemple, à l'exposition *Les tendances internationales de la peinture et de la sculpture* présentée en mai dernier au Musée d'art moderne de New-York, on ne comptait que 14 femmes pour 150 hommes, cela pour 17 pays invités. Ici même, au Musée d'art contemporain, à l'exposition *Via New York* aucun des 25 artistes présentés par les galeries de New York n'était une femme.

Nous constatons le même «oubli» quand il nous arrive de consulter les livres/bilans, les dictionnaires ou les encyclopédies de l'art actuel. Dans *Skira Art Actuel 1970-80* (période où les femmes ont été particulièrement actives aux plans de la performance, de la vidéo, de l'art corporel, autobiographique, etc.), sur 292 artistes, 41 femmes seulement semblent avoir collaboré à l'art d'aujourd'hui. Dans *Art 82* par le Robert, on découvre 16 femmes sur

un total de 204 artistes. Cet ouvrage se voulant un bilan représentatif des principaux événements de l'art actuel à travers le monde, on est en droit de se demander : où sont les femmes ? Et dans quelle mesure l'histoire de demain ne ressemblera-t-elle pas étrangement à celle que nous connaissons aujourd'hui...



Les oiseaux s'affolent à l'heure de la lumière

Il semble encore pertinent que les femmes, soutenues par quelques critiques et historiennes de l'art, se regroupent pour revendiquer leur droit à la visibilité et à la reconnaissance de leurs gestes créateurs. Quant à moi, depuis 1975, j'ai participé à plusieurs expositions collectives de femmes artistes (*Art Femme '75*, *Art et Féminisme*, *Réseau Art-Femme*, *Actuelles I*, etc.). J'ai pu ainsi montrer mes oeuvres et établir des échanges stimulants avec d'autres artistes. Ces événements ont favorisé la diffusion de mon travail, tout en ravivant mon désir d'affirmation comme créatrice. Ces expositions m'ont permis, en outre, de rencontrer de nombreuses étudiantes en art et en histoire de l'art, jeunes femmes à la recherche d'une identité individuelle et collective.

Pour moi, ce type de rencontre ne peut pas être un «ghetto». Le ghetto serait plutôt construit et entretenu par les tabous et les peurs ancestrales face au féminisme et aux diverses actions collectives visant à changer certaines règles du jeu bien établies dans notre société. On ne peut se cacher qu'il existe encore aujourd'hui une opinion publique sexiste et agressive face aux divers mouvements de revendication et d'évolution des femmes et cela, dans tous les domaines, social, politique, économique ou culturel.

Loin, donc, de constituer un ghetto, les regroupements de femmes artistes me semblent plutôt des actions positives, génératrices de questionnement et de changement. Car, pour briser le mur du silence historique, les paroles et les gestes doivent s'unir pour dire et faire voir, mais surtout pour laisser des traces qui stimuleront les plus jeunes à s'inscrire dans le présent et le futur de l'expression créatrice.

Hélène Roy vit à Chicoutimi, où elle enseigne en arts visuels à l'Université du Québec.

Livres

La mort du père

LA PLACE, Annie Ernaux,
Éd. Gallimard NRF, Paris, 1983,
114 p.

Le prix Renaudot 1984 est un tout petit livre. Quelques pages à peine. Un souffle passant plus vite que la mort du père. Le père est mort, vient de mourir. La fille est là, avec la mère et les beaux-frères/belles-soeurs. La dépouille restera dans la chambre... en attente, pour l'hommage dernier.

Alors comme un manuscrit simplement déroulé, les pages racontent, par flashes et tableaux, par scènes rapides jamais oubliées, la vie du père et par lui, à travers lui comme un écran transparent, la vie d'une France fermière, paysanne d'une misère infinie.

Le souvenir alors retrouvé par la fille présente aux derniers jours, consciente de la mort (in)attendue. Souvenirs vite écrits, notés, racontés de peur de perdre la trace.

L'écrire de Annie Ernaux est vif, doublant la mort de vitesse, la rappelant à l'ordre et cet écrire dit l'amour/haine d'un père bien peu connu, à peine compris.

Un portrait, une fresque miniature, une époque, une perte vécue avec un calme étonnant. Pas de larmes, ni de cris, à peine une surprise, cette fatalité reconnue. C'est tout.

ANNE-MARIE ALONZO

Lamy, critique et subversive

Quand je lis je m'invente, Suzanne Lamy, Éd. L'Hexagone, Montréal, 1984, 111 p.

Féminité Subversion, Écriture, textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès, Montréal, Éd. du Remue-Ménage, 1984, 286 p.

Nous connaissons Suzanne Lamy, surtout pour ses articles critiques dans *Spirale* (dont elle



Suzanne Lamy

est la directrice), ses conférences et communications données, ici et ailleurs, sur des sujets aussi complexes que la modernité, le surréalisme et l'écriture féministe. Mais cette dernière, bien que maintenant étudiée dans divers cegeps et universités, demeure un sujet «en marge de l'institution littéraire». Mise au rencart par les enseignant-e-s, ignorée par les étudiant-e-s, la littérature au féminin s'est lentement créée une place à l'intérieur des cours devenus pour la cause cours sur l'écriture des femmes. Ghetto oblige !

Dans son dernier livre, *Quand je lis, je m'invente*, Suzanne Lamy se donne comme lectrice des écrits des femmes et demande pourquoi la «critique féministe n'est pas reconnue au même titre que les autres approches, sociologi-

ques, psychanalytiques et sémiologiques». Impliquée et s'impliquant personnellement et amoureusement dans la lecture et par-delà, dans l'écriture, elle fait siens ces livres, siens par «l'écho, la gratitude». Des noms se donnent alors, en voix, Jane Austen, les soeurs Brontë, Virginia Woolf mais aussi Yourcenar, Anne Hébert, Nicole Brossard, France Thérêt, Colette, Chantal Chawaf, Jeanne Hyvrard, Hélène Cixous. Comment, pourquoi ces femmes sont-elles parvenues à écrire et à faire texte ? Ont-elles contourné (ou obtenu) cette illusoire chambre à soi ? Et qu'inspirent leurs écrits à celles qui les lisent et font de ces lectures leur politique ?

A-t-on le droit, critique et femme soi-même, d'être sévère vis-à-vis des écritures au fémi-

nin comme on l'est pour toute écriture, sans pour cela se désolidariser de la cause des femmes ? Absolument. Car «féminisme et rigueur n'ont pas à être antithétiques». Et l'affection, voire la passion des textes de femmes ne doit en rien biaiser l'intégrité de la lectrice.

Quand je lis je m'invente est un recueil de sept essais (sept longues questions) où Suzanne Lamy donne des éléments de réponse, où elle s'arrête sur les oeuvres particulièrement marquantes de Nicole Brossard ou de Marguerite Duras, où elle tente de faire un bilan des «années de rêves» ou «années de plomb» qu'ont vécues et vivent encore celles qui écrivent en marge : «que ce soit par les collections réservées à leurs écritures ou par les maisons d'édition qui leur sont acquises, le danger d'être confinées dans ce qui a couleur de ghetto menace les écrivaines. Mais comment auraient-elles effectué l'émergence qu'elles ont réussie, si elles n'avaient pas pris elles-mêmes les choses en main vu que les médias traditionnels ont tendance à niveler ce qui vient d'elles, à déformer leurs demandes ou encore à les ignorer en tant que groupe.»

Livre important pour qui s'intéresse à l'écriture des femmes, livre de résonance, *Quand je lis je m'invente* ouvre des portes de pensées, impose la réflexion et tente d'enrayer une fois pour toutes le silence gardé sur les écrits de femmes.

En quoi la féminité peut être subversive, en quoi l'écriture au féminin peut être perverse ? *Féminité. Subversion. Écriture* regroupe des communications présentées dans des ateliers d'études féministes mis sur pied lors des XXV^e et XXVI^e Congrès de l'Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens. Premier livre publié dans la collection *Itinéraires féministes* des Éditions du Remue-Ménage, *F.S.E.* témoigne des diverses manifestations de la créativité dans les textes des femmes, tant au niveau de la fiction que de la théorie. Qu'il s'agisse de la presse «féminine et féministe», des problèmes de langue et de langage, de lectures des textes de Cixous, Chawaf, Bersianik,

Sarraute, etc., d'analyses de revues théoriques et littéraires jusqu'à l'importance des graffiti au féminin, *FES* dénonce la place faite aux femmes en littérature et remet en question «l'institution et, par là même, l'Université».

Loin d'être négatives, ces lectures apportent avec elles toute la ferveur des mouvements intellectuels féministes et démontrent, par la profusion du matériel étudié, la vitalité et l'intérêt que suscitent nos écritures «subversives et politiques».

ANNE-MARIE ALONZO

La vie redonnée

La vie arrachée, Michèle Mailhot, Éd. La Presse, Montréal, 1984.

Premier livre de Michèle Mailhot depuis *La Mort de l'araignée* (1972). *La Vie arrachée* est un journal intime où les réflexions vagabondent entre le présent narratif (1983) et le passé (quelques pages tirées de son journal de 1977-1978). Rien n'est plus émouvant que cette mise en parallèle de moments heureux et de périodes dramatiques ou douloureuses : la vie arrachée est celle de deux fils, dont la mort stigmatise à jamais la vie de leur mère et de leur sœur.

On assiste à la résurrection de leur souvenir, comme si l'évocation pleine d'amour de Michèle Mailhot avait le pouvoir de redonner vie aux enfants perdus, et, par là-même, de redonner goût à l'existence : «L'admirable vitalité de mon corps m'a sauvée (...) C'est lui qui a été ma foi, mon espérance et mon amour. C'est

lui le saint des saints.» De très belles, très sobres et poignantes réflexions sur la mort, la maternité, le goût de l'écriture, nous font retrouver ce goût de la méditation intérieure, du repli sur soi où se puisent toutes forces et les plus insoupçonnables ressources.

Suivre ce journal intime, malgré l'arrachement viscéral qui en est le coeur douloureux, c'est aussi suivre Michèle Mailhot dans les élans mystiques de son enfance, retracés d'une plume humoristique, comme dans cet «enchevêtrement serré des événements et des idées qui se tissent au cours d'une seule journée» et qui la fascinent ; c'est entrer avec elle dans les dédales de la création littéraire, la gestation des idées romanesques et le tri qui se fait.

La sobriété des passages les plus douloureux, l'humour, un certain lyrisme pour évoquer la puissance de la vie, de l'écriture, de l'amour, ces tons se succèdent avec l'alternance des jours, font en sorte que, le livre refermé, l'on reste surprise d'en avoir déjà terminé la lecture. Une seule consolation : puisque Radio-Canada vient de diffuser la suite de ce journal, nous aurons sans doute le plaisir d'en poursuivre bientôt la lecture.

GLORIA ESCOMEL

Ouvert à double tour

Le Sablier, Louise Maheux-Forcier, Cercle du livre de France, Montréal, 291 p.

Le premier journal personnel de Louise Maheux-Forcier était un petit agenda muni de serrures

qu'on lui offrait à Noël. Elle découvre un jour qu'une autre personne possède un double de sa clef et ne se gêne pas pour s'en servir. Dès lors, elle s'adresse au lecteur. Ce n'est plus son journal intime.

Avec *Le Sablier*, Louise Maheux-Forcier nous offre un double de la clef de son journal. Mais comment un journal peut-il conserver son caractère intime lorsqu'il est destiné à la publication ? L'auteure avoue qu'«il y a des intimités qui ne passent pas la rampe et qu'on ne raconte pas aux autres ce qu'on se raconte à soi-même». Devant cette contradiction, L.M.F. montre qu'elle sait jouer de sa propre décence et de ses pudeurs. Cela nous donne un recueil de pensées et d'impressions puisées ici et là dans le quotidien, avec de fameux morceaux d'humour et de perspicacité. Il faut lire les passages où il est question de la féminisation des termes. Même en désaccord, il est difficile de résister à tant de charme et à tant de bonheur d'écriture !

MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉ

Cinéma

Mario et ses G.I. Joe

On m'avait pourtant vanté la beauté des images, la suggestion parfaite du monde onirique de l'enfance, les subtilités du langage, etc. J'avais pourtant bien aimé les films de Jean Beaudin, particulièrement son *J.A. Martin*, photographe de si doux souvenir.

Mais le jour où je suis allée

voir *Mario*, la magie refusait de se manifester. Enfermée chez elle, la magie, et à double tour ! Bref, je n'y ai pas cru : ni à l'enfant, ni à son mutisme, ni à son histoire. Est-ce pour cette raison que je me suis mise à y voir ce qu'on ne m'avait jamais dit à propos de ce film ? Cet enfant, aux yeux si doux, il ne rêve que de guerre ! Qu'au lieu de jouer avec des G.I. Joe ou des soldats de la guerre des étoiles, il se déguise en cavalier arabe, ne change rien au fond de ses préoccupations.

Je sais bien que tous les enfants (enfin, soyons claire, tous les garçons) se construisent des forts, jouent au soldat et ne deviennent pas des tueurs pour autant. Mais, précisément, n'avons-nous pas questionné cette éducation des garçons, qui ne leur propose que des jeux de guerre et de destruction ? Même si elle ne produisait que 10 % de violeurs, de tueurs, un peu plus de batailleurs et encore plus d'hommes violents, est-ce que ce ne serait pas encore trop de dégâts ?

Je ne conteste pas l'aventure, mais Mario et son frère ne rêvent pas de découvrir d'autres pays, d'autres cultures, ils rêvent de conquérir. Et lorsque contrarié, le petit Mario n'a-t-il pas qu'un réflexe, soit de tuer : les oiseaux, la blonde de son frère et ses copains de jeu ? On me dit qu'il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre. Ouais ! Bien, mais justement, je n'ai aucune envie de me faire passer une vision glorifiante de la guerre, si poétique soit le symbole qui l'enrobe.

DIANE POITRAS

La Crêperie Québécoise

« Une atmosphère de détente où vous dégusterez les crêpes les plus légères et les plus délicieuses ! »

« La meilleure crêperie » — André Robert

1775 St. Hubert, Montréal (Métro Berri) 521-8362

Les Films du Crépuscule
mettra prochainement à l'affiche

« C'EST COMME UNE PEINE D'AMOUR »
un film de Suzanne Guy

co-réalisatrice de « On est pas des anges »
et assistante à la réalisation
de « Plusieurs tombent en amour »

LA VORTEMENT VÉCU DE L'INTÉRIEUR
DES ÊTRES

Bientôt au Cinéma Outremont, à l'Autre Cinéma
et au Cinéma Cartier (à Québec)
information 849-2477



Gregory Lussier, Jean-François Lesage et Johanne Harrell dans *La Dame en couleurs*

Religieuses au pouvoir

Le dernier film de Claude Jutras, *La Dame en couleurs*, part d'une idée intéressante. L'histoire se passe au temps où les religieuses dirigeaient les hôpitaux psychiatriques. C'est à elles aussi qu'on apportait les orphelin-e-s et enfants abandonné-e-s. En échange du gîte et d'une nourriture décolorée, elles leur assignaient des tâches, souvent des plus ingrates.

Le film de Jutras trace sans doute un juste portrait de ce monde très fermé et de son époque. Il montre l'intransigeance d'une administration dont les intérêts sont souvent en contradiction avec ceux de ses protégé-e-s. Il dénonce l'absurdité d'une communauté très hiérarchisée, avec ses membres contaminées par la folie du pouvoir. Mais en montrant aussi des femmes sensibles et généreuses, il évite le piège des généralisations grossières et du roman-

tisme écoulé. Alors pourquoi suis-je restée sur ma faim ?

Chose certaine, l'action met beaucoup de temps à démarrer : ça traîne à force de vouloir tout expliquer. Et une fois partie, l'histoire ne va pas toujours assez loin. J'aurais aimé, par exemple, que le personnage interprété par Paule Baillargeon ait plus de chair et moins d'intériorité. Au début, j'ai eu du mal aussi à me laisser convaincre par les enfants. Ils sont trop miséreux, les trous dans leurs vêtements sont trop évidents, leurs yeux trop rêveurs. Ça finit par donner l'impression qu'ils posent. Heureusement, ils et elles prennent de la consistance (et de la réalité) en cours de route.

Enfin, *La Dame en couleurs*, il faut le dire, nous donne aussi le plaisir de revoir Charlotte Laurier (*l'enfant terrible des Bons Débarras*), dans un rôle tout à fait différent.

DIANE POITRAS

Le cinéma juif et les femmes

La 2^e édition de la Quinzaine internationale du cinéma juif prenait fin le 16 décembre à la Cinémathèque québécoise. Organisée par une corporation de « Juifs libres » en collaboration avec la Cinémathèque, cette quinzaine à but non lucratif a offert plus de 30 films, courts et longs métrages de pays aussi divers que la Pologne, la Belgique, Israël et le Canada.

Un hommage fut rendu à Boris Lehman, cinéaste belge âgé de 40 ans. Lehman définit son approche cinématographique comme expérimentale : la fiction et le documentaire s'y entremêlent. On a présenté cinq de ses films : *Couples, Regards, Positions* (1983), un essai sur le noir et le blanc, sur le vide et le plein, sur l'impossible union des contraires, un miroir à double face où un homme et une femme jouent à se regarder ; puis *Ne pas stagner* (1973), *Le Centre de classe* (1970), *Symphonie* (1979) et *Le Grand Béguinage de Bruxelles* (1978).

La sélection des films a été établie en fonction des thèmes et des dimensions de l'existence juive. Un film inédit, *L'Auberge* (1982), de Jerzy Kawalerowicz, évoque le monde disparu des Juifs polonais, sous forme de grandes fresques pittoresques. Ce film en polonais, non sous-titré, reconstitue l'histoire de la communauté juive avec son folklore rituel et culturel. Le seul rôle de femme « osée » est celui de la belle fermière non juive et

provocatrice dont les charmes séduisent même les rabbins.

Parmi les films réalisés par des femmes, *Moments* (1979), interprété par Michal Bat Adam, co-production France-Israël, traite un sujet tabou en Israël : l'homosexualité, féminine en plus. Ce film est la rencontre de hasard de deux femmes vivant mal leurs émotions, et dont les sentiments sont complètement étouffés, avec la beauté de Jérusalem en toile de fond.

Un autre film sur Israël, par Edna Politi, *Pour les Palestiniens, une Israélienne témoigne* (1974) s'adresse « aux débutant-e-s » de la cause palestinienne. « Nous avons tenté de rendre compte de façon concrète, sensible, de l'existence du peuple palestinien, et cela non par des discours théoriques, mais en décrivant la vie quotidienne des Palestiniennes-s, leur société, leur histoire, et en montrant aussi les contradictions internes de cette société.

Un autre film était réalisé par une Américaine et une Française, filles de survivant-e-s de l'holocauste : *Comme si c'était hier*, un portrait émouvant de l'héroïsme quotidien des résistant-e-s en Belgique, en majorité des femmes. Enfin *Malou*, un film allemand (1980) de Jeanine Mearapfel, montre la lutte d'une fille avec le passé de sa mère : « Il ne s'agit pas de détachement mais plutôt d'une prise en charge des origines et de la tradition. »

De façon générale, de bons, de très bons films.

GHILA BENESTY-SROKA

La Thématique contemporaine de l'égalité

Répertoire, résumés, typologie

246 p.

28\$

- Instrument de recherche inédit
- Première bibliographie systématique de l'égalité au XX^e siècle.



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL
C.P. 6128, Succ. « A », Montréal (Québec)
Canada H3C 3J7 — Tél. : (514) 343-6321-25

le
livre
université

Vidéo

Rockeuses et rockailleuses

On fait toutes du show business, vidéo couleur réalisée par Nicole Giguère, produit et distribué par Vidéo Femmes. 60 minutes - 1984.

La cinéaste Nicole Giguère (aidée de Linda Roy et Joanne Fournier) a réussi ce tour de force de réunir dans un vidéo de 60 minutes Diane Dufresne, Nanette Workman, Wondeur Brass, Belgazou, Chantal Beaupré, Louise Forestier, Marjolène Morin du groupe Corbeau, Geneviève Paris, Louise Portal, Sylvie Tremblay, ainsi que Paule Morin, musicienne, et le groupe Blue Oil, moins connues.

En tout 19 femmes qui parlent du métier que font les chanteuses qui «brassent», celles qu'on qualifie de «rockeuses». Mais l'éventail est plus large que prévu puisque Wondeur Brass fait plutôt du jazz et que Louise Forestier n'a jamais été une rockeuse clairement identifiée bien qu'elle puisse exceller aussi dans ce style. (C'est mal dit mais ça veut dire qu'elle est bonne dans tout et que c'est très bien pour nous qu'elle exploite plusieurs styles parce qu'autrement ça nous priverait.) Qu'importe. Elles font toutes du showbusiness avec ce que ça signifie pour des femmes dans ce monde d'hommes et de technique lourde.

Un excellent montage nous mène des entrevues à des extraits de spectacles, à des textes de transition fort bien faits, lus par Sylvie Tremblay et écrits par elle et sa sœur Gilaine. Elles parlent de la séduction, de la business, des rapports avec les hommes qui les entourent, des enfants qu'elles ont ou non et de leur goût de la scène. Leur goût profond d'être vues et aimées. Elles parlent aussi du pourquoi et du comment elles finissent toujours par se retrouver sur une scène. Sauraient-elles en fait être ailleurs? Louise Forestier, comme d'habitude, émerge par son intelligence et la profondeur de son propos. Cette fille pense,



(Oui, j'ai un parti pris). Marjolène Morin est étonnante pour moi qui la connaissais peu: fille d'instinct et de cœur, c'est la rockeuse la plus authentique de la gang, la plus «rockailleuse», passez-moi l'expression.

Elles possèdent toutes un morceau du puzzle qu'on appelle showbusiness, et se battent comme des lionnes pour en imposer, pour «passer». La «texture» de leur propos, je veux dire le ton, semble directement reliée aux années de métier: plus elles sont nombreuses, plus la parole est coupante. La confrontation perpétuelle aiguise et raffine, et la solitude aussi semble augmenter avec le temps.

Elles sont belles, ces femmes, et Nicole Giguère a fait des

images qui écoutent. De prime abord j'aurais aimé un commentaire subtil mais critique sur les images que ces femmes charient à l'intérieur du rock. Mais non. La cinéaste laisse au public le soin de tirer ses propres conclusions sans poser de jugement sur l'une ou l'autre. C'est tout à son honneur comme on dit. Alors ça donne un vidéo pas du tout didactique et tant mieux. Mais je peux quand même dire que j'aime moins Louise Portal, beaucoup trop encore dans l'Image (avec un grand I) et les lieux communs. J'aime moins Nanette (même si elle est infiniment sympathique et sincère), qui ne jure que par les textes de Luc Plamondon du genre *Call Girl* ou *Gigolo*. Passons. Ce que

Diane Dufresne raconte a déjà été lu dans maintes entrevues écrites, sauf un bout hilarant mais désespérant sur ses musiciens et ses rapports avec eux. Mais c'est en soi un tour de force d'avoir Dufresne en images et en mots. Je sais que les cinéastes avaient presque une heure d'entrevue avec elle et je serais curieuse de voir le reste. Vidéo-Femmes fera-t-elle un montage à part de ce matériel rare?

Bref, courez voir ce vidéo dont la sortie officielle est prévue pour février, à Québec, dans le cadre du Festival annuel de Vidéo-Femmes, et au Spectrum, à Montréal, début mars.

HELENE PEDNEAULT

Spectacle

Cyndi rock prêtresse

Cyndi Lauper, au Forum de Montréal, le 16 novembre 1984.



J'aime Cyndi Lauper parce qu'elle est folle, excentrique, fringuée tout croche, créant ainsi sa propre harmonie. Je l'aime aussi pour la bonne humeur de

ses vidéo-clips, la tendresse de certaines de ses chansons. Le vendredi soir 16 novembre, au Forum, en attendant que le show commence, j'ai soudain eu peur. D'être déçue. Et si Cyndi Lauper n'était qu'un bon produit vidéo?

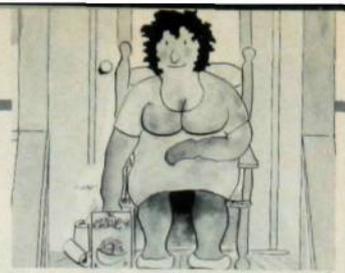
Il a suffi que la lionne rouge surgisse pour qu'elle balaie mes craintes d'un coup de tignasse sauvage. Cyndi Lauper est à la hauteur de son personnage. À son apparition, le parterre du Forum s'est levé et ne s'est plus jamais rassis. À sa troisième chanson, *She Bop*, tout le Forum dansait. Au moment de son grand hit, *Girls Just Want To Have Fun*, les lumières se sont allumées et le Forum au complet a participé à son show.

Cyndi Lauper communique avec son public comme personne. Elle s'en approche, lui parle,

le touche, le convie à la fête avec une chaleur qui se propage jusqu'aux dernières rangées.

Elle est sincère, la Cyndi, et... pas si folle. Quand elle rapporte les propos sexistes de Lou Albano, le lutteur de son vidéo, et que toutes les petites filles du Forum crient *chou*, j'avoue que ça me rassure. Je préfère cette idole d'énergie qui n'a pas froid aux yeux à toutes les *jolies madames* de la musique pop. Cyndi Lauper enlève ses souliers pour danser, porte des running shoes pour mieux sautiller, marche de la façon la moins sexy que j'ai jamais vu. Pourtant, lorsque Cyndi s'agenouille dans le faisceau de lumière pour chanter sa chanson douce, il y a du velours dans l'air.

JOSETTE GIGUÈRE



Mira Falardeau

Arts visuels

La tendresse des contours

La caricature n'a pas besoin de mots pour communiquer. Jeu d'images et d'esprit, ce langage peut séduire tous les publics. Encore faut-il les rejoindre.

Pour le faire, la dessinatrice et humoriste Mira Falardeau offrait un «sourire tendre» et un message de complicité dans une exposition présentée en novembre au Bilboquet, à Québec. Message, parce que l'artiste fait appel à l'imagination des spectateurs-trices pour qu'ils et elles établissent leurs propres combinaisons. Je pense à une oeuvre où Simone de Beauvoir est associée à une chauve-souris. J'y ai vu une analogie car la chauve-souris vit dans l'ombre et Simone de Beauvoir faisait un peu de même, dans celle de Peau.

Ces «clins d'oeil» que l'artiste fait à la vie ne s'enferment pas dans des définitions hermétiques. L'approche est bonne, l'ironie plaisante. C'est aussi une toute nouvelle façon d'utiliser la caricature (du moins au Québec). Par ailleurs, je n'ai pas tellement aimé la technique. Les contours, importants pour la qualité de certaines illustrations, en masquaient d'autres. Par exemple, une caricature de Pauline Julien (qui ne lui ressemblait pas) était noircie de traits nerveux et excessifs.

Dans l'ensemble le contenu était perspicace et le déplacement en valait la peine : Jeanne Sauvé, Gabrielle Roy et Albertine, toutes étaient au rendez-vous... des caricaturé-e-s.

NATHALIE WATTEYNE

Mira Falardeau a collaboré à plusieurs revues telles que *Mainmise*, *Châtelaine* et *Perspectives*. Elle a, de plus, participé à l'exposition *Art et Féminisme* à Montréal en 1981.

FRANCINE PELLETIER

a d'ailleurs pas meilleure illustration de la fameuse phrase de Marshall McLuhan, «Le médium est le message» : le *faire*, ici, l'emporte sur le *dire*, ou, comme le dit Jacques Lessard, directeur artistique de la troupe : «On crée à partir du concret et non à partir d'idées.» Mais il faut voir de quelle façon !

Le meilleur exemple : cette scène où le personnage principal, une jeune femme partie se trouver une âme, une vocation... aux États-Unis, se retrouve à Provincetown, flanquée de deux petits machos américains (machos hétéros, faut-il préciser : le lieu aurait pu être mieux choisi !). Ils prennent une bière, jasant, parlent à moitié anglais, à moitié français. C'est banal mais jamais ennuyeux (c'est même très drôle) car cette banalité est constamment décortiquée par un bijou de bande sonore qui répète inlassablement des leçons d'anglais, par des jeux de lumière, et peut-être surtout par des jeux de meubles. Ainsi, nos trois personnages, tantôt tranquillement et perpendiculairement assis devant nous, se retrouvent, cinq minutes plus tard, exactement dans la même position mais à l'horizontale, c'est-à-dire couchés à terre, sur leur chaise, à jaser toujours. L'effet est immanquable. D'ailleurs, ce show tient autant de l'art visuel et de la performance que du théâtre.

Mais le divertissement ne tient pas uniquement à un éblouissement visuel et sonore. Car plus j'y pense, plus je trouve que *Circulations* contient aussi des idées, quoi qu'en dise son directeur artistique. Il y a l'idée de l'absurde, mais servie à la

mode «new wave» plutôt qu'à celle de Ionesco. Il y a l'idée de la «quête de soi-même» constante, dans le domaine des arts. Il y a l'idée d'une femme qui, fidèle à sa génération et à son temps, ne se fait pas (trop) avoir, malgré la peur, l'incertitude, la confusion. Finalement, il y a l'idée de l'affirmation (plutôt que de la victimisation), qui est peut-être la meilleure idée de toutes. Peu surprenant alors que *Circulations* ait remporté, cette année, le prix de la meilleure production canadienne de la Quinzaine internationale du théâtre de Québec.

Vertige est aussi un spectacle qui se soucie du moderne. Après neuf ans de travail avec les masques, le Théâtre de la Grosse Valise tente autre chose : le dénuement, la prise de parole, voire l'utilisation de la vidéo et de «l'écriture sonore». Mais j'avoue que ce sont les bonnes vieilles techniques avec les masques, intégrées au reste, qui m'ont surtout plu. Quel spectacle que ces grosses faces de carton blanc qui déambulent, se promènent dans le public, tels des personnages de bandes dessinées «lâchés louses», mais sans mot dire, toute l'histoire étant inscrite dans le corps, l'allure, les gestes des deux comédiens et des deux comédiennes. Et quel métier !

Lorsque vient le temps de passer à la parole, aux raffinements de la pensée, on sent le décalage, l'incertitude.

Il est d'ailleurs bon de savoir, comme l'explique le metteur en scène Robert Dion, que *Vertige* est un «work in progress», une question qu'on pose : «Peut-on au théâtre apporter et jouer sa personnalité et comment se joue-t-on ?» On sent ici les préoccupations philosophiques de Louise Guay à qui Robert Dion avait commandé le texte de base.

On sent les difficultés que les comédien-ne-s ont dû avoir avec ce texte. Comme s'ils-elles avaient tenté trop profond, trop vite. Il est à souhaiter, par ailleurs, que la démarche se poursuive et qu'un prochain spectacle réussisse à intégrer autant de talents.

Vertige

Théâtre

Le souci du «moderne»

Circulations du Théâtre de Repère de Québec, présenté au Quat-Quat'Sous en novembre.

Vertige, d'après «Le Poudroisement des masques» de Louise Guay, du Théâtre de la Grosse Valise de Montréal, présenté à la salle Calixa-Lavallée en novembre.

À un moment où on a l'impression que le théâtre québécois n'invente guère sinon par le biais d'un certain rétro *Aurore*, *Alice et Gertrude*, *Albertine en cinq temps* ou de bons gros gags (*Broue*, *Mousse*, *La Noce*), *Circulations* fait très «moderne». Il n'y

ANDRÉ JACQUES

psychologue

Psychothérapie
gestaltiste

Séances
individuelles
et de groupe

3950 Drolet, Montréal, H2W 2L2
(514) 843-3452

Cinéma

Le Festival des Filles des vues

Vidéo Femmes récidive cette année avec une manifestation multi-disciplinaire de plus d'envergure encore. À Québec, du 20 au 24 février, à la Bibliothèque centrale, 350, boul. Saint-Joseph est. Voici une idée du programme des films et vidéos présentés.

Du Québec, *Incident à Restigouche*, film documentaire d'Alanis Obomsawin; *Trapèze* et *Les Tatouages de la mémoire*, vidéos de Helen Doyle; *Relations mère-fille*, docu-vidéo de Nicole Pomerleau; *On fait toutes du show business*, docu-vidéo de Nicole Giguère; *La Différence n'a pas d'importance*, docu-vidéo de Stella Goulet et Daniel Guy; *Les Comptines* Marie Descary; *L'Ordinateur en tête*, de Diane Beaudry; *Les Femmes péruviennes*, de Marilu Mallet; *Naissance*, de Francine Prévost; *Haïti*, de Tahani Rached; *L'Enfant et la télévision*, de Louise Spickler; *La Tire-lire* et *Chevaux d'acier*, de Stella Goulet; *Trève*, de Suzanne Gervais; *Le Travail piégé*, de Dagmar Gueissaz; *C'est comme une peine d'amour*, de Suzanne Guy (sur l'avortement).

Le Festival comprendra aussi des expositions, une installation vidéo, un atelier avec la cinéaste Sally Potter.

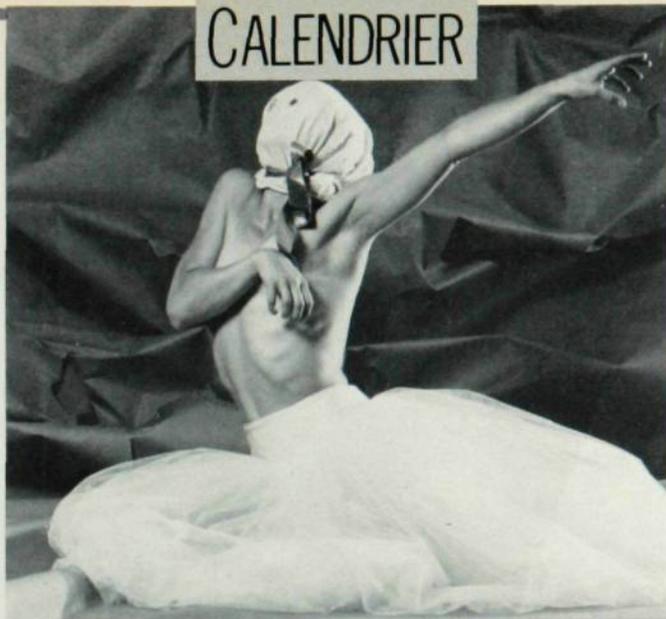
Pour plus d'informations sur le Festival à Québec: Vidéo Femmes: (418) 692-3090.

Super 8

Le 6^e Festival international du film super 8 aura lieu à la Cinémathèque québécoise, du 19 au 24 février, avant de partir en tournée à Sherbrooke, Québec, Hull, Chicoutimi, Trois-Rivières et Laval.

Les Mardis

Les Mardis de l'image, par l'Association des locataires de Villeray, au 6865, rue Christophe-Colomb à Montréal (tél. 270-6703). Le 29 janvier, à 19 h 30: *Comme en Californie*, de Jacques Godbout et Florian Sauvageau, 80 min., 1983. Le 26 février, à 20 h: *C'est surtout*



Margie Gillis, *pas de l'amour*, de Bonnie Sherr Klein, 68 min., 1981. Pour réfléchir sur les causes et les conséquences de la pornographie.

Théâtre

Les Folles

La nouvelle revue musicale féministe des Folles Alliées, *Mademoiselle Autobody*, prend l'affiche du 30 janvier au 23 février, au Théâtre du Grand dérangement, 30, rue Saint-Stanislas, à Québec (réservations: 692-3000). Mais les Folles représenteront en tournée, en avril, leur grand succès: *Enfin Duchesses*. Pour plus d'informations: Michèle Pérusse: (514) 844-2928.

Carmen

Au Théâtre de la Veillée, du 6 au 15 février, Carmen Jolin chantera des textes de Rimbaud, Rilke, Racine (Phèdre!), Sylvia Plath, etc. au 1371, rue Ontario est Informations: 526-6582.

Événements

Les revues s'affichent

Organisée par l'Association des périodiques culturels québécois, une semaine d'activités, à Montréal.

5 février: à 20 h, à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, une soirée littéraire présentée par *Arcade Estuaire*. *Les Herbes rouges*, *Moebius*. La

Nouvelle barre du jour.

6 février: à 17 h, à la Galerie UQAM, pavillon Judith-Jasmin, local J-R120, *La Vie en rose* et *Possibles* débattent du sujet «Femmes et artistes». À 20 h, à la Maison de la culture du Plateau, une soirée musicale présentée par *Aria* et *Sonances*.

7 février: à la Cinémathèque québécoise, *Copie Zéro* et *Séquences* présentent à 18 h 35: *Au pays de Zom*, de Gilles Groulx; à 20 h 35: *Perceval le Gallois*, d'Eric Rohmer.

8 février: à 19 h, aux *Foufounes électriques*, une soirée d'improvisation présentée par *Inter Jeu* et *Parachute*.

Le programme de *Les revues s'affichent* est en librairie. Informations: (514) 523-9401.

Danse

Margie

Margie Gillis, la «déesse de la danse», sera au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, du 1^{er} au 10 février.

Expositions

À Montréal

Sylvie Bouchard: peinture et installation, *Appart'art* actuel, 326, rue Marie-Anne est, du 6 février au 6 mars.

Suzanne Gauthier: peinture et sculpture, *Articule*, 4060, boul. Saint-Laurent, suite 106, du 30 janvier au 17 février.

Holly King: photo, Dazibao, 4050, boul. Saint-Laurent, suite 104, du 6 février au 3 mars.

Joyce Wieland: peinture, Galerie d'art Concordia, 1455, boul. de Maisonneuve ouest, *10 ans de peinture* du 13 février au 16 mars.

Nancy Petry: peinture, Galerie Esperanza, 2144, Mackay, février 1985.

Denise Bouchard-Wolfe: peinture, Galerie La Malvas, 3859, rue Saint-Denis, du 27 janvier au 14 février.

Anne Gélinas: gravure, Galerie La Malvas, 3859, rue Saint-Denis, et **Elizabeth Dupond**, dessin, du 17 février au 7 mars.

Michèle Héon: art textile, Galerie Noctuelle, 307, rue Sainte-Catherine ouest, suite 555, du 2 au 28 février.

Carole Beaulieu: sculptures, Galerie Skol, 3981, boul. Saint-Laurent, suite 810, *In vitro*, du 5 au 16 février.

Denise Colomb: portraits et photos, Galerie 13, 3772, rue Saint-Denis, du 14 février au 10 mars.

Suzanne Joubert et Femmes-artistes de l'Outaouais: installation, Galerie UQAM, 1400, rue Berri, salle J-R120, *La Maison*, du 6 au 24 février et **Anne-Marie Forest**, travaux de maîtrise, du 20 février au 3 mars.

Susan Scott: peinture et dessin, Michel Têtreault, Art contemporain, 4260, rue Saint-Denis, février 1985.

Musée d'art contemporain: Cité du Havre, collection permanente, conservatrice: Paulette Gagnon, en charge de l'animation: Lucette Bouchard, du 24 janvier au 21 avril 85. **Carole Waino**: peinture, et **Barbara Strasen**, sculptures, *Powerhouse*, 3738, rue Saint-Dominique, du 9 février au 9 mars.

À Québec

Lucie Lefebvre: photos, Vu, Centre d'animation et de diffusion de la photographie, 44, rue Garneau, suite 202, du 7 février au 3 mars.

Vous êtes en amour avec La Vie en Rose?

**Protégez-la pour toujours
avec cette superbe reliure**

Offre spéciale de lancement
Recevez gratuitement
2 anciens numéros de La Vie en Rose
à l'achat d'une ou plusieurs reliures
Consultez la page 62 pour choisir vos exemplaires gratuits!

Pour seulement
5,95 \$
(si vous êtes abonnée)
ou
6,95 \$
(si vous ne l'êtes pas encore)

Je joins mon paiement de:

- 6,95 \$ mon no. d'abonnée est _____
 7,95 \$ Frais de poste et de manutention inclus
pour chaque reliure demandée
 par chèque Visa Master Card

N° carte _____ Expiration _____

Signature _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison

Je veux recevoir les numéros _____ et _____ de LA VIE EN ROSE

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

P.S. Cette reliure peut contenir 17 magazines

LA VIE EN ROSE

1 an 19\$
10 numéros
27% de réduction

2 ans 33\$
20 numéros
37% de réduction

3 ans 45\$
30 numéros
42% de réduction

Nouvel abonnement Réabonnement à partir du numéro _____

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET/OU PAYS _____

3 ANS / 30 # : 45\$

2 ANS / 20 # : 33\$

1 AN / 10 # : 19\$

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

À L'ÉTRANGER : 30\$, PAR AVION : 44\$ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS

VISA

MASTER CARD

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

J'abonne une amie à partir du numéro _____

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET/OU PAYS _____

3 ANS / 30 # : 45\$

2 ANS / 20 # : 33\$

1 AN / 10 # : 19\$

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

À L'ÉTRANGER : 30\$, PAR AVION : 44\$ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS

VISA

MASTER CARD

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

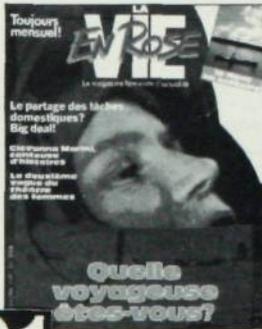
* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

le magazine féministe d'actualité

LA VIE EN ROSE NE JAUNIT JAMAIS!

Le papier peut jaunir, en fait, mais les idées, dossiers, reportages et analyses de LA VIE EN ROSE ne se démodent pas d'une année à l'autre. Vérifiez-le avant que nos caves soient vides : commandez les numéros qui vous manquent.

- 1** MARS 1981
Gagner son ciel ou gagner sa vie?
Dossier salaire au travail ménager.
+ La presse féministe en France, Madame Bolduc, le P.R.N...
- 2** JUIN 1981
L'éducation sexuelle, dossier.
+ Le valium et le cancer du sein, entrevues avec Marguerite Duras et Tatiana Mamonova.
- 3**
- 4** DÉCEMBRE 1981
La nouvelle famille et la loi 89, dossier.
+ Entrevue avec Claire Bretécher, questionnaire sur le harcèlement sexuel, la droite américaine.
- 5** MARS 1982
L'avortement en 1982, dossier.
+ La porno ou le terrorisme mâle, le mouvement socialiste et les femmes, la crise économique.
- 6** JUIN 1982
L'amour, toujours l'amour, dossier.
+ Entrevues avec Clémence Desrochers et Luce Irigaray, l'affaire de Mascouche, les femmes battues.
- 7** SEPTEMBRE 1982
Mises à pied, mises au pas?
Dossier travail.
+ Résultats du questionnaire sur le harcèlement sexuel, les femmes et le jazz, le pacifisme aux USA.
- 8**
- 9** JANVIER 1983
Viellirons-nous comme elles?
Dossier femmes âgées.
+ L'herpès «politique», Pauline Marois et le pouvoir, le viol, le féminisme et le socialisme en France.
- 10** MARS 1983
Les femmes en prison, dossier.
+ Le point G, le viol et la loi, le militantisme au Québec, spécial romans policiers.
- 11** MAI 1983
Bouffer, c'est pas d'la tarte!
Dossier nourriture-névrose.
+ Les Amérindiennes, René Lévesque, le sport ou le jeu, spécial poésie.
- 12** JUILLET 1983
Une fourmi flottait dans sa margarita
Special fiction
+ Les grandes photographes, les romans Harlequin, le théâtre des hommes.
- 13** SEPTEMBRE 1983
Apprivoiser l'informatique, dossier.
+ Entrevues avec Claire Bonenfant et Louise Forestier, le pouvoir médical, El Salvador.
- 14** NOVEMBRE 1983
Les femmes veulent renégocier le syndicalisme, dossier.
+ Les Nicaraguayennes, propos de femmes pacifistes, le festival du Michigan, festivals de films de Québec et Montréal.
- 15** JANVIER 1984
Demain, la guerre?
Dossier femmes et pacifisme.
+ Entrevue avec Benoîte Groult, le forum économique du CSF, dictature aux Philippines.
- 16** MARS 1984
Simone de Beauvoir, féministe.
Entrevue exclusive.
+ Cahier féminisme actuel : le 8 mars, les stratégies de 11 Québécoises, entrevues avec Marie Denis et Mary O'Brien, la théorie et la recherche féministe.
- 17** MAI 1984
Marie Cardinal, entrevue.
+ Grand reportage sur les femmes de banlieue, le miracle japonais et les femmes, la porno dans les médias, le DES.
- 18** JUILLET 1984
Histoires d'amour et d'eau salée, sept fictions inédites et illustrées.
+ Entrevues avec Louise Beaudoin et l'équipage du Mascaret, réponse à G.-H. Germain et à l'Actualité, les cordes à linge.



19 OH BOY! Jean-Paul et l'Église des hommes

20 SPÉCIAL USA Les américaines et le pouvoir

21 Quelle voyageuses êtes-vous?

22

Nom
 Prénom
 Adresse
 Ville
 Prov. Code postal
 Téléphone
 Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de \$
 2,50\$
 par numéro.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
	<input type="checkbox"/>										
	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
	<input type="checkbox"/>										


 Veuillez découper le coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment. Prévoir 6 semaines pour la réception.



LIBRAIRIES CLASSIC

NO:1 au Québec

825 BOULEVARD ST-LAURENT, PLACE LONGUEUIL, LONGUEUIL, TÉL.: 677-8341 - 1430 OUEST STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC, TÉL.: 866-8276 - 1 PLAZA ALEXIS NIHON, WESTMOUNT, QUÉBEC, TÉL.: 933-1806 - GALERIES D'ANJOU, VILLE D'ANJOU, QUÉBEC, TÉL.: 353-6950 - LE CARREFOUR LAVAL, BOUL. LE CARREFOUR, LAVAL, QUÉBEC, TÉL.: 681-7700 - CENTRE LAURIER, 2700 BOUL. LAURIER, STE-FOY, QUÉBEC, TÉL.: 653-8683 - LES GALERIES DE LA CAPITALE, 5401 BOUL. DES GALERIES, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 627-3855 - PLACE FLEUR DE LYS, 550 BOUL. HAMEL, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 529-9609 - PLACE DE SAGUENAY, BOUL. TALBOT, CHICOUTIMI, QUÉBEC, TÉL.: 543-3882 - LES PROMENADES D'OUTAOUAIS, 1100 BOUL. MALONEY, GATINEAU, QUÉBEC, TÉL.: 561-1319 - CENTRE PLACE VERTU, 3205 BOUL. CÔTE VERTU, VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC, TÉL.: 335-2971 - LES GALERIES DE GRANBY, 40 RUE ÉVANGÉLINE, GRANBY, QUÉBEC, TÉL.: 378-6547 - CENTRE LES RIVIÈRES, 4125 BOUL. DES FORGES, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC, TÉL.: 378-8708.

**SURVEILLEZ
NOS SUPER-SPÉCIAUX
DE SOLDES
D'APRÈS INVENTAIRE**

De plus, n'oubliez pas que nos gérants-tes démarquent 5 best-sellers de leur choix à tous les quinze jours.

*Le cinéma
à l'autre télévision...*

**... un penchant
pour l'excellence
deux fois la semaine,**

**Ciné-mardi
mardi 20h30,**

**Ciné-répertoire
samedi 21h30**



**L'autre
télévision**  **Radio
Québec**